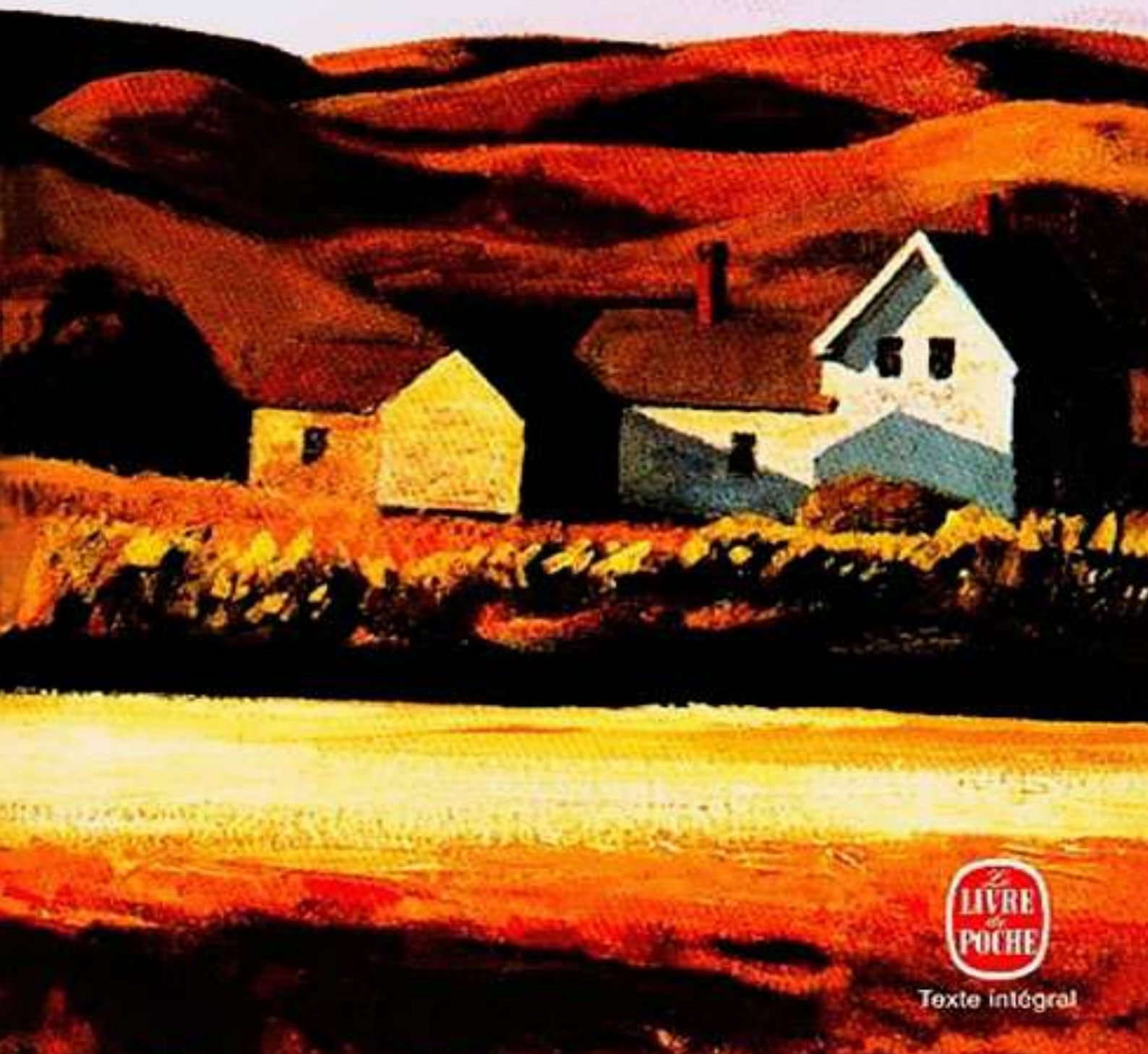


SERGE BRUSSOLO

La Chambre indienne



Texte intégral

SERGE BRUSSOLO

LA CHAMBRE INDIENNE



ÉDITIONS DU MASQUE

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Les personnages décrits sont imaginaires. Si, par coïncidence ou malice, des noms de personnes ou d'organismes réels venaient interférer avec la fiction, il ne pourrait s'agir que d'un pied de nez du hasard, et l'auteur ne pourrait en être tenu responsable.

PROLOGUE

Un après-midi de désœuvrement, dans le capharnaüm de la chambre qu'elle partageait avec Jennifer Podowsky, sa coturne, à la résidence universitaire de l'UCLA, Sarah Devon s'amusa à établir une liste des catastrophes qui ne manqueraient pas de les menacer toutes deux dans les années à venir. La scène se déroulait dans le *dorm* des *freshgirls*, vide à cette heure de la journée car la plupart des étudiantes de première année avaient émigré sur le campus en raison de la chaleur étouffante. Un silence inhabituel pesait sur les lieux ; un silence qui amena instinctivement les deux jeunes filles à chuchoter. Par la suite, Sarah devait souvent se remémorer cette absence de bruit, les échos bizarrement sonores de leurs murmures au long des corridors. Il y avait eu là comme une mise en scène mélodramatique du destin, un avertissement analogue au silence brutal des forêts, lorsque les oiseaux se taisent dans la minute précédant l'attaque d'un prédateur. Oui, il y avait eu un arrangement des choses qu'elle n'avait su décrypter, un avertissement de l'au-delà qui semblait chuchoter : Ne va pas plus loin, à partir de maintenant, tout ce que tu diras sera retenu contre toi.

Et c'était exactement ce qui s'était passé.

Elles avaient été sottes, comme on peut l'être à cet âge, lorsqu'on se croit immortelle, invincible, et promise à un grand destin. Elles avaient déchaîné des forces invisibles, attiré le malheur, agacé d'obscurités entités. Elles auraient dû se taire, ou aller faire la sieste sur le campus comme les autres filles. Mais dans la touffeur du *dorm*, Sarah et Jenny s'interrogèrent cet après-midi-là sur les catastrophes à venir qui bouleverseraient leur vie de femme. Il y avait pas mal de complaisance dans leur interrogation, et le sentiment très fort – et très secret – qu'en réalité, rien de tout cela ne leur arriverait jamais.

Elles choisirent de donner à cette déclinaison d'angoisse une hiérarchie dans le style des fameux DEFCON du Pentagone, ces seuils successifs de préparation stratégique préluant à la guerre nucléaire.

— Ça va nous porter la poisse, marmonna Sarah au bout d'un moment. On ne devrait pas faire ça.

— Mais non, ripostait Jennifer Podowsky qui aimait les paradoxes, tu sais bien : ce qu'on prévoit n'arrive jamais. Finalement, en recensant les catastrophes, on les fait s'éloigner. C'est un bon exercice. C'est se protéger de l'avenir.

En pouffant d'un rire nerveux, elles décidèrent d'un classement par « alarmes ». Ainsi, la première alarme consistait en un simple retard de règles. Pour Jenny, la dernière se rapportait à l'attente des résultats d'un test HIV. Sarah, quant à elle, y associait le stress supporté par une mère lors de l'enlèvement d'un enfant. En exposant cette éventualité, elle fut parcourue par un frisson désagréable.

— Arrêtons ça ! balbutia-t-elle, ça me fiche la frousse. En fait, je n'aime pas ce jeu.

— T'es incroyablement superstitieuse, pour une fille d'aujourd'hui, ricana Jennifer.

Elle ne pouvait deviner à ce moment que sa compagne de chambre allait passer quatre années de sa vie en DERNIÈRE ALARME.

1

Sarah avait fini par haïr la fenêtre au point de ne plus oser en laver les carreaux. Au début, les premières années, il lui était arrivé de rester des journées entières à fixer ce rectangle de verre ouvrant sur la prairie. Elle s'asseyait dans le vieux fauteuil à bascule, posait les mains sur son ventre et regardait la fenêtre jusqu'à ce que tout le reste devienne flou. Les murs, les meubles, les objets. *Il n'y a plus que mes yeux qui soient encore vivants*, se disait-elle. C'était comme si tout son être se réduisait à un regard. Un regard d'énergie pure, mince, coupant comme le faisceau d'un laser. Elle ne savait pas ce qu'elle espérait provoquer ainsi, ou plutôt elle ne le savait que trop bien : des sottises tout droit sorties des bandes dessinées de Timmy. Des choses à base de super-pouvoirs, tels les yeux de Superman qui percent l'épaisseur des murs et surprennent les secrets les mieux gardés.

— Moi aussi, je voudrais voir à travers les façades, à travers l'espace, murmurait-elle sans même réaliser qu'elle parlait toute seule. Je n'aurais plus alors qu'à parcourir le pays pour retrouver Timmy.

Elle savait qu'elle avait tort de laisser son imagination battre la campagne. La folie, ça débutait comme ça, par des envies invraisemblables, des « si seulement... » et puis...

Et puis on finissait comme Margareth Heillbronn.

Sarah détestait la fenêtre. Parfois, lorsqu'elle fermait les paupières, elle voyait le rectangle de l'ouverture s'imprimer en négatif sur sa rétine. Indélébile. Un rectangle noir, à croisillons blancs.

Pendant des mois, elle avait perdu la notion du temps, elle s'asseyait devant la fenêtre à midi, scrutait le paysage un moment puis regardait sa montre et découvrait qu'il était déjà 18 heures. L'après-midi avait passé sans qu'elle en ait conscience.

Je suis comme les vieillards gâteux, se disait-elle. Incapable de percevoir l'écoulement des heures. On dit que les psychotiques ne parviennent pas à faire la différence entre une minute et une heure. Je suis peut-être en train de perdre la boule ?

« Comme Margareth Heillbronn », lui soufflait alors une voix au fond de sa tête.

2

Lorsque Sarah s'était installée à Heaven Ridge, quatre ans plus tôt, Mark Foster, le patron du général store, avait cru bon de la mettre au courant du cas Heillbronn. Il l'avait fait pour son bien, disait-il en entassant les caisses de provisions à l'arrière du vieux pick-up Ford.

— Cette pauvre Maggie, lui expliqua-t-il, elle n'est pas méchante, juste un peu dérangée. C'est le chagrin qui lui a bousillé les circuits à l'intérieur du cerveau. Au début, elle s'est bien tenue, digne, et tout, puis elle a commencé à déraiper. Elle viendra vous voir pour vous raconter ses malheurs, c'est inévitable, elle le fait avec tout le monde. Ne la rabrouez pas.

Sarah dévisagea l'épicier. Il avait un visage fripé mais énergique, des binocles à monture de fil de fer et un menton en galoche orné d'une profonde cicatrice.

On dirait qu'il sort d'une illustration de Norman Rockwell, pensa-t-elle. D'ailleurs tout Heaven Ridge semble avoir été dessiné par Norman Rockwell...

Elle ne savait pas à quoi cela tenait, peut-être à ce côté « anciens pionniers ayant vieilli dans la dignité » ? Des gens durs, fiers et droits, selon la terminologie en vigueur dans les westerns de poche qui s'entassaient sur le tourniquet du drugstore.

— Qu'est-il arrivé à Maggie Heillbronn ? demanda-t-elle avec une certaine réticence, d'ores et déjà certaine de ne pas aimer ce qu'elle allait entendre.

— Son gosse, son petit garçon a disparu il y a quatre ans, répondit Foster. On a battu le pays sans parvenir à retrouver le corps. Même les gars du FBI sont venus. Il s'appelait Dennis. Pour couronner le tout, son mari, un chauffeur routier, est mort dans un accident de camion juste après la disparition du gosse. Elle n'avait plus que lui ; pas d'autre famille. Du coup elle s'est retrouvée seule.

— Et on n'a aucune idée de ce qu'a pu devenir l'enfant ?

Non, mais c'est difficile de retrouver quelqu'un ici, surtout s'il a plu. Les chiens perdent vite la piste ; c'est une région verte, il pleut souvent. Le corps de Dennis peut être n'importe où : au fond d'une grotte, d'un ravin, coincé dans un tunnel d'irrigation. Les mioches, ça se fourre dans les endroits les plus invraisemblables. C'est comme ça qu'arrivent les accidents. La pauvre Maggie n'a pas voulu l'admettre. Elle a préféré se raconter que des extraterrestres s'étaient posés dans les champs, derrière chez elle, pour lui voler son gamin. Un rapt d'enfant, en soucoupe volante. Des kidnappeurs verts, avec des antennes sur la tête. Pas commode pour le portrait-robot, hein ?

Sarah ne parvint pas à deviner quelle réaction Foster avait espéré obtenir d'elle. De la compassion ? Un sourire moqueur ? Avait-il essayé de la faire ricaner pour pouvoir dire ensuite : « Ces filles de la ville, ça n'a pas de cœur, vous savez, quand je lui ai parlé de la pauvre Maggie, elle m'a éclaté de rire au nez. »

Il avait tenté de la piéger, elle en avait l'impression.

— Elle a décidé de se lancer à la poursuite des ravisseurs, reprit l'épicier. C'est pourquoi elle construit une fusée, dans son jardin.

— Une fusée ?

— Oui, en bois. Avec tout ce qui lui tombe sous la main. Des planches, des bouts d'aggloméré. Elle a découpé une photo de navette spatiale dans un magazine et elle en construit une réplique très fidèle. Elle viendra sûrement vous demander des chutes de bois, des clous. Elle mendie d'une maison à l'autre, c'est l'occasion pour elle de parler de son gosse. N'ayez pas peur quand elle débarquera. Offrez-lui un café, une poignée de clous, et laissez-la parler toute seule. Nous faisons tous ainsi. Elle n'est pas méchante.

Avec ses cheveux gris fer rejetés en arrière, ses petites lunettes démodées, l'épicier avait l'air d'un chirurgien militaire qui, après avoir ausculté un malade sur le champ de bataille, laisse tomber : « Cette jambe, il faut la couper avant qu'elle ne pourrisse. » Il n'y avait aucun attendrissement dans ses paroles, pas même de la sympathie.

Je suis à cran, se dit Sarah, je déraille.

— Elle habite à côté de chez vous, ajouta Foster. Sur la colline des saules. On voit nettement la fusée plantée au milieu du jardin. Je préfère vous prévenir... puisque vous n'êtes pas d'ici.

En regagnant la maison au volant du pick-up, Sarah n'avait pu s'empêcher de tourner la tête vers la gauche, pour regarder en direction de la colline des saules. Elle avait vu un château d'eau aux flancs de tôle rouillée, une maison de bois en piteux état, un jardin depuis longtemps retourné à la sauvagerie, une balançoire faite d'un pneu de camion suspendu à un portique par une grosse chaîne... et une navette spatiale, dressée vers le ciel. Une fusée de planches disparates, aux ailerons inachevés. Son cœur s'était serré, et elle avait instinctivement touché la main de Timmy, endormi au creux du siège voisin, roulé en boule à la façon d'un raton laveur.

Le petit garçon avait grogné dans son sommeil. Il n'avait que 3 ans et la fâcheuse manie de s'assoupir n'importe où.

Sarah se rappelait avoir pensé de toutes ses forces : Ça ne nous arrivera pas, moi je saurai veiller sur toi. Je saurai te protéger.

Et elle avait senti une bouffée de bonheur lui gonfler la poitrine, comme lorsqu'on se sait au commencement d'une œuvre formidable. Elle était jeune, elle avait Timmy, et tout ce temps devant elle, toutes ces années, ces années innombrables qui la séparaient de la vieillesse. Rien n'était encore joué, elle pouvait recommencer sa vie, repartir à zéro. À 25 ans tout est permis, non ? On peut encore faire des brouillons, raturer, se permettre des ébauches. Le gâchis n'est pas irrémédiable. Les jeux ne sont pas définitivement faits.

Oui, elle se rappelait avoir regardé la forêt, les champs, toute cette verdure mouillée couvrant la terre à l'infini. Une illustration de livre pour enfants, avait-elle pensé.

Avec des couleurs trop franches pour être vraies. Et au bout de la route, la maison de rondins, le ranch avec sa toiture moussue, orientée entre les collines pour que le vent chasse chaque hiver la neige s'y accumulant.

— C'est trop, avait-elle murmuré. Trop.

Et le bonheur lui avait fait mal. Peur aussi. Un petit peu.

... C'était avant qu'elle ne passe ses journées à fixer la fenêtre. Avant qu'elle ne sache ce qu'avoir mal signifie réellement.

3

Plus tard, après le drame qui bouleversa sa vie, Sarah Devon se lança dans la rédaction d'un journal intime auquel, on ne sait pourquoi, elle donna la forme d'un roman. Il était précédé d'un prologue dont on trouvera ci-après les premiers paragraphes.

Je ne chercherai pas à le cacher, j'ai entrepris la rédaction de ce journal pour ne pas devenir folle, pour tromper l'attente. L'attente et la solitude. J'avais commencé par dire *je*, comme une adolescente se confiant à son carnet intime, mais, très vite, il m'a semblé que l'emploi de la première personne impliquait une autocensure sournoise, instinctive, qui n'intervient pas lorsqu'on feint de se décrire de l'extérieur, en employant le *il* de César. J'ai donc décidé de donner à ces mémoires l'aspect d'un roman. Cet artifice m'a permis de poser sur Sarah Devon un regard que j'espère analytique. Dire *je* c'est déjà se chercher des excuses.

Quand on les accuse, les enfants n'ont-ils pas coutume de déclarer : « C'est pas moi, c'est lui ! » C'est donc de LUI, que je parlerai, ou plutôt d'ELLE. Il ne s'agit pas ici d'instruire un procès, mais de clarifier les choses, d'aider l'eau à décanter. Qui sait, quand la vase sera retombée au fond de la mare, je pourrai peut-être de nouveau regarder mon reflet à la surface sans éprouver de dégoût ?

4

Timmy se réveilla au moment où Sarah arrêta le pick-up devant le portail grillagé interdisant l'accès de la propriété.

Le grillage, haut de trois mètres, faisait tout le tour des terres, donnant à l'endroit l'allure d'une base militaire interdite au public. De vieux écriteaux pendaient çà et là, presque illisibles. ATTENTION ! PIÈGES À FEU ! pouvait-on déchiffrer au-dessus d'une tête de mort naïvement dessinée, et qui ressemblait davantage à une citrouille d'Halloween qu'à un crâne dépouillé de sa chair.

« C'est le drapeau des pirates, lancerait sans doute Timmy lorsqu'il se réveillerait Alors on va habiter chez les pirates ? »

— Les gens du coin surnomment l'endroit *le zoo*, à cause du grillage, avait dit l'homme de loi en remettant les titres de propriété du ranch à Sarah. Ils respectaient votre grand-père à cause de ses médailles militaires et de son statut de héros de guerre, mais ils ne le fréquentaient pas. Job était un peu... spécial, si vous voyez ce que je veux dire. Comme beaucoup de vétérans, du reste. Il souffrait du complexe de l'assiégé. Des séquelles de la Corée et du Viêt-Nam, je présume. Durant toute la fin de sa vie il n'a cessé de se préparer à la Troisième Guerre mondiale. Au grand holocauste ethnique. C'était un survivaliste dans l'âme, révolté par tout ce qui n'était pas *caucasien*, selon la terminologie en vigueur dans les services de police. Les psychiatres de l'armée n'ont rien pu faire pour lui. S'il avait habité en ville, ses voisins auraient fini par appeler la police et le faire interner, mais là-bas, à Heaven Ridge, on ne se mêle pas des affaires des autres, et il a pu vivre libre... Bien que je ne sache pas s'il est vraiment possible d'employer ce terme, étant donné qu'il s'était lui-même enfermé dans une prison bâtie de ses mains.

— M'man, dit tout à coup Timmy en pointant le doigt vers la maison, y a quelqu'un à la fenêtre.

À 3 ans, il parlait peu mais bien. Il pouvait rester silencieux des heures durant et, soudain, prononcer une phrase étonnamment élaborée pour un enfant de son âge.

Mais non, faillit répondre Sarah, tu te trompes chéri, le ranch est vide.

Puis elle leva les yeux et aperçut la silhouette barbu embusquée derrière les rideaux en lambeaux de la fenêtre du rez-de-chaussée. Elle tressaillit. Un individu au visage bouffi, chafouin, aux traits affaissés, la guettait, le nez collé aux carreaux. Une figure aplatie, aux traits mongoloïdes.

Un vagabond, pensa-t-elle. Bien sûr, il a dû squatter la maison, je suis idiote, j'aurais dû m'en douter.

Elle ne savait quelle attitude adopter. Faire demi-tour ? Aller chercher le shérif ? Le jour de son arrivée, cela ferait mauvais effet. Mieux valait tenter de se débrouiller toute seule. Elle ordonna à Timmy de rester dans la voiture, et s'avança vers la maison dès qu'elle eut déverrouillé le cadenas qui tenait la grille fermée. Elle essayait de bâtir une phrase d'entrée en matière. Fallait-il se montrer conciliante ou franchement agressive ? Derrière la fenêtre, le vagabond ne bougeait pas. Sa crinière hirsute lui donnait de faux airs d'homme des cavernes. Était-ce un idiot congénital ? Un crétin livré à lui-même comme il en existe toujours dans les campagnes ? Elle ne voulait surtout pas penser : *Ça commence bien !* Elle ne devait pas s'alarmer à la première difficulté.

Lorsqu'elle fut à trois mètres de la fenêtre, elle poussa un soupir de soulagement. C'était un mannequin ! Une poupée de chiffon de la taille d'un homme adulte dont les cheveux et la barbe avaient été fabriqués à partir de fourrures animales cousues à gros points. Les yeux, la bouche, se réduisaient à trois traits de peinture stylisés.

Un mannequin, posé là telle une sentinelle pour donner à penser que la maison était habitée. Une ruse de Job, à n'en pas douter.

Sarah s'immobilisa, agacée d'avoir eu peur. Elle contempla le gros trousseau de clefs dans sa paume.

— Ce sera dangereux, l'avait avertie le notaire. Surtout avec un enfant. Votre grand-père avait la manie de poser des pièges un peu partout. De temps à autre, les ratons laveurs et les blaireaux sautent encore sur les mines Claymore qu'il a cachées ici et là. Il vous faudra faire appel à un spécialiste pour nettoyer tout ça. Sincèrement, je vous déconseille de vous installer là-bas. Rendre l'endroit habitable vous demandera des années.

Sarah serra les doigts sur les clefs, à s'en faire mal. Elle ne devait pas avoir peur. La peur, elle l'avait laissée derrière elle en fuyant le père de Timmy. Cet endroit, avec ses faux airs de camp retranché, lui conviendrait parfaitement. Elle s'y sentirait en sécurité. Protégée. Elle s'enfermerait à l'intérieur du zoo, à cette différence près qu'à son humble avis, les bêtes fauves circulaient au-dehors.

La maison était dans un état indescriptible. Un cauchemar de ménagère. Un instant, Sarah se dit que ce serait là un formidable sujet d'article pour *Good Housekeeping* : « Comment j'ai transformé la cabane de Robinson Crusoé en charmant cottage Early American. »

Il aurait fallu illustrer la progression des travaux au moyen de quelques polaroids. Sur le seuil, elle hésita. Il avait suffi que ses semelles fassent craquer les planches de la véranda pour provoquer des bruits de fuite aux quatre coins de la bâtisse.

Des ratons laveurs, pensa-t-elle, des fouines, des putois, des blaireaux.

La maison était restée inhabitée pendant trop longtemps ; la faune des bois l'avait colonisée. Mulots, gerboises et autres bestioles avaient dû faire leur nid au creux des matelas.

Elle glissa la clef dans la serrure, puis se plaqua contre le montant de la porte avant de pousser le battant. Elle s'attendait à tout, même au classique fusil ficelé sur une chaise, face à la porte d'entrée et relié par un fil de nylon à la poignée. Il n'y avait rien de tout cela, seulement une odeur de crasse masculine, puissante, s'échappant de l'habitation comme si elle

attendait d'être libérée depuis des années. L'air empestait la sueur, l'animalité, la graisse fossile, la moisissure qui fermente dans la chaleur d'un lieu où n'entre jamais le vent.

— La bâtisse est superbe, avait expliqué le notaire. Construite comme un fortin en territoire indien. Les troncs des fondations s'enfoncent à dix pieds sous terre. Le bois est aussi dur que la pierre. C'est une maison de pionniers, avec des fenêtres minuscules, faciles à occulter en cas d'attaque. Il y a même, paraît-il, une chambre secrète creusée quelque part sous le bâtiment, pour y cacher les femmes et les enfants en cas de reddition. La fameuse chambre indienne, vous savez ? C'est du bel ouvrage.

Sarah fit trois pas pour pénétrer dans la pièce du bas. Son premier regard fût pour la grande poupée de chiffon accoudée à la fenêtre. On l'avait taillée dans une toile pisseuse – sans doute de vieux draps – et les souris lui avaient rongé les pieds. La jeune femme lui trouva une dégaine obscène. Peut-être parce que la pénombre lui donnait l'apparence d'un vieillard nu, aux chairs affaissées. Dès qu'on était à l'intérieur, l'odeur d'urine et d'excréments frisait l'insupportable. Le dessous des meubles devait être constellé de crottes. La poussière recouvrait tout. La poussière et la graisse. Dans la cuisine, les assiettes semblaient enveloppées de poils gris. En les touchant, Sarah réalisa qu'elles étaient simplement ensevelies sous une couche de moisissure millénaire.

Une épave, songea la jeune femme. Une épave échouée... ou plutôt une baraque perdue dans une ville fantôme abandonnée par les chercheurs d'or.

Elle avait apporté des répulsifs fumigènes dont l'action – assurait la notice – mettrait en fuite les nuisibles installés dans les lieux. Il suffisait de disposer les bidons dans chaque pièce, d'allumer les mèches et de ficher le camp sous peine d'être asphyxié en même temps que les bestioles.

— Faut laisser la fumée agir une nuit entière, lui avait expliqué le vendeur, et après aérer pendant au moins deux heures. Les bestiaux qui n'auront pas pris la fuite seront crevés, vous n'aurez plus qu'à les évacuer.

Elle aurait pu, bien sûr, faire appel à une entreprise spécialisée, mais leurs tarifs étaient prohibitifs.

Cette nuit-là, après avoir enflammé les bombes fumigènes, elle se recroquevilla avec Timmy à l'intérieur du pick-up, portières verrouillées, le sac de couchage tiré jusqu'au menton. Le petit garçon s'endormit sans difficulté car le voyage l'avait fatigué, mais Sarah resta longtemps les yeux ouverts, à fixer le ciel noir à travers le pare-brise.

Et voilà, tu y es, au pied du mur. Tu as 25 ans et tu repars à zéro. À trou-du-cul-ville, dans une baraque sans électricité. C'est là que tu vas devoir devenir adulte. Tu n'as plus le choix, maintenant.

Pendant qu'elle se disait cela, la maison de rondins s'emplissait d'une épaisse fumée verte. Et la poupée de chiffon barbue la regardait toujours, embusquée au coin de la fenêtre, sentinelle infatigable.

5

Le lendemain matin, à l'aube, elle s'extirpa du véhicule en pestant contre les courbatures. L'air était plein d'une odeur de feuilles, d'herbe, de terre mouillée. Il semblait si chargé en oxygène qu'on s'attendait à voir les objets métalliques se couvrir de rouille. La senteur des champs dominait tout, remugle d'étable qui vous emplissait la bouche, si présente qu'on aurait pu la mâcher. La forêt se composait principalement d'érables, dont on avait jadis récolté la sève pour en faire du sirop, de noisetiers noirs et de caroubiers hérissés d'épines. Sarah prépara le petit déjeuner sur un réchaud de camping, debout à l'arrière du camion, en grelottant. Elle était heureuse de se sentir minuscule, presque démunie face à cette chose énorme, incontrôlable : la nature. Elle se faisait l'effet d'une petite fille qui s'est mis dans la tête d'amadouer une grosse bête myope. Ayant grandi dans les villes, elle n'avait jamais eu l'occasion de se retrouver confrontée au silence des prairies, des bois. Cette nuit, elle avait découvert pour la première fois le sens du mot ténèbres. Quand les nuages avaient caché la lune, elle avait vu fondre sur elle l'obscurité totale d'un monde sans réverbères, enseignes publicitaires au néon, feux de signalisation, vitrines illuminées vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Timmy grogna, réclama des céréales, et les dessins animés de Disney Channel. Sarah n'eut pas le courage de lui dire qu'il ne verrait plus jamais la télévision. Elle lui tendit une poignée de biscuits Oreo et une tasse de chocolat instantané. Puis elle prit son courage à deux mains et enfila la combinaison de peintre en toile bleue achetée dans un Do-It-Yourself la veille du départ. Elle passa des gants de caoutchouc et posa sur le bas de son visage un masque de papier filtrant.

— Tu vas rester là, ordonna-t-elle à son fils. Maman va nettoyer la maison de grand-père, ce sera très sale et ça sentira

mauvais, mais il faut que tout soit propre avant ce soir, sinon on devra passer une nouvelle nuit dans la voiture. Tu as compris ?

Le gosse la regarda, les yeux écarquillés, se demandant probablement pourquoi elle était équipée de cette façon. Elle crut qu'il allait pleurer et en fut agacée, ce qui lui fit honte.

Je n'ai pas assez de patience, songea-t-elle. Il n'a que 3 ans. Il ne peut pas tout comprendre du premier coup.

Elle savait tout cela, elle en avait parlé avec son analyste, mais formuler le problème ne l'avait pas résolu pour autant.

Je ne suis pas comme les autres femmes, se disait-elle souvent. Je ne suis pas attendrie par les grimaces des bébés ou la maladresse des petits enfants. Je ne trouve cela ni mignon ni adorable... Il ne me viendrait pas à l'idée de déclarer : il faudrait que ça ne grandisse jamais ! C'est si trognon à cet âge-là... Je ne dois pas être normale.

Très tôt, dès la naissance de Timmy, elle avait eu la conviction qu'elle ne serait pas une bonne mère. Il lui manquait quelque chose. Elle ne savait quoi, une naïveté fondamentale inséparable de la fonction de génitrice, peut-être ? Ce manque de recul qui poussait les jeunes mamans à bredouiller de ridicules onomatopées en chatouillant le ventre de leurs rejetons. À la clinique, les infirmières avaient jugé cette absence d'effusions suspecte.

C'est à cause de Jamy, avait pensé Sarah. Il a tout gâché.

Elle se dirigea vers la maison en espérant que Timmy ne s'éloignerait pas du camion. Pour le moment, il était désespéré, effrayé par le monde inconnu qui l'entourait. L'herbe mouillée l'avait fait grimacer. Il avait dit :

— Froid... veut rentrer à la maison ! ça sent pas bon... ça sent le caca.

Il avait même fait quelques pas pour désigner la boue du chemin.

— C'est du caca, ça ? avait-il demandé. Un gros caca, y en a partout. C'est cochon. Timmy veut pas rester là.

Habitué à la sécheresse du désert des environs de Los Angeles, il ignorait tout de la pluie, de la terre noire, grasse, des

odeurs de fumier. Il avait vécu dans le vent brûlant chargé de poussière rouge, les pelouses jaunissantes toujours assoiffées, au bord de la calvitie. La veille, pendant le voyage, la luxuriance de la végétation l'avait étonné, un peu inquiété même.

— C'est trop poilu, avait-il soudain déclaré avec une mimique de dégoût.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Sarah. Poilu ?

— Là, là, tout ça, s'impatienta le gosse. Ces poils verts, il y en a trop.

— C'est de l'herbe, chéri, expliqua la jeune femme.

— C'est pareil, grommela l'enfant. C'est comme une bête. C'est sale. Pourquoi c'est pas dur, comme chez nous ?

— Dur ?

— Oui, par terre. Comme les trottoirs.

Elle finit par comprendre qu'il déplorait l'absence de béton, d'asphalte. Elle ne sut pas le faire changer d'avis, le convaincre que la prairie était plus agréable que la ville. Peut-être n'en était-elle pas très sûre elle-même. Les champs de soja, les tracteurs John Deere ou Harvester qui les sillonnaient ne faisaient pas partie de ses références visuelles.

Elle entra dans la maison de rondins et se dépêcha d'ouvrir les fenêtres pour chasser les vapeurs toxiques stagnant encore au ras du plancher.

Je suis idiot, pensa-t-elle alors qu'elle se battait avec une crémone récalcitrante, je n'ai même pas pensé à vérifier qu'aucun clochard ne donnait dans la maison avant d'allumer les fumigènes. J'aurais pu asphyxier quelqu'un.

Prise d'une angoisse subite, elle courut d'une pièce à l'autre. Son cœur rata un battement lorsqu'elle aperçut une forme humaine couchée dans le lit, sous une couverture.

Mon Dieu ! se dit-elle, j'ai tué un vagabond !

Mais c'était une autre poupée de chiffon géante, la sœur jumelle de celle embusquée dans l'embrasement de la fenêtre. Des leurres, pour tromper un éventuel ennemi. Une autre des astuces déployées par Job pour se maintenir en vie.

Les souris avaient fait leur nid dans les matelas troués.

Sarah sortit sur la véranda, enleva le masque sous lequel elle transpirait déjà. La saleté ne la dégoûtait pas, et elle se sentait même assez excitée à l'idée de tout remettre en ordre, de tout briquer. Son analyste lui aurait dit que sa réaction était bêtement symbolique : « C'est vous que vous espérez nettoyer, pas la maison. Méfiez-vous de la magie, ça ne marche que dans les contes. On ne se débarrasse pas de son passé avec une éponge imbibée de lessive... »

Elle haussa les épaules. Au diable les esprits supérieurs ! Elle croyait à la magie, comme toute femme qui se respecte.

Elle s'était attendue à devoir vider des armoires bourrées de vieilleries, d'objets racornis par le temps ; elle s'était trompée. Job n'avait rien laissé derrière lui, ni photos ni souvenirs d'aucune sorte. La maison n'avait pas de mémoire.

Comme ces bungalows qu'on bâtissait dans le désert du Nevada pour tester les effets des bombes atomiques, pensa-t-elle. On les remplissait de meubles et de mannequins, mais ils n'avaient aucune existence réelle.

Elle en vint à se demander si Job Samuel Devon, son grand-père, avait réellement vécu entre ces murs. Elle ne l'avait jamais rencontré car, lorsqu'elle était née, Job avait déjà coupé les ponts avec sa famille. Elle connaissait son visage par l'entremise d'une photographie le montrant en tenue d'aviateur, son casque sous le bras, devant un F-15, quelque part au Viêt-Nam. En cette année 64, il avait 35 ans. Un bel homme, aux cheveux ras, souriant de toutes ses dents. C'était avant que le conflit ne s'envenime et ne prenne les proportions que l'on sait. Plus tard, on l'avait accusé d'être un « semeur de napalm », un assassin qui, confortablement installé dans son avion, regardait rôtir les femmes et les enfants qu'il aspergeait d'essence gélifiée. Chaque fois qu'il était venu en permission, les pacifistes l'avaient couvert de crachats.

— Son appareil a été abattu derrière les lignes ennemies, avait expliqué le père de Sarah lors d'une réunion familiale. Job est tombé dans la jungle, où il a dû survivre par ses propres moyens pendant des mois, en essayant d'échapper aux patrouilles VC qui le traquaient. Il a connu l'enfer et ne s'en est jamais remis. Quand on l'a rapatrié, il a passé un long moment

en hôpital psychiatrique. Il ne se sentait en sécurité nulle part. Il avait développé des phobies... l'obsession de la sécurité. Il mettait un mannequin dans son lit, pour tromper l'ennemi, et se couchait sur le sol, son .45 au poing. Quand on le réveillait, il se dressait d'un bond et vous braquait son flingue sous le nez.

« Ma mère ne l'a pas supporté, elle a demandé le divorce. Alors papa est parti vivre à Heaven Ridge, sur un coin de terre qui lui venait de son père, et on n'a plus jamais entendu parler de lui. Je crois qu'il s'est lentement enfoncé dans la folie, mais on ne pouvait rien pour lui. Je me suis rendu là-bas, deux fois, il a refusé de me laisser entrer. Je crois qu'il ne m'a même pas reconnu.

« Il avait entouré la propriété d'un grillage métallique de trois mètres de haut. Quand je suis allé en ville pour vérifier qu'il ne faisait pas de dettes, on m'a dit qu'il n'achetait jamais rien, à part des outils et du pétrole lampant. Il avait suspendu ses abonnements à l'électricité, au téléphone. Le shérif m'a assuré qu'il n'avait jamais causé aucun scandale. Personne ne se plaignait de lui.

Le postier avait fini par donner l'alerte quand il avait vu les chèques de pension s'entasser dans la boîte à lettres. Le shérif, après bien des hésitations, se résolut à fracturer le cadenas de la grille d'entrée. Suivi de son adjoint, il explora la propriété en serrant les fesses, s'attendant à recevoir un coup de fusil à tout moment ou à poser le pied sur une mine, car on ne se privait pas pour raconter que Job Devon avait piégé ses terres au moyen du matériel des surplus de l'année.

— J'ai perdu un fils au Viêt-Nam, devait plus tard expliquer le policier au père de Sarah. Et je ne me sentais pas le droit de persécuter un héros de guerre médaillé du Purple Heart. Je savais qu'il en avait bavé, alors pourquoi ne pas le laisser vivre sa vie tranquillement, du moment qu'il ne causait aucun désordre sur la voie publique ?

On découvrit la dépouille de Job Devon recroquevillée à l'intérieur d'une hutte de branchages dissimulée. On dut faire venir des artificiers de l'ATF pour récupérer le corps car le périmètre était protégé par des mines Claymore plantées au pied des arbres. Il aurait suffi de se prendre les pieds dans les

filles des détonateurs pour provoquer une véritable catastrophe. L'autopsie ne permit pas de déterminer la cause du décès car la décomposition était trop avancée. Le légiste supposa que le vieil homme avait succombé à une crise d'hypothermie en s'obstinant à dormir à la belle étoile alors qu'il gelait à pierre fendre. Il venait d'avoir 70 ans.

En nettoyant la maison, Sarah éprouva une réelle déception : elle ne trouverait rien ici qui lui permettrait d'épaissir l'image de son grand-père. Plus ou moins consciemment, elle s'était imaginée découvrant des lettres, des photos, des trophées mystérieux ramenés d'Asie. Mais Job avait effacé ses propres traces avec un soin maniaque. Elle dénicha une douzaine de livres sur une étagère. Deux Hemingway, trois Faulkner, deux Dos Passos, une bible et quelques brochures de l'armée à l'usage des officiers, dont un manuel de survie en territoire arctique. Le tout rongé par les souris. Elle haussa les épaules ; elle avait été idiote de s'attendre à autre chose.

— Il ne gardait rien, lui avait expliqué Foster, l'épicier.

Tous les mois, votre grand-père faisait un bûcher devant la maison et y fourrait tout ce qu'il jugeait en trop. Il répétait que ses possessions tenaient dans les poches de son treillis. C'était un drôle de gars. Dur. Un roc. Pas rigolo.

S'activant, le balai à la main, Sarah se dit qu'il lui faudrait sonder les alentours afin de s'assurer que des caches d'armes, de munitions, ne se trouvaient pas enterrées sous l'herbe. Job avait pu creuser des bunkers, des souterrains à la façon des Viêt-Cong, et devenir ce que les vétérans appelaient un rat de tunnel. Il fallait à tout prix éviter que Timmy ne découvre ces « trésors ».

Elle ne put toutefois se résoudre à brûler les poupées de chiffon géantes. Quand elle les jeta sur la véranda, le petit garçon s'approcha, brusquement intéressé.

— C'est grand-père ? demanda-t-il en désignant l'une d'elles. C'est comme ça qu'on devient quand on est mort ?

Sarah faillit lui dire de ne pas toucher à ces cochonneries, mais la superstition l'en empêcha. Et elle sut qu'elle ne se

déciderait jamais à jeter les mannequins de toile dans les flammes.

À la fin de la journée, elle avait réussi à briquer la cuisine, la salle à manger et l'une des chambres. Le ranch ne comportait pas de cabinet de toilette, ni même de W.-C. Cette particularité avait provoqué une crise colérique chez Timmy quand elle lui avait expliqué qu'il devrait, pour le moment, se soulager dans un pot de chambre.

— C'est pour les bébés ! hurla le petit garçon. Timmy ne va plus sur le pot ! Il est grand ! Timmy veut aller aux cabinets.

Et, la culotte baissée, les fesses à l'air, il se mit à courir à travers la maison, ouvrant chaque porte. L'absence de W.-C. le plongea dans une stupeur inquiète. Il trottina alors jusqu'à la véranda et contempla une fois de plus la boue brune entourant le ranch.

— C'est pour ça que les gens font caca partout ! décréta-t-il. Y a pas de cabinets dans c'pays !

Sarah était trop épuisée pour trouver la chose attendrissante : des envies de fessée lui démangeaient les mains.

Il ne va pas m'aider, songea-t-elle avec angoisse. Il est contre moi. Il ne voulait pas quitter L.A.

À l'époque de Jamy, elle se serait calmée en allumant un joint, ou en prenant un lude, mais ce temps était révolu. Si elle ne parvenait pas à gérer ses peurs, il lui faudrait apprendre à devenir bêtement alcoolique, comme les honnêtes gens.

— On achètera des W.-C. chimiques, plaïda-t-elle, on l'installera dans un placard, ce sera comme dans notre ancien appartement, tu verras.

— Et toi ? lui lança féroce l'enfant. Tu vas faire aussi sur le pot ? T'es trop grande...

— Non, répondit-elle en se forçant à la douceur. Il y a une cabane, dehors, mais c'est pour les grandes personnes. Toi, tu es trop petit.

Timmy exigea de voir la cabane en question. Sarah aurait voulu comprendre pourquoi ces choses le préoccupaient à ce

point. Elle dut se résoudre à le conduire au seuil du cabanon érigé sur la fosse septique. Il parut horrifié par les lieux, et surtout par la planche trouée tenant lieu de lunette. L'endroit n'avait plus d'odeur ; la jeune femme songea que la fosse était probablement morte. Encore une fois, il faudrait faire appel à un spécialiste... ou se résoudre à vider le seau hygiénique dans les bois.

— C'est affreux ! gémit Timmy en se cramponnant à la main de sa mère. Y a sûrement plein de bêtes. Faut pas aller là ! Je te prêterai mon pot.

Sarah n'était pas loin de partager son avis. D'horribles histoires de serpents ayant élu domicile dans les tinettes lui traversèrent l'esprit. Elle s'empressa de fermer la porte.

Elle déchargea le camion et transporta les provisions dans la maison, car elle craignait que les odeurs de nourriture ne fassent sortir les animaux de la forêt. Timmy, d'un ton grognon, ne cessait de lui demander où se trouvait la télévision.

— Il n'y en a pas, lui avoua-t-elle enfin.

— Y en a pas aujourd'hui mais y en aura demain ? insista-t-il.

— Ni demain ni après-demain. Y en aura plus jamais. On lira des livres.

L'enfant la regarda avec colère et Sarah sentit un frisson lui parcourir la nuque : en cette minute, la haine que l'enfant éprouvait pour sa mère le faisait ressembler à son géniteur. À Jamy.

À Jamy Morissette.

Mon Dieu, se dit-elle, plus il grandira, plus il lui ressemblera... Donnez-moi la force de le rendre différent, de faire de lui autre chose qu'une bête.

Elle était à bout de nerfs, elle se sentait sale. Elle aurait donné n'importe quoi pour une bonne douche brûlante. Mais ça, il n'y en aurait pas non plus, ni demain ni après-demain. Elle allait devoir redécouvrir les joies du tub et de l'éponge.

— Allons, murmura-t-elle en prenant un ton enjoué, ce soir sera notre première nuit dans la maison du trappeur.

Mais les trappeurs ne faisaient pas partie des références de Timmy.

Ni les trappeurs ni les cow-boys, pensa-t-elle. Aujourd'hui, les gosses ne connaissent que les robots, les fusées.

Instinctivement, elle tourna la tête en direction de la colline des saules pour essayer d'apercevoir la navette spatiale de contreplaqué dressée dans le jardin de Margareth Heillbronn. Timmy ne manquerait pas de la voir, lui aussi. Que faudrait-il lui dire, alors, pour l'empêcher d'aller là-bas ?

6

Deux ans après le drame, on pouvait lire dans le journal de Sarah Devon à propos des événements qui viennent d'être évoqués la notation suivante :

Bien sûr, quand on écrit a posteriori, on est toujours tenté de voir des signes dans la moindre coïncidence. Suis-je objective ? N'ai-je pas tendance à noircir « la mère » ? Je ne sais pas. J'ai la conviction d'avoir été sincère, mais il se peut aussi que je reconstruise en accentuant çà et là, par roublardise d'auteur, car après tout, c'est mon métier de chercher à accrocher l'attention du lecteur. Un éditeur reprocherait sans doute au texte d'être trop explicatif, mais le but d'un journal est d'essayer d'y voir clair, et non pas d'obscurcir un peu plus des événements que j'ai déjà bien du mal à démêler.

Elle avait battu le matelas pour s'assurer qu'aucune souris ne s'y était faufilée par une déchirure de l'enveloppe. Puis elle l'avait recouvert d'une alèse et d'un drap propre tirés des cartons du déménagement. La chambre sentait le bois mouillé, frotté à la brosse de chiendent. « Une odeur de bateau », songea Sarah. Elle avait éprouvé de la satisfaction à fermer les volets des minuscules fenêtres. Le notaire n'avait pas menti, la bâtisse avait tout du fortin. Sarah avait rempli les lampes à pétrole avec beaucoup de soin. Le seul objet laissé par Job dans un tiroir de la cuisine était un briquet de G.I., un Zippo bosselé : elle avait choisi d'y voir un signe, une complicité d'outre-tombe. Elle décida de ne jamais s'en séparer.

Elle actionna la pompe installée sur l'évier pour remplir une gamelle. L'eau était glacée ; elle la fit tiédir sur le réchaud de camping.

Notre première nuit chez nous ! se répétait-elle. Elle aurait voulu que Timmy partage son enthousiasme mais il s'obstinait à boudier.

— Ça sent mauvais, grogna-t-il quand elle alluma la mèche de la lampe à pétrole. Et puis on voit rien. Combien de temps on va rester ici ?

Toute la vie, fut-elle tentée de lui répondre, et tu devrais m'en remercier.

Elle était surprise de l'hostilité avec laquelle il accueillait le déménagement. Elle avait toujours entendu dire que les gosses s'adaptaient rapidement et se réjouissaient même des changements de décor. Timmy, de toute évidence, ne faisait pas partie des élus.

— Il n'a que 3 ans et la vie moderne l'a déjà intoxiqué, *se dit-elle*. Il ne peut plus vivre sans télévision, sans jeux vidéo. La technologie a fait de lui un infirme.

Cette nuit, on dormira tous les deux dans le même lit, et si tu as envie de faire pipi, sers-toi du seau hygiénique. Tu sauras ?

Il ne répondit pas. Il affichait une expression préoccupée, nullement à sa place sur un visage aussi jeune.

Pourvu qu'il n'aperçoive aucune bête, songea-t-elle. Ni souris ni rat, par pitié !

Elle était incapable de prévoir la réaction du gamin. Se mettrait-il à hurler ou tenterait-il de se saisir du rat pour le caresser, comme il le faisait avec le chat de la voisine, Mr Peters ?

Sarah mit son fils en pyjama et l'installa sur le lit avec ses bandes dessinées, puis elle s'isola dans la cuisine pour se laver. Il n'y avait pas de radiateur. Quand elle fut nue, elle se mit à grelotter.

— Il va falloir t'endurcir, ma fille, murmura-t-elle. Fini de jouer les petites poulettes de grain. Dans six mois, tu auras des mains de terrassier et tes pieds se seront tellement élargis à force de porter des croquenots qu'ils ne rentreront plus dans un escarpin !

Curieusement, cela la réconforta.

8

Sarah referma le journal intime et laissa rouler sur le bureau le stylo rouge avec lequel elle ajoutait des commentaires dans les marges du cahier. En quatre ans, elle avait vieilli. Cela tenait moins aux quelques cheveux blancs qui avaient poussé au milieu de ses mèches blondes qu'au pli de sa bouche, et à son regard éteint. Elle avait 30 ans, un joli visage, mais elle avait cessé de se soigner. Il lui arrivait de rester des semaines entières sans parler à personne, et ses cordes vocales s'étaient tellement déshabituées de la parole que la moindre conversation les condamnait à l'enrouement. Sa bouche, surtout, ne savait plus sourire. Elle avait pris l'habitude de nouer ses cheveux sales en queue de cheval, et se lavait seulement lorsqu'elle avait ses règles.

Après le... drame, ses parents étaient venus la voir, à trois reprises. Ils avaient été atterrés par son apparence physique et la saleté régnant dans la maison.

— Reviens chez nous, lui proposa sa mère en se tamponnant le nez avec un mouchoir imprégné de lavande française. Tu ne peux pas continuer comme ça. Une femme seule ne vit pas ainsi, coupée de tout. Il faut reprendre le dessus, tu n'as que 26 ans, tu peux encore repartir à zéro.

— J'ai déjà essayé une fois, lui répondit Sarah. Je ne peux pas passer mon existence à refaire ma vie, tu ne crois pas ?

Sarah haussa les épaules et émit un juron. Parfois, elle se surprenait à parler toute seule et s'arrêtait au milieu d'une phrase, honteuse de s'être oubliée au point de jouer les vieillardes gâteuses.

Elle rangea le gros cahier à couverture toilée dans le premier tiroir du bureau. Le soleil entraînait en pinceaux rectilignes par les petites fenêtres de la maison de rondins, dessinant des taches

de lumière sur la maquette qui couvrait le dessus de la table. C'était un diorama représentant Heaven Ridge et ses environs avec une extrême fidélité. Chaque maison, chaque boutique, y occupait la place exacte qu'elle occupait dans la réalité. Sarah s'était aidée d'un plan pour respecter les distances, puis elle avait pris des photos des habitations pour construire des maquettes fidèles. Avec du plâtre, de la plastiline, elle avait bâti les collines, les bois, et modelé les uns après les autres les habitants du village. Chaque figurine portait son nom écrit sur le socle où s'enracinaient ses pieds. Elle n'avait oublié personne, et elle s'était même donné le mal de « faire ressemblant ». Elle avait toujours eu d'indéniables dons artistiques ; tailler les minuscules poupées lui avait occupé les mains et l'esprit des mois durant. C'était un travail de miniaturiste persan, ou de sculpteur de netsuke.

Les petites voitures, elles, lui avaient posé des problèmes car elle n'avait pu se résoudre à utiliser celles de Timmy. De plus, les modèles réduits du gosse ne correspondaient pas aux marques utilisées par les habitants d'Heaven Ridge, et Sarah ne voulait pas faire dans l'approximation. Elle avait donc établi une liste des véhicules circulant dans le village, puis commandé leurs reproductions dans un catalogue de jouets vendus par correspondance. À cause d'une indiscretion du facteur, la chose avait fini par se savoir ; dès lors on avait regardé de travers cette femme dont le fils avait disparu, et qui continuait à lui acheter des cadeaux. La rumeur avait couru de bouche en bouche : Sarah Devon était en train de devenir aussi folle que Maggie Heillbronn.

Aujourd'hui encore, quatre ans après le drame, Sarah pouvait rester des heures penchée sur la maquette, à réfléchir sur la disposition des figurines. Où se trouvait exactement Piggy Walters ce jour-là, à cette heure-là ? Était-elle dans son jardin en train d'arroser ses massifs comme Sarah croyait se le rappeler ?

Dans ce cas, songeait-elle, elle aurait dû voir quelque chose. Le drugstore se trouvait dans son champ de vision. Si une

voiture est passée à ce moment-là, elle a dû l'entendre et se retourner pour voir de qui il s'agissait. Il n'y a pas tellement de circulation, à Heaven Ridge, et tout le monde contrôle ce que font les autres, par curiosité, par ennui et par habitude...

Elle l'avait rapidement appris en s'installant sur les terres de Job : ici, tout le monde surveillait tout le monde, comme si une règle tacite d'autodiscipline régentait la vie de la communauté. Alors qu'à L.A. on aurait pu se transformer en loup-garou à un carrefour sans éveiller la curiosité des passants, à Heaven Ridge il fallait s'habituer à l'idée qu'un regard caché s'attachait au moindre de vos gestes.

C'est comme s'il y avait un œil énorme dans le ciel, se disait-elle au début. Un œil qui nous espionnerait en permanence.

Une fois, elle avait même surpris Minette Sommers, la bibliothécaire, épiant ses voisins au moyen des jumelles de garde-côte de son défunt mari. La vieille dame n'avait pas semblé gênée quand elle avait rencontré le regard de Sarah. Au lieu de se dissimuler dans la pénombre de sa chambre, elle était restée plantée dans l'entrebâillement des volets, ses grosses lentilles braquées sur la jeune femme pour lui faire comprendre que c'était ainsi, à Heaven Ridge. Il n'y avait pas à s'en offusquer. Cette surveillance mutuelle faisait partie des règles sociales, elle était admise par tous.

Sarah avait renoncé à faire un esclandre. Elle imaginait sans peine ce qu'aurait pu lui rétorquer Minette : « Ma petite, vous apprendrez que c'est justement parce qu'on ouvre l'œil qu'il n'arrive jamais rien chez nous ! »

Alors pourquoi n'avait-elle rien vu, la seule fois où, dans toute l'histoire d'Heaven Ridge, il s'était enfin passé quelque chose ?

Quand le FBI avait interrogé les habitants de la rue principale, on avait découvert que ce jour-là, comme par hasard, tout le monde tournait justement le dos à sa fenêtre. Il n'y avait eu aucun témoin du drame.

Sarah avait compté et recompté les petites figurines alignées devant les maisons de la maquette. Soixante-dix personnes. Soixante-dix aveugles, tous frappés de cécité brutale entre 14

heures et 14 h 15. Tous miraculeusement guéris une fois la voiture des ravisseurs sortie de la ville.

À les en croire, les kidnappeurs avaient frappé pendant le seul quart d'heure de l'année où les habitants d'Heaven Ridge cessaient d'épier leurs voisins.

Quelle coïncidence !

Quand Sarah l'avait fait remarquer aux agents du bureau fédéral, ceux-ci s'étaient dispensés du moindre commentaire ; elle s'était aussitôt reproché de leur avoir offert l'image d'une ex-citadine paranoïaque n'ayant pas réussi à trouver sa place dans un milieu rural aux mœurs sensiblement différentes de celles ayant cours à L.A.

Heaven Ridge représentait la *small town* par excellence, le mythe cher au cœur des Américains de la petite ville des années soixante, fossilisée, hors du temps. Au salon de coiffure, les magazines avaient pour titre *Good Housekeeping* ou *Family Circle*. On y voyait encore rouler des voitures dont Sarah croyait la race éteinte depuis longtemps : des Studebaker, des De Soto... De ces monstres à ailerons et à compteur de vitesse chromé comme on n'en trouvait plus guère que dans les films en noir et blanc des cinémathèques. On y faisait des concours de pâtisseries, de *home mode cooking*. On y écoutait du Frank Sinatra, du Mel Torme.

Sarah laissa son regard courir sur les dossiers disposés sur le pourtour du diorama. Les « minutes » du drame, la reconstitution – schémas à l'appui – des événements dans leur déroulement chronologique chronométré. Tout y était consigné : la position des témoins, des véhicules, l'angle de vision des commères embusquées derrière leur fenêtre. Des centaines de pages pour tenter d'expliquer un trou de quinze minutes, un trou qui avait bouleversé sa vie. C'était comme une partie d'échecs dont elle essayait de comprendre le mécanisme depuis quatre ans. Il avait suffi d'un moment d'inattention pour que la banalité bascule dans le drame. Depuis mille quatre cent cinquante-six jours, elle jouait la partie, bougeant les figurines qui lui tenaient lieu de pions.

Qui avait vu quoi ? Qui avait choisi de se taire ?

Ils ne m'ont jamais considérée comme intégrée à la communauté, se répétait-elle. Ils n'avaient aucune envie d'être mêlés à une sale histoire à cause de deux citadins prétentieux. S'ils ont vu quelque chose, ils se sont dépêchés de l'oublier.

Peut-être même n'en avaient-ils jamais parlé entre eux ? Un pacte tacite avait été conclu. Sarah croyait entendre ce que les bonnes dames d'Heaven Ridge avaient déclaré à son propos lors de l'enquête de voisinage :

— L'enfant ? Elle s'en occupait mal. Elle ne l'aimait pas, c'est évident. Pour sa défense, il faut reconnaître qu'elle ne s'en sortait pas. Une fille de la ville, vous pensez ! Le moindre travail manuel l'épuisait. Toujours à bout de nerfs, toujours à crier sur son fils.

— Une fille bizarre, on aurait dit qu'elle fuyait quelqu'un ou qu'elle avait quelque chose à se reprocher. Bouclée sur ses terres, des cadenas partout, jamais une porte ouverte. Même Billy, le facteur, ne s'est jamais vu offrir un café ou un gobelet de vin chaud.

— Une gamine qui n'avait jamais travaillé de ses mains. Romancière, à ce qu'elle disait. Elle ne descendait en ville que pour poster des manuscrits à son éditeur. Taper à la machine toute la journée, ça ne vous prépare pas à retourner la terre, pas vrai ?

Au début, on a pensé qu'elle se trouverait un gentil gars du pays pour servir de père à son gamin, mais non, elle est toujours restée acagnardée chez elle, sans homme. C'est pas sain. Y a des jeunes gens qu'ont bien essayé de lui tourner autour, mais elle les a salement rembarrés. Trop durement, ça ne se fait pas dans une petite communauté comme la nôtre. On ne peut pas se permettre d'être aussi blessant ; ça, c'est des manières de gens de la ville.

Sarah aurait pu continuer ainsi pendant des heures. En quatre ans, elle était passée experte dans l'art de la fustigation.

— Il y a forcément quelqu'un qui a vu quelque chose ! avait-elle craché au visage de l'agent spécial Mike Callhoun. Faites-les parler ! Bordel, c'est votre métier oui ou non ?

Ils la laissaient s'exciter, devenir grossière, sans jamais rien perdre de leur flegme. Sous leur regard de poisson mort, elle finissait par perdre contenance. *Ils doivent penser que j'en fais trop*, se disait-elle. *Ils jugent probablement mon cinéma suspect*.

À les côtoyer, elle avait appris qu'il est facile de se sentir coupable, de se mettre à parler faux, d'avoir des gestes de mauvais comédien. Les regards braqués sur elle gauchissaient son comportement, lui ôtaient toute spontanéité. Ils semblaient ne pas s'impliquer émotionnellement dans l'affaire. Ils restaient « cliniques », lointains, froids tels des quartiers de bœuf pendus dans un frigo. C'étaient des professionnels du malheur, de la tragédie. Ils en avaient tant vu qu'ils ne se fiaient plus à rien. Ils étaient horriblement convenables dans leurs costumes trois-pièces bleus JC Higgins, leurs Derby cirées aux pieds. Pour se donner un avantage, Sarah essayait de se les représenter en caleçon et chaussettes, lavant leur foutu costard dans le lavabo du motel avant de le mettre à sécher sur un cintre, dans la douche. Pas besoin de repassage. La médiocrité propre sur elle. Elle ne devait pas se laisser impressionner par leurs yeux d'acier, leurs lunettes noires. Elle avait longtemps cru que les G-men ne s'habillaient de cette manière qu'au cinéma, puis elle les avait vus débarquer chez elle, caricatures à peine vivantes exhibant à hauteur d'épaule leurs petits porte-cartes, à la fois minables et si effrayants...

— Agent spécial Mike Callhoun.

— Agent spécial Mathias Mikovsky.

Et voilà, c'est ainsi que la ronde infernale avait commencé. Un scénario usé. L'impression d'être devenue l'héroïne d'une série télévisée. Des choses rabâchées, mille fois vues.

— Nous allons mettre votre téléphone sur écoute, déclara tout de suite Callhoun, de façon à pouvoir enregistrer l'appel des ravisseurs.

— Mais je n'ai pas le téléphone ! lui répondit Sarah. Il n'y a pas l'électricité, ici.

Tout de suite, elle avait su que ces simples paroles la classaient dans la catégorie des suspects. Pas le téléphone, pas l'électricité. Ils allaient voir en elle l'adepte d'un culte

rétrograde, une demi-folle vivant dans la haine du modernisme. Peut-être dansait-elle nue dans les clairières ou se mettait-elle des cristaux sur la tête pour recevoir de bonnes ondes du cosmos ? Se prenait pour une druidesse New Âge ?

Et je n'ai pas d'argent, ajouta-t-elle. Ma famille n'est pas riche. Si on a enlevé Timmy, ce n'est pas pour demander une rançon, je serais incapable de la payer.

Sarah se pencha sur la maquette. Cela lui rappelait les maisons de poupées avec lesquelles elle avait joué, petite fille. Elle prit entre le pouce et l'index la figurine représentant Minette Sommers et la plaça dans le jardin. La minuscule statuette tenait une paire de jumelles à la main, et Sarah s'était appliquée à retrouver la teinte exacte de son rinçage bleu.

— Tu étais là, vieille salope, murmura-t-elle. Planquée derrière tes volets. Et je suis certaine que tu n'as pas quitté le drugstore des yeux pendant tout le temps que je faisais les courses. Tu as sûrement pensé : « Encore cette fille mère, avec son bâtard. » Et tu as dû scruter mon panier, pour voir si j'achetais de l'alcool ou trop de conserves, ou je ne sais quelle denrée condamnable. Oh ! les livres, peut-être, car tu t'es plainte de me voir trop peu souvent fréquenter la bibliothèque publique. Ta bibliothèque, celle que tu as financée, si pleine d'ouvrages recommandables. Alors tu as dû essayer de voir si je ne faisais pas l'emplette de fictions condamnables : des romans policiers par exemple, des best-sellers d'épouvante, toutes ces choses que tu as bannies de tes rayonnages depuis la fin de la guerre. Je sais que tu me regardais. Tu m'as toujours détestée. Alors, pourquoi as-tu affirmé le contraire aux gens du FBI ?

Aujourd'hui, Sarah savait que sa grande erreur avait été de rester en retrait. C'était là une attitude typiquement antiaméricaine. Impardonnable. Dans les petites villes plus qu'ailleurs, il fallait se faire accepter coûte que coûte, passer en souriant un examen d'entrée pas toujours indulgent. Elle n'avait pas joué le jeu. On l'avait punie.

Maggie Heillbronn, la folle du village, vint se planter devant la grille au début de l'après-midi. Sarah s'aperçut de sa présence en regardant distraitement par la fenêtre. Si elle n'avait pas jeté un coup d'œil machinal à travers les carreaux, Maggie aurait continué à attendre sagement, jusqu'à la tombée de la nuit. Il en allait toujours ainsi. Jamais elle ne manifestait sa présence en appelant, en actionnant la sonnette à piles installée par Sarah peu de temps après l'emménagement. Maggie Heillbronn descendait à petits pas de la colline des saules, enveloppée dans un vieux manteau beige du Secours populaire, ses grosses bottes de caoutchouc vert aux pieds. Elle avait 40 ans mais ne les paraissait pas, en dépit des malheurs endurés. Son visage de poupée jouffle affichait en permanence une expression de joie contenue, ou plutôt d'insolite sérénité, comme si elle jouissait des bienfaits d'une mystérieuse discipline asiatique prônant le détachement général à l'égard du monde. Pour Sarah, elle évoquait les krishnas mendiant dans les aéroports, sans cesse rabroués mais toujours souriants.

Maggie avait dû être jolie, dix ans plus tôt. Une solide paysanne aux dents saines, au sourire franc. Potelée, ne rechignant ni à l'ouvrage ni aux plaisirs de la table, pour ne parler que de ceux-là. Et puis son fils, Dennis, avait disparu dans la forêt, sans laisser de traces. Enfin, son mari était mort en traversant l'Iowa au volant d'un Mack chargé de pylônes électriques en ciment armé. Un mauvais coup de frein à un carrefour, et les poteaux avaient traversé la cabine, arrachant la tête du conducteur. Alors sa vie avait basculé dans la folie douce. Elle n'avait plus rien et subsistait grâce à une maigre rente provenant de l'assurance vie souscrite par son époux. Chaque fois qu'elle rendait visite à Sarah, elle se lançait dans une débauche de coquetteries bizarres, se frisant les cheveux au fer jusqu'à se couvrir le crâne de bouclettes qu'elle oubliait

ensuite de broser. Parfois, elle se barbouillait les joues avec un fond de teint trop foncé qui lui donnait des allures de poupée russe. Elle ne se plaignait jamais, ne pleurait pas davantage.

Avant de la rencontrer, Sarah s'était fait d'elle une image stéréotypée : celle de la femme brisée par le malheur, de l'épave sanglotante prématurément vieillie. Elle s'était trompée du tout au tout. Maggie était vive, enjouée, pleine d'entrain, débordante d'espoir. La folie l'avait sauvée du suicide. La raisonner, la sortir de son rêve, ç'aurait été la condamner à se jeter au fond d'un puits. Elle avait définitivement mis fin à son calvaire par un pied de nez à la logique.

Sarah jeta un vieux drap sur la maquette car elle ne tenait pas à ce que tout Heaven Ridge soit au courant de ses travaux de reconstitution. Maggie n'était pas méchante, mais elle n'avait aucune malice, et Sarah savait que les commères des environs s'employaient activement à lui tirer les vers du nez ; les liqueurs sucrées aidaient aux confidences.

Une fois le drap fixé au moyen de pinces, elle sortit de la maison. Maggie lui sourit, plantée de l'autre côté du grillage, les pieds dans la boue. Depuis combien de temps attendait-elle ? Trente minutes, une heure ? Elle semblait douée d'une patience infinie. Qu'il pleuve, qu'il neige, elle attendait, la tête rentrée dans les épaules, les cheveux dégoulinants, les mains enfoncées dans les poches. Au début, lors des premières visites, Sarah avait fait semblant de ne pas la voir. *Elle finira bien par se lasser !* se disait-elle avec irritation, mais Maggie ne se lassait jamais. Elle se plantait là, telle une statue, et attendait, indifférente aux averses comme à la morsure du soleil. Elle finissait par vous avoir à l'usure, à la mauvaise conscience, sans qu'on puisse déterminer si cela faisait partie chez elle d'une stratégie consciemment arrêtée.

Sarah descendit les quelques marches de la véranda pour aller déverrouiller la grille. Maggie se précipita sur elle pour l'embrasser, l'étreindre. Ses manifestations de joie rappelaient celles des chiens accueillant leur maître après une longue absence. Quelque chose de naïf, de réconfortant et d'un peu

baveux. Les paroles échangées étaient toujours les mêmes, à deux ou trois variantes près. Au début, Sarah n'avait pas aimé la voir tourner autour de Timmy, lui ébouriffer les cheveux, l'étouffer de baisers.

— Il est beau votre gamin, lui avait-elle déclaré lors de leur première rencontre. Il ressemble un peu à mon Dennis à cet âge. Moi, je suis Maggie Heillbronn, j'habite la petite maison sur la colline des saules, vous avez dû entendre parler de moi, mon fils a été enlevé par les extraterrestres.

Elle disait cela sans ironie, sans amertume. Sarah s'était préparée à subir des déclarations du style : « Ils prétendent que je suis folle, et vous êtes peut-être dans leur camp... Moi je sais bien que j'ai raison... » Mais Maggie planait désormais très haut au-dessus de tout cela, les moqueries des villageois ne l'atteignaient plus depuis longtemps.

— Il était trop mignon, ajouta-t-elle en souriant. C'est pour ça qu'ils l'ont choisi. De toute manière, je savais qu'on allait me le voler, tôt ou tard. Je lui disais toujours de ne pas s'éloigner de la maison, de rester dans le jardin, mais c'est impossible de les tenir ; les garçons, ils ont le diable dans la peau, on ne peut pas les faire rester en place. Je ne pouvais pas l'obliger à vivre avec un sac sur la tête, pas vrai ? Alors les extraterrestres l'ont repéré du haut des nuages, c'était fatal... Un si beau petit garçon. J'aime mieux que ce soit les Martiens qui aient fait le coup, vous savez. Ça aurait pu être des pervers venus des grandes villes : ils ratissent les campagnes avec des camionnettes, ils kidnappent les gamins pour leurs saloperies, les films porno, tout ça... Avec les extraterrestres, au moins, ça reste propre. C'est scientifique, c'est pour étudier. Y a rien de sexuel là-dedans.

Sarah était restée figée, ne sachant que répondre. Timmy avait froncé les sourcils, le nez levé, il écoutait la drôle de bonne femme en bottes de caoutchouc, à la tête couverte de frisettes grasses.

Le pire, c'est qu'il comprend, songeait Sarah. Les extraterrestres, les soucoupes volantes, il connaît tout ça par la télévision, les dessins animés. Cette folle va le terrifier.

Toutefois elle n'avait pas eu le courage de mettre Maggie dehors. Elle ne savait pas être dure, ferme. On ne lui avait jamais appris à s'imposer, à rudoyer ses semblables.

— Au début, j'ai été triste, expliqua Margareth Heillbronn, j'ai même failli me jeter dans le puits, mais ç'aurait été idiot. Avec la fusée que je construis, je pourrai bientôt rejoindre mon fils là-haut, sur la planète Mars... à moins qu'ils ne me le rendent avant que je sois prête. Vous savez, ils restituent toujours les gens qu'ils ont enlevés ; le problème c'est que, parfois, ils ne les ramènent pas sous l'apparence qu'ils avaient au moment du rapt. Dennis, il se pourrait bien qu'ils me le rendent transformé en arbre, ou en animal... Ce serait lui, ce serait son âme, mais dans une autre enveloppe.

— Pourquoi ? demanda Timmy que la conversation passionnait de toute évidence.

— Pour nous sensibiliser aux problèmes de la planète, lui expliqua Maggie en s'agenouillant afin de pouvoir le regarder en face. Tu vois, si mon petit Dennis revient sous la forme d'un jeune arbre, il comprendra mieux ce que le mot pollution signifie, il verra la Terre avec d'autres yeux, et ça changera sa façon de penser.

— Avec des yeux d'arbre ? s'étonna Timmy. Ils ont des yeux, les arbres ? Ils sont vivants ?

— Mais oui mon chéri, insista Maggie, tout est vivant, tout ce qui nous entoure. Même les pierres.

Sarah éprouva une soudaine bouffée de jalousie. Timmy ne lui avait jamais accordé le quart de l'attention qu'il offrait à cette folle. Quand elle essayait de lui raconter des histoires, il bâillait et s'endormait... ou s'enfuyait en grognant que « c'était embêtant ». Son éditeur lui avait pourtant maintes fois répété qu'elle avait un don de conteuse certain. Ses livres pour enfants se vendaient bien. Tous les gosses adoraient ses histoires... tous, sauf son fils qui les jugeait casse-pieds et leur préférait la « lecture » de bandes dessinées japonaises d'une totale idiotie, où même les traditionnelles bulles avaient disparu. Elle ne voulait pas se l'avouer, mais elle en souffrait.

— Est-ce que les extraterrestres vont venir me prendre, moi aussi ? demanda Timmy.

— Peut-être, fit Maggie. C'est vrai que tu es bien mignon, presque aussi mignon que mon Dennis. S'ils viennent, il ne faudra pas avoir peur. Ils ne sont pas méchants. Je sais que Dennis n'est pas malheureux avec eux, il me l'a dit en rêve, par télépathie.

Sarah fit un pas en avant. *Arrêtez de lui raconter toutes ces conneries !* fut-elle sur le point de crier. *Fichez le camp !* mais les mots ne franchirent pas ses lèvres. Elle n'avait pas le courage d'accabler Margareth Heillbronn.

— J'ai pas peur, fanfaronna Timmy. Je veux bien partir avec les Martiens. Je m'ennuie, ici. C'est moche et ça pue. Et on est forcé de faire caca dans un pot de chambre comme les bébés. C'est nul !

Maggie se redressa. Elle semblait avoir oublié l'existence du petit garçon. Elle se tourna vers Sarah.

— Vous voulez quelque chose ? balbutia celle-ci. Des planches, des clous pour votre... fusée ?

— C'est pas de refus, répondit Maggie avec un sourire désarmant. Mais je voudrais surtout visiter vos terres. Vous comprenez, il est possible que Dennis se soit réincarné derrière votre grillage, sous la forme d'un arbre ou d'un animal. S'il est revenu, il est inutile que je continue à travailler sur mon vaisseau spatial, ce serait idiot de quitter la Terre. Il faudrait que je me promène un peu dans vos bois, si Dennis est là, sous une autre forme, je le sentirai aussitôt, même s'il ne peut plus parler notre langue. Une mère sent ces choses-là. Ça vous ennue ?

— Non, bégaya Sarah. Mais il faudra faire très attention, mon grand-père a posé des mines dans la forêt... c'est du moins ce qu'on m'a raconté. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive un accident.

Voilà, ainsi s'était déroulée leur première rencontre. Un dialogue absurde qui avait mis Sarah mal à l'aise.

— Quand est-ce qu'ils viendront me prendre, les extraterrestres ? interrogea Timmy en trépignant d'impatience.

On eût dit qu'il parlait de la venue du Père Noël. *Il le fait pour m'agacer*, songea Sarah. *Pour me punir de l'avoir amené ici*. Elle avait espéré qu'il s'acclimaterait, mais il n'en prenait pas le chemin. Depuis leur installation, il pleurnichait sans cesse à propos du téléviseur disparu, et quand elle le prenait dans son lit pour lui lire des histoires, il se bouchait les oreilles en criant : « Les contes de fées, c'est pour les filles ! » Il dormait beaucoup. Beaucoup trop. Elle le découvrait roulé en boule sur le plancher, le pouce dans la bouche, les yeux clos, abîmé dans un sommeil suspect. Il ne touchait pas à ses jouets, et elle commençait à se demander s'il s'adapterait un jour. Était-il comme ces chats, si attachés à leur domicile qu'ils abandonnent leurs maîtres pour y retourner si un déménagement vient à les en éloigner ? Le troisième jour, il s'était emparé d'une boîte de carton ayant contenu des vêtements et l'avait posée devant lui, la fixant avec une attention hypnotique.

— Ma télé est en panne, répétait-il chaque fois que Sarah passait à proximité. Faut appeler le réparateur.

Elle avait fait semblant de ne pas l'entendre.

Sarah entraîna Maggie à l'intérieur de la maison pour lui offrir une tasse de café.

— C'est la première fois que j'entre ici, murmura la femme en bottes de caoutchouc. Le vieux Job n'était pas très causant. Vous savez qu'il a refusé de laisser les hommes du shérif pénétrer sur ses terres quand mon Dennis a disparu ? Ça a failli mal se terminer. Y a même eu des méchantes langues pour prétendre que Dennis avait sauté sur l'une des foutues mines de votre grand-père et que le vieux avait caché le cadavre pour ne pas avoir d'ennuis, mais j'y ai jamais cru. Dennis avait trop peur de Job pour venir rôder ici. Jamais il ne se serait amusé à escalader le grillage.

— Je n'étais pas au courant, murmura Sarah en versant le café dans les tasses.

Il lui déplaisait de découvrir Job mêlé à cette histoire. Elle eut l'impression fugace que Maggie essayait de la culpabiliser.

Le shérif a fouillé la forêt, continua la folle, les chiens n'ont rien trouvé ; c'est normal puisque Dennis s'est envolé à la verticale. Je pense que la soucoupe ne s'est même pas posée, sinon on aurait retrouvé des traces d'herbe carbonisée dans la prairie. Non, ils ont dû l'aspirer au moyen d'un rayon magnétique, vous voyez ? Hop ! On voit tout le temps ça, à la télé.

— C'est vrai ! approuva Timmy. Tu as la télé, toi ? Dans ta maison ? Ici y en a pas.

— J'en ai une, répondit Maggie, mais elle ne marche pas. Je n'ai plus l'électricité, ça brouillait les ondes en provenance de Mars et j'avais du mal à capter les émissions télépathiques de Dennis. Depuis que j'ai tout fait couper, la lumière, le téléphone, je le reçois mieux.

— Qu'est-ce qu'y dit ? grogna le petit garçon.

— Des fois, c'est difficile à comprendre, souffla Margareth Heillbronn, parce qu'il a en partie oublié sa langue natale et qu'il s'exprime couramment en martien, à présent. Je parviens à saisir des bouts de phrases. Des mots.

En disant cela, elle caressait les cheveux de Timmy. Sarah était partagée entre la pitié et une sorte d'horreur inexplicable. Si elle en avait eu le courage, elle aurait hurlé : *Ne touchez pas à mon gosse ! Je vous interdis de lui adresser la parole, cinglée, pauvre cinglée !*

Elles sortirent. Sarah prit fermement Timmy par la main. Le gosse grogna de déplaisir car il n'aimait pas être traité en bébé.

C'est trop tôt, se dit la jeune femme. Je n'ai pas eu le temps de faire explorer la forêt par des spécialistes, il y a peut-être encore des mines. Des pièges.

Pourtant, elle n'y croyait pas vraiment ; tout cela lui semblait à peu près aussi crédible que le vaisseau spatial en bois de Margareth. Des ragots, à n'en pas douter. Le délire habituel des petites agglomérations en proie à l'ennui. Ils entrèrent tous trois sous le couvert. L'odeur d'humus était forte. Sarah ne s'était pas encore faite à l'idée qu'elle possédait une forêt, que ces arbres lui appartenaient. Depuis l'emménagement, elle avait tenté une timide exploration des environs. Le sous-bois était dense, touffu, sauvage. Des buissons de ronces s'opposaient à la

pénétration. Il ne s'agissait pas, cette fois, d'une forêt gentiment balisée pour pique-niques du dimanche. Les feuillages interceptaient la lumière, installant une pénombre verdâtre, oppressante. En bonne Californienne habituée au désert, aux herbages jaunes, brûlés par le soleil, Sarah éprouvait une certaine angoisse en face d'une telle profusion végétale. Très vite, Maggie les devança pour examiner les jeunes arbres. Elle les touchait, leur parlait. Quand une bête s'enfuyait dans les buissons, elle s'empressait de crier :

— Dennis, il ne faut pas avoir peur, c'est maman... Tu ne me reconnais pas ?

C'était risible, c'était atroce. Timmy, lui, paraissait très intéressé.

Au bout d'un moment, Sarah émit l'idée qu'il serait sans doute dangereux d'aller plus loin. Elle parla des pièges à loup dissimulés sous les feuilles mortes. Maggie baissa la tête comme une petite fille prise en faute et ne fit aucune difficulté pour rebrousser chemin.

— Vous pourrez revenir, s'entendit proposer Sarah, dès que j'aurai fait fouiller les environs. Le shérif doit m'indiquer quelqu'un, un ancien pompier qui s'y connaît en déminage.

— Je vous remercie, chuchota Maggie. C'est important pour moi, vous savez ? Il ne faudrait pas que je m'en aille sur Mars alors que mon Dennis serait déjà rentré sur Terre sans que je le sache.

Cette première prise de contact laissa Sarah épuisée, les nerfs à vif, comme si on lui avait imposé de faire une promenade avec un tigre tenu en laisse. Les fous lui faisaient peur. Enfant, elle n'en avait jamais rencontré. Un jour, elle avait demandé à sa mère si de telles créatures existaient réellement. Elle s'était entendu répondre : « Pas dans notre milieu, chérie. »

Rien de désagréable n'existait dans le monde des parents de Sarah. Pas plus la folie que le crime, le vol, ou la pauvreté. Tout cela avait été relégué une fois pour toutes sur une autre planète, en un ailleurs mystérieux auquel on accédait par la lucarne de la télévision.

Dans les jours qui suivirent, Timmy passa beaucoup de temps à scruter le ciel. Avant de sortir, il se peignait, se

débarbouillait et insistait pour passer de « zolis z'habits ». Était-il dupe ou jouait-il la comédie, à seule fin d'ennuyer sa mère ?

— Tu crois que je suis aussi beau que Dennis ? interrogeait-il.

— Je ne sais pas, répondait maladroitement Sarah. Je ne connaissais pas Dennis.

Elle aurait voulu lui expliquer qu'il ne devait pas prêter attention aux délires de Maggie, mais elle avait peur d'obtenir l'effet inverse en se montrant insistante.

Il faut reconnaître que Margareth Heillbronn n'était guère envahissante. Elle offrait gentiment de mettre la main à la pâte lorsqu'elle surprenait Sarah en flagrant délit d'incompétence. C'était une robuste fille de la campagne, endurcie dès l'enfance, ne pleurnichant pas au moindre bobo et capable d'affronter des températures polaires vêtue d'une seule chemise de bûcheron aux manches retroussées. Elle avait des mains d'homme, épaisses, caparaçonnées de cals. Des mains comme Sarah n'en avait jamais vu aux maçons ou aux garagistes. Elle se maudissait de la laisser s'installer. C'était comme de caresser un chien abandonné au bord d'une route alors qu'on sait très bien qu'on ne pourra pas le recueillir chez soi pour cause d'appartement trop petit.

Un jour, bien sûr, elle ne put refuser de se rendre sur la colline des saules. Il s'agissait de transporter à l'aide du pick-up un tas de planches plus ou moins pourries dénichées par Maggie dans un appentis.

La maison de la famille Heillbronn avait dû être jolie, jadis... Aujourd'hui, c'était une ruine dont Maggie avait récupéré les parquets afin de construire son vaisseau spatial. Elle n'avait épargné qu'une pièce, où elle s'était retranchée ; le reste avait été systématiquement démonté. Lambris, lattes, armoires, commodes, tables, tout avait été utilisé, retaillé, scié, meulé, poncé, pour permettre à la navette de prendre une forme définitive.

Maggie travaillait seule, dans un hangar, par tous les temps. L'outillage électrique de son défunt mari ne fonctionnant plus, elle avait appris à se débrouiller manuellement, au moyen de limes, de rabots, de scies comme en utilisaient les artisans au

début du XX^e siècle. Au-dessus de l'établi, se trouvaient punaisés les plans du vaisseau copiés dans une revue de vulgarisation scientifique. Maggie avait d'abord bâti une carène, avant de la recouvrir de planches, selon la technique en usage dans la construction maritime. Elle tenait à ce que la reproduction soit la plus fidèle possible, mais cela la conduisait à gâcher du matériau, et elle manquait de bois.

— Wao ! souffla Timmy en passant la tête à l'intérieur de la fusée. C'est super.

Sarah, elle, avait refoulé ses larmes. Elle n'aimait pas jouer la comédie. Si elle s'était écoutée, elle aurait pris la fuite à toutes jambes. La nuit, de sales idées la hantaient. Elle voyait Job, surprenant Dennis sur son territoire et lui faisant un mauvais sort. Le vieil homme était gâteux ; abîmé dans ses rêves guerriers, avait-il pris le gamin pour un Viêt-Cong ? Aurait-il pu tuer le fils de Maggie au cours d'une crise de démence sénile ? Elle s'agitait dans son lit, ne parvenant pas à trouver le sommeil.

Elle alla voir le shérif qui lui donna l'adresse d'un retraité, l'ancien pompier dont il lui avait parlé à son arrivée. Un homme taciturne, aux bras maculés de grandes cicatrices rétractiles. Il s'appelait Jonas Bordelieu – un nom français imprononçable ! – et venait de Louisiane. Il explora la forêt avec un détecteur de mines des surplus de l'armée mais ne trouva que deux pièges à loup, si anciens que la rouille en paralysait les ressorts, les empêchant de se refermer. Cette maigre moisson le mit de mauvaise humeur et il s'en alla en grommelant. La forêt ne cachait ni champ de mines ni pièges viêts prêts à s'abattre du haut des arbres sur le promeneur imprudent.

Sarah fit de longues promenades dans le sous-bois. En réalité, elle désignait sous ce vocable d'interminables errances qui la laissaient brisée de fatigue, incapable de réfléchir, et les pieds sanglants.

Elle découvrit ainsi l'entrée du tunnel, en butant dans une trappe dissimulée sous la mousse. L'orifice permettait d'accéder à une taupinière assez large pour qu'un homme s'y déplace en rampant. Elle comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un campement souterrain creusé à la manière Viêt-Cong. Un réseau d'étroites galeries débouchant sur des cryptes plus vastes, et dont le système d'aération consistait en de gros bambous émergeant du sol à l'abri des buissons. Job avait dû mettre des années à le forer car il semblait serpenter loin sous la terre.

C'est donc là qu'il vivait en réalité, se dit-elle. La maison faisait office de leurre à l'usage des ennemis, mais son vrai logis, c'était ici.

Elle hésita à descendre, taraudée par des peurs vagues, des angoisses irrationnelles. Cet univers souterrain, aux allures de sépulcre, évoquait pour elle les jeux vidéo de Timmy : un parcours semé de pièges, le territoire d'innombrables dangers.

Elle rassembla le matériel nécessaire : une torche électrique, un canif, une corde, sans parvenir, toutefois, à se décider. Elle s'inventait toujours une excuse pour repousser le moment de partir en exploration : Que faire de Timmy ? Il était bien sûr hors de question de l'emmener... Alors ?

Elle finit par décider de se glisser à l'intérieur de la taupinière pendant que le petit garçon faisait la sieste. Au besoin, pour l'empêcher de se réveiller trop tôt, elle lui donnerait une cuillerée de sirop calmant, un médicament acheté lorsque Timmy perçait ses premières dents, et dont un flacon traînait encore dans la pharmacie.

Après avoir tant différé, l'impatience la mettait presque au supplice. Cette hâte s'alimentait d'un cauchemar qui l'avait réveillée au beau milieu de la nuit, la laissant en proie à une insomnie tenace. Elle avait rêvé qu'enfin arrivée au bout du tunnel, elle se trouvait nez à nez avec le cadavre du petit Dennis Heillbronn, le fils de Maggie. Cette image l'avait fait dresser sur son lit, son cœur multipliant ce que les médecins nomment des extrasystoles, et qui vous donnent l'impression d'être sur le point de succomber à une crise cardiaque.

Et si c'était vrai ? avait-elle pensé en épongeant à l'aide du drap la sueur qui lui mouillait le cou et le dessous des seins. *Si Job, dans son délire, avait capturé le gosse pour l'enfermer dans sa taupinière ?*

Il lui avait été impossible de se rendormir.

Ça ne tient pas debout, se répétait-elle. Les chiens du shérif l'auraient trouvé...

Mais elle n'en était pas si sûre. Job était un professionnel de la survie, il avait pu user d'un subterfuge pour tromper les molosses... La dépouille du gosse était peut-être toujours là, dans une chambre funéraire de la taupinière. Cette idée prit rapidement une dimension obsessionnelle, et la jeune femme comprit qu'elle ne pourrait s'en défaire qu'en passant aux actes.

Un après-midi, après avoir couché Timmy, elle verrouilla la grille du « zoo », et s'enfonça dans la forêt, une grosse lampe torche à la main. Elle ne cherchait pas à se le dissimuler : elle avait peur.

S'il m'arrive un accident en bas, se dit-elle, Timmy se retrouvera seul à la maison, et il se passera des jours avant qu'on ne s'aperçoive de ma disparition.

En effet, personne à part Maggie Heillbronn ne leur rendait visite. Ils recevaient très peu de courrier et ne descendaient guère au village plus d'une fois par semaine pour renouveler leurs provisions. Des images terrifiantes lui traversèrent l'esprit. Elle se voyait, tombant dans un piège installé par Job, incapable d'en sortir... Alors Timmy se réveillait dans la maison vide, appelait sa mère en vain. Il errait autour du ranch, en larmes.

Qui le verrait ?

Personne hormis le facteur n'empruntait le chemin de terre conduisant au « zoo ». Le gosse serait mort de faim avant que les gens du village ne se demandent ce que devenaient « la fille de la ville et son gamin ».

— Je suis folle, murmura-t-elle. J'aurais dû le confier à Maggie.

Oui, mais elle n'avait pu s'y résoudre. Maggie était dérangée ; on ne savait ce qui pouvait lui passer par la tête.

Lorsqu'elle s'engagea dans le tunnel, Sarah était si remontée contre elle-même que toute angoisse l'avait quittée. La torche en avant, elle rampa dans le boyau humide. Job avait très bien étayé les étroites galeries, et le tunnel ne montrait aucun signe d'éboulement. Des racines perçaient le plafond, çà et là, s'agrippant aux cheveux de la visiteuse. Elle avançait avec prudence, explorant le terrain avec une badine. L'air sentait le champignon, la mousse. L'obscurité faussait les distances. L'image du corps de Dennis se faisait obsédante, et la jeune femme se raidissait mentalement, essayant de se préparer à cette rencontre imminente, au prochain détour du tunnel.

Quelle sera mon attitude, si cela arrive ? se demandait-elle. Il faudra, bien sûr, prévenir le shérif, mais ensuite ?

Les langues iraient bon train ! La presse locale ne se priverait pas d'amplifier l'événement. Le « zoo » deviendrait, pour les mille années à venir, le repaire de l'abominable grand-père, le GI fou tueur de petits garçons... Cette histoire ne cesserait de poursuivre Timmy lorsqu'il serait en âge d'aller à l'école. On le surnommerait « le petits-fils de l'ogre » ou autres sottises du même tonneau.

Et si je gardais le silence ? pensa-t-elle. Si je n'en parlais à personne ?

Elle se demanda si elle serait capable de combler l'entrée de la taupinière et d'effacer ce souvenir de sa mémoire.

Après vingt mètres de reptation, elle était couverte de terre humide, de sueur. Elle déboucha dans une première chambre, l'estomac noué, et fit courir le faisceau de la lampe sur les parois. Elle découvrit une natte déroulée sur le sol, un petit nécessaire à thé, dont la beauté avait été semée de délicates imperfections, à la mode japonaise, et quelques estampes

ornées d'idéogrammes dont elle ignorait le sens. Il y avait également une pierre à encre, des pinceaux, une large provision de papier de riz aujourd'hui gorgé d'humidité. Trois kimonos bruns, beaux mais austères, dormaient dans un panier. Elle comprit que Job se retirait ici pour se livrer à des travaux de calligraphie qui lui permettaient sans doute de retrouver une certaine sérénité.

Un refuge zen, se dit-elle. Sans grand rapport avec l'ancre d'un survivaliste se préparant à l'Armageddon.

Nulle part elle ne trouva de cadavre d'enfant. Elle se maudit d'avoir cédé aux fantasmagories nées de ses cauchemars. Comment avait-elle pu être assez sotte pour imaginer que la dépouille du petit Dennis se trouvait ici ? L'aisance avec laquelle elle avait admis cette hypothèse rocambolesque la poussait à s'interroger sur sa santé mentale. N'était-elle pas aussi folle que Job, après tout ?

Quand elle regagna la maison, Timmy dormait encore.

Lorsqu'elle songeait à son enfance, Sarah avait souvent l'illusion d'avoir vécu sur une banquise, ou plutôt dans une grotte creusée au flanc d'un glacier. Une caverne où les objets, les gens auraient été pris dans l'épaisseur d'une glace très pure. On les voyait à travers la paroi translucide, mais on ne pouvait les toucher, ni leur parler. Pour cela, il aurait d'abord fallu faire fondre la muraille gelée avec la seule chaleur de son souffle, et ç'aurait été trop de travail... alors on renonçait, et l'on apprenait à vivre dans la caverne. Seule.

Quand elle avait rencontré Jamy, elle avait essayé de lui expliquer ce qu'elle avait éprouvé durant son adolescence.

— C'est difficile, murmurait-elle. Ce sont des gens charmants mais qui vivent hors de la réalité. Ils se sont installés pour toujours dans un monde hors du monde, là où rien de mal n'arrive jamais, où le plus grand drame qui puisse se produire, c'est que la bonne mette les couverts dans le mauvais sens lors d'un dîner, ou que le caviar soit trop salé. Une fois, j'ai entendu papa déclarer qu'il n'avait pas croisé un Nègre depuis trois ans, et que c'était bon signe. J'ai demandé pourquoi ; ma mère m'a répondu : « Quand on ne voit plus ces gens-là dans les parages, c'est qu'on est vraiment dans le bon circuit. Ou si tu préfères : qu'on a réussi. »

Oui, toute leur philosophie tenait en ces simples mots : être dans le bon circuit, loger au bout d'une voie privée, loin de la cohue des axes à grande circulation. Avec un portier stylé planté dans le hall.

P'pa dirigeait un cabinet de placements boursiers et éditait une Lettre confidentielle fort appréciée des épargnants. Il se vantait de pouvoir gagner ses fortunes en ne parlant qu'à son téléphone. Plus tard, il apprit qu'il pouvait également perdre beaucoup d'argent à cause de ce seul et unique téléphone.

— C'étaient des gens contents d'eux, soufflait Sarah. Pas méchants, pas racistes, pas moralisateurs, non, simplement contents d'eux, ne remettant jamais rien en question. Pour eux, Reagan était un dieu vivant. Un chef-d'œuvre de l'évolution, au sens darwinien du terme. Il n'y avait pas de haine en eux, juste la conviction d'être à la bonne place parce qu'ils le méritaient. Parce que les choses étaient bien faites, parce que le Seigneur l'avait voulu ainsi, et il n'y avait pas à revenir là-dessus.

Les Noirs, les Latinos, les Asiatiques étaient pour eux à peu près aussi insolites que des êtres venus d'une autre planète. Ils ne les fréquentaient pas, n'en voyaient pas un seul dans leur entourage, et lorsqu'ils circulaient en limousine ils évitaient soigneusement de regarder le monde à travers les vitres teintées du véhicule.

Un immeuble dont le portier est noir, avait coutume d'affirmer la mère de Sarah quand elle se mettait en tête d'expliquer à sa fille les choses de la vie, est forcément un mauvais immeuble, et cela même si sa façade te paraît luxueuse ou s'il est situé dans une avenue élégante. Un immeuble comme il faut doit avoir un portier blanc. C'est une chose sur laquelle il ne faut pas transiger.

L'existence de M'man se fondait sur de tels préceptes : un portier caucasien, ne plus porter de chaussures blanches après une certaine date...

— Tu sais qu'elle demandait à la bonne d'ôter du journal les faits divers vulgaires avant de le lui apporter avec son petit déjeuner ? ajoutait Sarah. Elle ne voulait lire aucun article où figurent les mots meurtre, sexe, violence... Elle avait fait une liste. La bonne devait découper les articles fautifs et les jeter à la poubelle. Ça finissait par faire un journal plein de trous, une espèce de dentelle assez difficile à manipuler. Elle disait : « Joana, désinfectez-moi ça... » et elle lui tendait une revue, un livre.

La télévision lui faisait horreur. Un jour, elle avait déclaré à sa fille : « La télé, c'est un trou de serrure pour regarder chez les pauvres, et je n'ai jamais eu la tentation du voyeurisme. »

Pour elle, le plus grand fléau menaçant la race humaine était la vulgarité. L'inélégance. La faute de goût. Elle était incapable

d'imaginer quelque chose de pire. Sarah l'avait vue sangloter trois jours entiers parce que au bal du gouverneur, elle avait dû s'exhiber avec une minuscule tache sur sa robe.

Des gens pas méchants, toujours le sourire aux lèvres, n'élevant jamais la voix. Mais pris dans la glace...

C'était l'impression générale que Sarah conservait encore aujourd'hui de son enfance : une douceur feutrée, quelque chose comme une convalescence aux relents d'anesthésie, une élégante somnolence.

— Et pourtant, ils n'avaient pas tellement d'argent, concluait-elle, je m'en suis rendu compte plus tard. Ils se la jouaient « grands bourgeois » mais c'était tout dans la tête. Leur train de vie bouffait les bénéfices du cabinet. Tout était loué : les voitures, les meubles, les résidences secondaires. Petite fille, je croyais que ces choses nous appartenaient. Il a fallu un krach financier pour que je comprenne la vérité.

En dépit de tout cela, elle avait beaucoup aimé son père, John Latimer Devon, avec ses costumes sur mesure. P'pa donnant des ordres aux courtiers avec une cordialité empreinte de fermeté. P'pa avec ses tempes grisonnantes mises en valeur par une coupe de cheveux à trois cents dollars. Elle avait été fière de lui, elle l'avait cru capable de diriger le monde... jusqu'au jour où elle avait enfin vu en lui le souverain d'un royaume microscopique dont la frontière s'arrêtait au seuil du cabinet de placements. Hors des limites de ce petit monde, il était comme un poisson rouge tiré de son aquarium ou une fleur de serre soudain livrée aux intempéries. Désarmé, vulnérable, condamné à être déchiré par la meute.

Il avait suffi à Sarah de rencontrer Jamy pour le comprendre en un clin d'œil. P'pa et M'man s'épanouissaient dans un monde policé, élégant, où tout se disait de manière indirecte, où un simple froncement de sourcil avait valeur de frappe nucléaire limitée. Jamy, lui, était un animal galopant au milieu d'autres animaux. Il appartenait au réel. Il n'avait pas appris à vivre, seulement à survivre. Incapable de se projeter dans le futur, il n'existait que dans l'imminence et le sursis. C'était un prédateur.

Cinq ans après sa rencontre avec Jamy Morissette, dans le journal intime qu'elle rédigea au lendemain de la tragédie, au chapitre consacré à Jamy, Sarah fit le commentaire suivant :

Pourquoi ai-je tant de mal à parler de LUI ? Je sais bien que je retarde le plus possible le moment où je serai forcée de le faire entrer en scène, mais qu'y puis-je ? Quant à mes parents, il me semble qu'ils échappent à toute description. Ce n'étaient ni des robots ni des égoïstes. Ils m'aimaient (et ils m'aiment sans doute toujours malgré la déception que leur a causée ma « dérive ») mais je ne parviens pas à les rendre sympathiques, chaleureux ; pourtant Dieu sait comme ils l'étaient ! Ils s'aimaient, ils m'aimaient ils avaient de l'affection pour leurs amis... mais cela s'arrêtait là. Il ne restait plus rien pour ce qui existait hors du cercle de famille. Pas de sympathie, pas de pitié, rien. Tout ce qui se trouvait hors du cercle ne les intéressait pas.

— On ne peut pas pleurer sur tout le monde, m'a dit un jour ma mère, c'est tout juste si on dispose d'assez de larmes pour pleurer convenablement les siens.

« Formez le cercle... » c'était l'expression des pionniers assaillis par les Indiens. N'est-ce pas ce que j'ai moi-même tenté de faire en venant ici, à Heaven Ridge, en m'enfermant derrière les grillages du « zoo » ? N'est-ce pas ce que Job avait fait avant moi ? Est-ce là ce que les psychiatres appellent une névrose familiale ? Je me suis, moi aussi, terrée au fond d'une chambre indienne avec l'espoir d'échapper au désastre. Mais c'était une erreur. Quand les pionniers de l'Ouest faisaient descendre femmes et enfants dans la pièce secrète creusée sous la maison, c'est que tout était déjà perdu.

— Tu peux prendre toutes les pilules contraceptives que tu veux, lui déclara Jamy la première fois qu'ils se retrouvèrent au lit. Ça ne servira à rien, mon sperme est plus puissant que tous ces trucs chimiques fabriqués dans les labos. Dans ma famille, tous les hommes sont comme ça. Les femmes ne peuvent pas se protéger contre nous... Nous sommes des reproducteurs, depuis toujours.

D'abord, Sarah crut qu'il plaisantait. Jamy pratiquait l'humour à froid et jamais elle ne l'avait entendu rire. On devinait son amusement à une certaine lueur bien particulière s'allumant dans ses yeux. Rien de plus. Il fallait être très attentive pour capter cette étincelle fugitive... ou très amoureuse.

— C'est pareil pour les préservatifs, reprit le jeune homme. Ils n'empêchent rien, mon foutre les rend poreux. Il dissout le latex. Je préfère t'en avertir tout de suite. Loyalement. Si tu fais l'amour avec moi, tu te retrouveras enceinte, même si tu prends des précautions. Dans ma famille, les mâles ont toujours été des dominants, c'est dans leur nature : on les a conçus pour assurer la survie de l'espèce, quoi qu'il arrive.

Sarah se préparait à pouffer de rire, mais quelque chose dans l'attitude de Jamy l'en dissuada. Il croyait à ce qu'il disait, comme on peut croire à une doctrine religieuse fantaisiste, et mourir pour elle sans jamais la remettre en question. Il y avait chez Jamy une nette tendance à l'inébranlable qui avait frappé Sarah dès leur rencontre. Il ne doutait pas. Il savait où il allait. Il ne s'ennuyait jamais.

Ces trois caractéristiques lui conféraient une densité anormale, presque inconnue sur Terre.

Jamy ne roulait pas les mécaniques comme les autres garçons de son âge, il ne jouait pas au coq de village ni ne se promenait les crocs découverts pour prouver à tout le monde

qu'il était le chef de la meute, non... c'était plus insidieux, plus effrayant aussi. Une puissance répulsive sourdait de son corps à la manière d'un champ de forces invisible. À 25 ans, il avait le regard d'un quadragénaire. Il ne haussait jamais la voix, même dans les moments difficiles et ne se permettait pas davantage un geste d'agacement. Tout en lui était contrôlé. *Japonais*, songeait parfois Sarah.

— Mes frères et moi faisons beaucoup d'enfants, continua-t-il. Mon père disait que Dieu a sûrement conçu les Morisette pour repeupler la Terre après l'Holocauste. D'ailleurs, nous n'engendrons que des mâles, c'est un signe.

— Et tu as déjà engrossé beaucoup de femmes ? s'enquit la jeune fille en s'appliquant à ce que ses paroles ne véhiculent aucune intonation ironique.

— J'ai commencé à 12 ans, répondit Jamy. À l'heure actuelle, je dois déjà avoir vingt ou trente garçons ici et là, dispersés sur plusieurs États. Je passe les voir de temps en temps, pour m'assurer que leurs mères s'en occupent bien. Plus tard, ils deviendront eux aussi des reproducteurs, des chefs de clan. C'est comme ça, il fallait que je te le dise. Je continuerai à procréer, même quand nous vivrons ensemble, je n'ai pas le choix, c'est ma mission. Nous sommes tenus de fortifier la race.

Sarah ne trouva rien à répliquer. Elle n'avait plus envie de rire. Elle n'avait aucune idée de la manière dont il convenait de gérer la situation. La vie qu'elle avait menée jusqu'à présent ne l'avait pas préparée à une telle rencontre.

Il se moque de moi, se dit-elle pour essayer de se rassurer, mais elle n'en croyait rien.

Dans la pénombre du motel, elle scruta le corps nu de Jamy. Il n'était pas musclé, du moins pas à la manière des culturistes s'exhibant sur le sidewalk à Venice Beach. Son torse mince, dur, présentait une complexion nerveuse et sèche ne laissant pas soupçonner la force dont il pouvait faire preuve lorsque c'était nécessaire. D'innombrables cicatrices sillonnaient ses bras, ses jambes, y dessinant de minces lignes blanches. Il avait vécu jusqu'à 13 ans dans les bayous de Louisiane, braconnant les

espèces protégées. Les oiseaux notamment, dont il revendait les plumes à des trafiquants approvisionnant les grands couturiers. Dans les Glades, il avait chassé le crocodile à l'intention des marchands de bottes texans. Sa famille pratiquait le braconnage depuis la nuit des temps. Son père, son grand-père, ses oncles, ses frères faisaient tous partie de cette armée de l'ombre qui vivait à la lisière des marécages dans des conditions épouvantables et livraient une guerre sournoise aux gardes forestiers des grandes réserves naturelles. Longtemps, Sarah avait cru que des gens de cette espèce n'existaient que dans les livres. Jamy lui avait prouvé le contraire. Il ignorait tout du monde extérieur, c'est tout juste s'il connaissait les noms des trois derniers Présidents des États-Unis. Jamais un membre de son clan n'avait payé le moindre dollar d'impôt. Jamais aucun d'entre eux n'avait figuré sur les listes d'état civil, jamais un seul des mâles Morissette n'avait fait son service militaire. Officiellement, ils n'existaient pas.

Une tribu de fantômes, songeait parfois Sarah. Des mutants qui se déplacent entre les mailles du filet.

Os lui faisaient peur, ils la fascinaient.

— Mes ancêtres étaient des bagnards français exilés par le roi, lui avait expliqué Jamy. À l'époque, la Louisiane était une colonie appartenant à la France, et on voulait la peupler de paysans solides, aptes aux travaux des champs. Alors on y a envoyé des bateaux entiers de putains, et pour les engrosser, on a choisi les brigands les mieux membrés qui croupissaient dans les geôles du roi. Ils avaient ordre de fabriquer le plus d'enfants possible. C'est d'eux que je descends, des étalons du roi de France. Et tous les Cajuns ont cette fièvre dans le sang, c'est comme ça. On ne peut rien faire contre.

Que pouvait-on opposer à une telle profession de foi ?

Sarah avait fait la connaissance de Jamy trois semaines plus tôt, dans un restaurant de routiers où elle avait commis l'erreur de s'arrêter pour passer un coup de fil. Elle était sortie de la voie express à Santa Monica pour prendre Crenshaw, puis avait dérivé vers le sud-ouest pour essayer de contourner South Central qui lui faisait peur. Dès qu'elle s'était accoudée au comptoir, un *trucker* malpropre et imbibé de bière avait commencé à la harceler, la coinçant dans un angle du bar pour la submerger de propos salaces. Sarah s'était sentie totalement désarmée face à ce porc empestant la sueur qui lui touchait les cuisses. Elle venait d'une planète où l'on remettait les garçons en place d'une répartie un peu sèche ou d'une moue ironique. Ici, cela ne suffisait pas.

Elle eut la détestable impression que son père, s'il avait été présent, n'aurait pas davantage réussi à se faire respecter, lui qui pourtant faisait blêmir ses subordonnés d'un simple claquement de langue désapprobateur.

Il ne saurait pas me protéger, songea-t-elle, en proie à une panique grandissante.

Jamy sortit de l'ombre au moment où le routier caressait les seins de Sarah à travers l'étoffe du corsage ; plus précisément, il s'amusait à en faire durcir les pointes en les agaçant du bout de son ongle pour qu'ils se dressent sous le tissu. Jamy avait une figure émaciée, des cheveux longs éclaircis par le soleil, et ces rides précoces des gamins qui ont vécu au grand air. Sarah eut l'impression de contempler un ange déchu, à la beauté précocement fanée. Il ne prononça pas une parole, mais saisit le soûlard par les cheveux et lui cogna deux fois la tête contre le comptoir, lui faisant éclater le nez, les arcades sourcilières et la bouche. Ce ne fut pas l'acte en lui-même qui troubla Sarah, mais le détachement tranquille avec lequel Jamy l'exécuta. Son économie dans la violence. Il n'y avait eu aucune colère, aucune

excitation dans les gestes. Aucune de ces rodomontades machistes chères aux petits voyous, non... Jamy avait assommé le *trucker* de manière fonctionnelle, avec le détachement qu'on met pour accomplir une tâche quotidienne, un automatisme.

Ce jour-là, elle comprit qu'elle ne connaissait rien au monde réel. Elle avait toujours vécu dans une couveuse, respirant un air stérile. Médicalement purifié. Elle était une malade au système immunitaire déficient condamnée à fuir le côtoiement des microbes les plus anodins.

La nuit même, elle fit un rêve. Elle s'y voyait sous l'aspect d'une jeune biche vivant dans la forêt, et son père, le dix-cors de la harde, faisait régner une discipline de fer sur le troupeau... Un jour, cependant, en explorant les alentours, elle découvrait que la forêt était en réalité une réserve entourée de grillages. De l'autre côté de la barrière pullulaient les loups. Des loups par centaines, regardant tous en direction de l'enclave protégée.

L'incident du restaurant l'avait déboussolée. Le sentiment de vulnérabilité éprouvé lors de l'agression refusait de s'effacer. Elle en parla à son amie, Jennifer Podowsky. Celle-ci lui rétorqua :

— Mais tu es dingue ? Qu'allais-tu faire chez ces gens-là ? Tu sais bien qu'il ne faut jamais s'arrêter dans un mauvais quartier ! Où avais-tu la tête ?

Une autre serait rentrée frileusement au bercail pour n'en plus ressortir, Sarah ne pouvait se départir de l'idée qu'elle habitait une citadelle de verre, une forteresse illusoire. Un simple jet de pierre pouvait la faire éclater en un million de tessons. Voilà pourquoi elle ne repoussa pas l'invitation de Jamy quand leurs chemins se croisèrent une seconde fois.

Elle s'était mis dans l'idée de s'attacher les services d'un loup, pour sa protection personnelle.

Bien sûr, avec le recul, le cheminement paraît lumineux, presque simpliste, mais à l'époque je n'éprouvais que des sentiments confus. Quelque chose me poussait vers Jamy, une sorte de fascination sur

laquelle j'étais incapable de mettre un nom. Je me suis crue amoureuse alors que j'avais seulement besoin d'un garde du corps. C'était cela qui m'attirait chez lui, la certitude qu'il serait capable d'assurer ma protection en toute circonstance. Je croyais domestiquer le loup ; je me trompais, mais j'étais encore trop naïve pour m'en rendre compte. Je n'avais eu affaire alors qu'à des garçons de mon milieu, de gentils jeunes gens dressés à ne pas insister lorsqu'on leur disait « non ! » d'un ton légèrement agacé. Jamy, lui, se moquait des codes, des bonnes manières. C'était un animal, un animal séduisant, capable de faire face quel que soit le danger. J'ai tout de suite perçu un rayonnement autour de lui, un champ de forces, comme dans les histoires de science-fiction. J'ai cru que si je parvenais à habiter au milieu de ce halo invisible, rien de fâcheux ne pourrait m'arriver.

J'ignorais qu'une autre sorte de danger m'attendait à l'intérieur du champ de forces.

— Je vais te mettre enceinte, répéta Jamy cette nuit-là dans l'obscurité de la cabine du motel. Je préfère te prévenir tout de suite. Ne te crois pas à l'abri.

Qu'avait-elle éprouvé en entendant ces mots ? C'était un peu comme s'il lui avait dit : « Tes pauvres ruses de femme ne marchent pas contre moi, je te domine, entièrement, tu m'es livrée et aucune magie ne te protège plus. »

Elle avait d'abord trouvé cela touchant. Tant de naïveté chez un garçon si dur ! Ce coin d'enfance préservé. Était-ce là sa faille ? Elle avait entrevu un moyen de reprendre l'avantage si un jour le besoin s'en faisait sentir... et puis elle avait ressenti une peur irrationnelle, stupide. Et s'il disait la vérité ? Sans forfanterie, comme il l'avait toujours fait. S'il ne se vantait pas ?

Elle se traita d'idiote, de dinde. Elle n'était plus vierge depuis trois ans. À l'université, elle avait eu bon nombre de partenaires ; non qu'elle soit d'une sensualité débordante, mais parce que cela faisait désormais partie du cursus des filles de sa génération. Elle ne voulait pas avoir l'air godiche. La plupart de ces petites coucherries s'étaient révélées amusantes, sans plus. Comme toutes ses amies, elle était beaucoup plus grisée par l'idée d'avoir enfin « des amants » que par l'acte lui-même. Avoir le privilège de permettre à des messieurs de s'allonger sur vous, c'était l'équivalent de ce *Wilderness permit* que les Rangers remettent aux touristes lorsqu'ils s'engagent dans la Death Valley.

Toutefois, elle pressentait qu'il n'en irait pas de même avec Jamy. Cette fois, elle ne tiendrait pas les rênes d'un bout à l'autre de la course. Jusqu'à présent, elle avait toujours éprouvé un amusement certain à l'idée que les garçons s'imaginent « posséder » une femme, alors même que l'importance excessive conférée par eux à cet acte les transformait en un gibier pantelant, livré au bon vouloir de celle qu'ils croyaient

justement dominer. Jusque-là, Sarah avait moins aimé prendre du plaisir qu'en donner. Elle adorait par-dessus tout sentir trembler ces grands corps musculeux entre ses bras, entendre gémir avec des plaintes de petit garçon ces quarterbacks si arrogants des équipes de foot universitaires. Ils croyaient la réduire à merci alors qu'elle contrôlait tout, du début à la fin. De grands gosses, balourds, si faciles à berner. Et, tout bien pesé, décevants.

Quand Jamy se coucha sur elle, cette nuit-là, elle sut qu'elle ne le tiendrait pas en laisse. Pas lui. Il venait d'un autre monde, d'une planète où les femmes étaient encore des femelles soumises, des reproductrices, où elles évitaient de se mêler aux conversations des hommes.

— Je vais te faire un fils, lui murmura-t-il, et celui-là sera le bon.

— Le bon ? balbutia-t-elle.

— Mon héritier, précisa le jeune homme. Celui à qui je transmettrai mon expérience. Je le sens. Je l'élèverai selon les lois du clan, je l'emmènerai là-bas, dans les bayous.

— Et moi ? siffla Sarah. Tu ne me demanderas pas mon avis ?

— Non. Les femmes ne savent pas élever les garçons, elles en font des mauviettes. Dresser un gamin, c'est un travail d'homme. Mais tu viendras si tu veux, je serai heureux que tu nous accompagnes.

Elle fut décontenancée. Elle ne trouva rien à répliquer. C'était si... énorme ! Ce type s'imaginait pouvoir lui enlever son gosse sans qu'elle proteste ? Elle faillit le repousser, rouler sur le flanc et se rhabiller sans attendre. Mais, outre qu'elle n'en aurait pas eu la force physique, elle prit conscience qu'il aurait été stupide d'entamer une dispute majeure pour un enfant n'existant pas encore... un enfant qui n'existerait sans doute jamais.

— J'ai 25 ans, dit Jamy d'une voix sourde, c'est déjà vieux étant donné l'existence que je mène. Chez les mâles Morissette, l'espérance de vie est de 35 ans, pas davantage. Alors il faut que

je me dépêche de trouver cet héritier. S'il naît d'ici la fin de l'année, j'aurai dix ans devant moi pour le former, c'est suffisant. À 10 ans, je savais déjà tout ce que je sais aujourd'hui. Tu es de bonne race, ça se voit. Tu vas me fabriquer un beau gosse. Y a pas d'alcooliques chez toi, pas de tares. C'est pour ça que je t'ai choisie. Il me fallait quelqu'un de pur, au sang bien propre. Tu vas revivifier notre lignée.

Encore une fois, Sarah fut émue par ce discours absurde dans lequel elle crut discerner un aveu de fragilité. Elle décida de rester, pour faire plaisir à ce garçon à peine plus âgé qu'elle qui se croyait déjà aux portes de la mort.

Ce fut une nuit étrange. Jusque-là, elle s'était seulement prêtée à ses partenaires ; Jamy, lui, se servit d'elle sans lui demander ni son avis ni sa permission. À la différence des autres hommes, la jouissance ne l'affaiblissait pas. Il prenait son plaisir avec une gourmandise d'ogre sûr de son droit. Il ne servait à rien de gémir : « Non, pas comme ça... », il n'entendait rien. Tous les garçons contre lesquels Sarah avait frotté sa peau – même les plus obtus – avaient été polis par le féminisme des vingt dernières années. Aujourd'hui, au lit, ils se sentaient forcés de demander la permission, d'implorer certaines privautés, et renonçaient trop vite, dès la première rebuffade... pas Jamy.

J'ai l'impression de coucher avec un rescapé du XIX^e siècle, pensa-t-elle confusément pendant qu'il lui broyait les hanches. Les trappeurs devaient faire l'amour de cette façon.

C'était étrange, anachronique. Elle se faisait l'effet de la traditionnelle exploratrice blanche violée par les primitifs des romans d'aventures un peu moites. La jouissance la submergea par surprise, et elle s'en voulut car elle avait espéré rester maîtresse du jeu jusqu'au bout.

C'est tellement bête, pensa-t-elle. Tellement cliché ! La fille de la bonne bourgeoisie qui s'envoie en l'air avec l'irrésistible voyou.

L'aspect conventionnel de la chose la gênait tant qu'elle prit la fuite à l'aube, profitant du sommeil de Jamy. Elle se sentait nauséuse, pas très fière de ce qu'elle avait fait.

Ce n'était pas toi, se disait-elle, hébétée. Ça ne te ressemblait pas.

Elle essaya de se persuader : promis, juré ! elle oublierait cette aventure à peine aurait-elle réintégré son milieu habituel. Une fois retournée à la fac, l'épisode Jamy prendrait les proportions d'un microbe tombé dans une soupière de pénicilline. Il s'effacerait de sa mémoire. Toutes les filles de la bourgeoisie couchaient au moins une fois dans leur vie avec un garagiste, un plombier ou un voleur de voitures, cela faisait partie des malédictions incontournables de la jeunesse, comme l'acné. Il fallait « l'avoir fait » pour justement ne plus y penser. C'était une histoire bête, vulgaire et tellement commune !

— Pourquoi flashe-t-on toujours sur ce genre de type ? demanda-t-elle à Jennifer Podowsky, sa compagne de chambre. La plupart du temps, ils sont idiots, sales et nous considèrent comme des esclaves sexuelles.

— Probablement parce que c'est programmé dans notre cerveau reptilien, lui répondit Jenny, désabusée. Ce qui serait contre nature, ce serait justement de tomber amoureuse d'un mec gentil, intelligent, respectueux et qui nous considérerait comme son égale.

— Alors je suis une guenon ? siffla Sarah.

— Bien sûr, conclut Jenny. Nous sommes toutes des guenons à la recherche d'un beau gorille. C'est génétique, on n'y peut rien. On continue à fonctionner sur des schémas de conduite écrits pour les Néandertaliens. En toi, il y aura toujours une guenon qui cherchera le mâle dominant de la harde, celui qui sera susceptible de lui fabriquer de beaux petits, et de les protéger.

Sarah quitta la chambre, agacée. L'allusion aux « petits » avait ravivé dans sa mémoire l'avertissement de Jamy : « Je vais te mettre enceinte, et toutes les pilules contraceptives du monde n'y pourront rien. »

Quelle connerie ! Comment pouvait-on être aussi imbu de soi-même ?

Un soir, cependant, elle éprouva le besoin de vérifier ses plaquettes de pilules pour s'assurer qu'elle n'en avait oublié aucune. Une angoisse sourde s'était installée en elle.

Irrationnelle. Contrairement à ce qu'elle avait prévu, l'atmosphère de la fac ne dissipait nullement le souvenir de ce qui s'était passé au motel. On aurait même pu dire le contraire : le virus Jamy était en train de neutraliser les antibiotiques. Il proliférait, gangrenant l'univers de Sarah.

À la fin du mois, elle dut se rendre à l'évidence : elle était bel et bien enceinte.

Sarah referma le cahier à couverture cartonnée. Elle frissonna. Depuis combien de temps lisait-elle ? Deux heures ? Davantage ? Elle avait laissé s'éteindre le feu et le froid lui mordait les doigts, pénétrant ses os. Elle avait mal à la tête ; la fumée des cigarettes entassées dans le cendrier emplissait la pièce d'un brouillard bleu qui piquait les yeux. À l'aube, la température était souvent basse, presque hivernale ; il n'était pas rare, même en cette saison, de découvrir une mince pellicule de gelée sur les herbages. L'atmosphère ne se réchauffait qu'une fois le soleil levé. La jeune femme s'approcha de la fenêtre pour observer le brouillard stagnant en nappe compacte au ras du sol. C'était comme une couche de neige d'une cinquantaine de centimètres d'épaisseur. Les petits animaux s'y déplaçaient furtivement, invisibles, mettant à profit cet écran pour venir dérober d'ignobles gourmandises dans les poubelles du ranch. Sarah n'avait qu'à tendre l'oreille pour percevoir le trottement des ratons laveurs occupés à perquisitionner les sacs à ordures.

Elle sortit. La route menant au « zoo » était vide. On y enregistrerait un semblant de circulation durant l'été, quand les touristes parcouraient la région. Souvent, des véhicules s'arrêtaient devant le ranch. Des familles en bermuda venaient alors piétiner devant la clôture, croyant avoir affaire à l'une de ces ménageries minables qui fleurissent çà et là au long des Interstates, à la périphérie des postes à essence – cages rouillées, expositions de crotales, de Gila monsters, et autres bestioles censées secouer l'ennui des vacanciers en maraude. Sarah les voyait se dandiner au ras du grillage, chercher une pancarte. Qu'exposait-on ici ? Quelle créature pittoresque capturée dans les bois ? Elle se gardait bien de sortir et attendait qu'ils finissent par se lasser, ce qui arrivait fatalement au bout de trois minutes.

Quand Timmy était encore là, il se précipitait à la rencontre des inconnus pour se mettre à faire le singe. Il adorait se donner en spectacle. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre qu'il était beau. La perfection de ses traits stupéfiait les gens et allumait des lueurs de convoitise dans le regard des mères de famille. Sarah n'avait aucun mal à lire dans les pensées de ces génitrices frustrées : pourquoi ce gosse ne leur appartenait-il pas ? Ne pouvait-on l'acheter, le louer ? Sarah percevait leur jalousie viscérale, ce désir de possession irrationnel qui s'empare de chaque femme en présence d'un bel enfant. Timmy aimait qu'on lui rende hommage. Il y avait chez lui une tendance innée à jouer les charmeurs, à poser, à faire des mimiques. Les femmes s'y laissaient prendre et rivalisaient de « Quel beau petit garçon vous avez là ! »

Cette propension à la coquetterie gênait Sarah. Elle craignait que l'enfant ne devienne imbu de lui-même. Trop sûr de son pouvoir de séduction.

Bon sang ! se disait-elle. Si ça continue comme ça, il tombera toutes les filles et finira gigolo...

— Pourquoi tu ne me dis jamais que je suis mignon ? lui demandait souvent le gosse. Les autres le disent tout le temps, pas toi.

— Il ne faut pas être vaniteux, lui répondait-elle. Quelque part, de l'autre côté des collines, il y a sûrement un petit garçon plus mignon que toi, et plus loin encore, derrière d'autres collines, un gamin encore plus beau que lui, et comme ça, à l'infini. L'aspect physique n'est pas très important, je t'aime parce que tu es mon fils. Et si tu étais laid, je t'aimerais quand même.

Elle détestait s'entendre parler de la sorte. *Comme ma mère !* pensait-elle alors. En outre, elle n'était pas certaine de dire la vérité. Quand elle traversait Heaven Ridge en tenant Timmy par la main, elle se régalaient des regards d'envie que les commères jetaient sur l'enfant « Le plus beau petit garçon du comté ! » chuchotait-on dans son dos. Elle en concevait une fierté imbécile de mère de famille mijotant dans son jus. En avoir conscience ne changeait rien.

C'était sa beauté qui avait condamné Timmy. Les centaines de clichés qu'on avait faits de lui pendant qu'il se donnait en spectacle derrière le grillage du « zoo ». Sarah essayait parfois de faire défiler les visages de tous les touristes qui avaient, pour dix ou vingt minutes, stationné devant le ranch cet été-là. Elle avait la conviction que les ravisseurs s'étaient tenus contre le grillage, l'appareil photo au poing, et, qu'à un moment ils avaient échangé un coup d'œil complice pour se dire : « OK ! Ce sera lui. Il est parfait. »

Elle enrageait de ne pas réussir à dresser les portraits-robots de ses visiteurs. Elle se rappelait certains d'entre eux, au physique particulier : femmes obèses au rire bête d'adolescente chatouillée, vieille dame dont les jambes grêles s'échappaient d'un short trop large... Elle les avait dessinés, sur une grande feuille de papier. Mais ils étaient trop nombreux. Et la plupart n'avaient pas de visage.

Avant de partir, ils avaient la détestable manie de jeter des pièces de monnaie par les trous du grillage pour remercier Timmy de sa prestation, et elle en était humiliée. Pour qui les prenait-on ? Pour des gypsies se donnant en spectacle sur un champ de foire ? Elle avait essayé de convaincre Timmy de renoncer à ses exhibitions mais il faisait la sourde oreille. Il adorait être le point de mire, la vedette. Faire le singe, grimacer, déformer hideusement ses traits, puis, soudain, reprendre un visage charmeur, adorable, multiplier les sourires gracieux. Le sale petit cabot ! Comédien dans l'âme, d'ores et déjà certain de son pouvoir sur les femmes. Plus tard, ce serait un chasseur de filles, un don Juan redoutable et sans pitié, papillonnant de l'une à l'autre. Cette idée exaspérait Sarah. Elle pressentait qu'elle ne serait jamais de ces mères qui s'enorgueillissent des conquêtes de leur fils et applaudissent à la défaite de leur propre sexe.

Quoi qu'il en soit, Timmy s'était lui-même jeté dans la gueule du loup. Les photographies avaient décidé de son sort, on les avait étudiées à la loupe, agrandies, pour mieux les comparer à

celles d'autres enfants prises en d'autres lieux. Enfin le verdict était tombé : « C'est lui, il est trop mignon. Il n'a que 4 ans, à cet âge-là on oublie vite. Dans deux ans il ne se souviendra plus de sa mère. On pourra le réacclimater sans problème. »

Sarah descendit de la véranda pour marcher jusqu'au grillage. Finalement, l'enceinte de mailles d'acier ne les avait pas protégés. Les cadenas, les chaînes n'avaient servi à rien.

Leur choix arrêté, pensa-t-elle, ils ont pris l'affût pour étudier nos habitudes. Ils savaient que nous descendions tous les jeudis à Heaven Ridge afin de renouveler les provisions. Ils connaissaient le jour, l'heure. Ils n'ignoraient rien du rituel des opérations : Timmy refusant chaque fois d'entrer dans la boutique parce qu'il avait peur de Foster, le patron. Timmy restant dans la rue, près du pick-up...

Tout s'était joué en l'espace de trois minutes, pas une de plus. Bien que le général store possède un présentoir chargé de bandes dessinées, Timmy refusait d'en franchir le seuil. Sans doute sentait-il obscurément que Foster, l'épicier, n'était pas sensible à sa grâce. Beaucoup d'hommes à Heaven Ridge étaient dans ce cas. Ils jugeaient Timmy trop minaudier. Marcus Spinelli, le garagiste, avait même murmuré que le même finirait sans doute pédé si sa mère n'y mettait pas bon ordre. Timmy fuyait instinctivement le contact des représentants du sexe masculin sur lesquels son charme n'opérait pas. Les grommellements de Foster l'effrayaient. De plus, en demeurant à l'extérieur, il avait davantage de chance d'être remarqué par une commère qui viendrait immanquablement lui caresser les cheveux, lui toucher le nez... ou l'embrasser. Car Timmy suscitait les effusions. Aucune femme ne pouvait l'approcher sans céder aussitôt au désir compulsif de le cajoler.

Sarah avait remarqué que cette attitude irritait les autres gosses d'Heaven Ridge, et elle appréhendait le moment où Timmy se retrouverait mêlé à eux dans une cour d'école. Que se passerait-il alors ? Lui ferait-on payer l'attraction qu'il exerçait sur les mères de famille des alentours ?

Ce jour-là, Timmy resta dehors, assis sur le capot du pick-up, comme s'il désirait se jucher sur une estrade pour se mettre en valeur. C'était une journée chaude et sèche. Tout au long de la route, le véhicule avait levé dans son sillage un panache de poussière jaune semblable à un écran de fumée. C'était un été de sécheresse. Il n'avait pas plu depuis trois mois et l'herbe se changeait en paille. Timmy était nu dans sa salopette rouge vif, bronzé, les cheveux décolorés par le soleil, presque blancs. Son visage arborait une expression incroyablement angélique qui effrayait parfois Sarah. Ne lui avait-on pas dit que les enfants trop beaux mouraient jeunes ? Comme son père, il possédait un regard qui dérangeait par sa fixité insistante et son expression pénétrée, forte d'une expérience qu'il ne pouvait en aucun cas posséder. Cette gravité lui donnait l'air d'un ange descendu sur terre pour espionner les humains. Ce n'était pas forcément attendrissant, ni même très rassurant.

Sarah entra dans le drugstore en consultant la liste des commissions griffonnée sur un morceau de papier d'emballage. Elle était préoccupée par les problèmes ménagers, et ne pensa pas à se retourner pour regarder son fils à travers la vitrine. Plus tard, elle devait se reprocher amèrement ce moment de distraction. Pendant le trajet, elle avait à peine accordé un coup d'œil à Timmy, elle ne l'avait pas touché, pas embrassé... alors même qu'il allait lui être arraché dans moins d'un quart d'heure. Elle n'avait pas su profiter de ces quinze dernières minutes, de cet ultime moment d'intimité. Elle n'avait pas eu le moindre pressentiment, rien n'avait alerté son instinct de mère. Elle avait cru ce jour pareil à tous les autres jours. Elle avait négligé l'enfant pour concentrer son attention sur le problème des vers à bois qui infestaient certaines poutres du ranch. C'était là un sérieux sujet d'inquiétude puisque la maison était en planches. Il n'en restait pas moins vrai qu'elle avait négligé Timmy pendant le dernier quart d'heure de leur vie commune.

Elle se le reprocherait toujours.

— On ne sait jamais que c'est la dernière fois, avait déclaré Maggie Heillbronn lorsque Sarah avait évoqué le problème devant elle.

Elle savait de quoi elle parlait, elle avait vécu la même expérience avec Dennis, son fils, juste avant que les extraterrestres ne l'enlèvent.

Moi, c'est encore pire, ajouta-t-elle en baissant la tête. Ce matin-là, je l'avais grondé pour une histoire de chaussures boueuses, et nous nous sommes quittés fâchés. C'est très dur de se dire que les derniers mots qu'on a adressés à son gosse étaient chargés de colère.

Sarah, elle, avait cessé de penser à Timmy à peine le seuil de la boutique franchi. Les vers à bois lui faisaient peur, elle imaginait déjà le ranch s'émiettant bout par bout, rongé de l'intérieur par des milliards de bestioles. Rien ne lui semblait plus important que ces asticots gourmands occupés à dévorer les poutres. Elle voulait demander conseil à Foster, sachant qu'il en profiterait pour essayer de lui fourguer un produit onéreux à l'efficacité toute relative.

C'est à cet instant précis que la chose se produisit, pendant qu'elle exposait ses ennuis à l'épicier, et que celui-ci l'entraînait dans la réserve pour lui montrer ses bidons de solution miracle. Le magasin était vide. Cela n'avait rien d'inhabituel, les gens d'Heaven Ridge n'ayant pas l'habitude de faire leurs courses si tôt le matin. Si Sarah venait à cette heure, c'était justement pour ne pas les rencontrer.

Les ravisseurs en avaient profité.

Les choses auraient été moins faciles pour eux s'il y avait eu foule, se répétait la jeune femme. Peut-être auraient-ils eu peur des témoins ? Mais là... dans cette rue vide... qui pouvait les voir ? Sans doute ne sont-ils même pas descendus de voiture ?

Comment avaient-ils fait pour forcer Timmy à s'approcher ?

— Les kidnappeurs usent toujours des mêmes moyens, lui avait expliqué Callhoun, l'agent du FBI. On exhibe un petit animal à la portière, un jouet, ou une friandise. Mais le mieux, c'est encore l'animal : un chaton, un chiot. Il suffit de dire au gosse : « Tu le veux ? » Ça peut être un petit singe, un perroquet qui parle, en tout cas quelque chose d'étonnant qui suspendra la méfiance de l'enfant.

Une fois le gamin à l'intérieur de la voiture, un tampon de chloroforme fait l'affaire, et l'on s'aperçoit que toute l'opération n'a pas pris plus d'une minute, montre en main.

Timmy inconscient, la voiture redémarra, la poussière sèche l'enveloppa d'un écran protecteur, si bien que, par la suite, personne ne put se rappeler ni sa marque ni sa couleur.

Quand Sarah sortit du drugstore, Timmy avait disparu. Elle le crut quelque part dans l'une des maisons du voisinage, car les bonnes dames d'Heaven Ridge l'invitaient souvent à grignoter un gâteau ou à boire une orangeade. Elle perdit de précieuses minutes à l'appeler en vain, puis à explorer les environs. Pendant ce temps, le véhicule des ravisseurs roulait à toute vitesse sur les routes de campagne pour rejoindre l'Interstate.

Les appels insistants de Sarah finirent par alerter Foster, l'épicier, qui vint se joindre à elle, pour aller de porte en porte demander si l'on n'avait pas vu Timmy.

Personne ne l'avait aperçu.

Personne n'avait rien vu.

Timmy s'était évaporé... comme Dennis, le fils de Maggie Heillbronn, enlevé par les extraterrestres.

Sarah appuya son front contre la grille glacée, dans l'espoir que le contact du métal aurait raison de sa migraine. Quand la sensation devint douloureuse, la jeune femme s'éloigna de l'enceinte pour prendre la direction de la forêt. Il lui arrivait de marcher ainsi trois heures d'affilée. Lorsque la fatigue la terrassait, elle se réfugiait dans le bunker souterrain creusé jadis par son grand-père. Il faisait toujours chaud dans la taupinière, même au cœur de l'hiver le plus rude, et elle s'y recroquevillait avec bonheur, dans la lueur d'une lampe à pétrole, loin de tout. L'idée que personne ne la trouverait ici la réconfortait, sans qu'elle sache très bien pourquoi. Sous la terre, elle jouissait d'un répit, la douleur s'atténuait ; elle pouvait enfin trouver le sommeil.

Le cheminement hasardeux de ses pensées la ramena en arrière, le jour où elle s'était découverte enceinte.

Elle n'osa pas en parler à Jamy. En fait, elle craignait davantage la réaction de son amant que celle de sa famille. Ce paradoxe aurait dû l'amener à réfléchir sur la nature exacte des liens l'unissant à Jamy Morissette, mais elle différa cet examen de conscience. Les filles de sa génération avaient la rupture facile.

— Les histoires d'amour, ça s'efface aussi facilement qu'une disquette, avait coutume de déclarer Jenny, sa compagne de chambre. Il faut arrêter de se raconter que les hommes laissent leur marque sur nous. Mon cœur, je le reformate après chaque plantage, et il redevient chaque fois vierge, sans un octet de mémoire en moins.

Au cours des semaines précédentes, Sarah avait aimé se pavaner au bras de Jamy dans les mauvais quartiers de la ville, le Watts, South Central. À l'approche du garçon, les trottoirs se vidaient, les voyous rentraient sous terre. Les chiens enragés sentaient d'instinct l'approche d'un loup et se gardaient bien de montrer les crocs.

J'aime ça, avait pensé Sarah plus d'une fois. C'est grisant. Être la femelle du mâle dominant... Quelle petite conne je suis !

Elle avait beau être lucide, elle n'en était pas moins victime de ses fantasmes. Elle traversait les slums du Watts en souriant, convaincue d'être à l'abri, protégée, invulnérable. Elle se promenait paresseusement là où les gens de son milieu auraient roulé toutes vitres remontées, le téléphone à portée de main pour appeler le 911 au moindre signe suspect.

Elle allait bientôt le comprendre, cette sécurité était la contrepartie d'une obéissance absolue.

Quand elle fut prise de nausées matinales, dans la cabine 18 d'un motel de San Bernardino, Jamy vint lui nettoyer tendrement le visage à l'eau tiède, lui fit boire un verre d'eau et déclara :

— Tu es enceinte, je t'avais prévenue. C'est normal. Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. J'ai l'habitude.

Elle crut d'abord qu'il voulait se charger des formalités d'avortement, et fut sur le point de lui répliquer qu'elle était assez grande pour se prendre en main. Des amies de son âge en étaient à leur troisième IVG. Une grossesse non désirée n'était plus un drame ; une jeune fille ne fichait plus sa vie en l'air pour un accident causé par une plaquette de pilules défectueuse.

Car il ne pouvait s'agir que de ça, n'est-ce pas ?

Un mauvais dosage chimique... une interaction médicamenteuse ayant annulé les effets du contraceptif ou bien... Ou bien quoi ? Un oubli ?

S'il y avait eu oubli, elle s'avouait incapable de déterminer quand il avait pu se produire, mais il existait une explication rationnelle à son état, elle en était convaincue.

— Ce n'est pas grave, murmura-t-elle en s'essuyant le visage. J'irai au planning familial avec Jennifer, ils m'indiqueront la marche à suivre. Ne t'occupe pas de ça. Tu n'as pas à te sentir

responsable. C'est un accident, la contraception n'est jamais sûre à cent pour cent.

Ce fut comme si elle avait enfoncé la poignée d'un détonateur relié à dix pains de TNT.

Les mains de Jamy se refermèrent sur ses épaules, lui broyant la chair.

— Tu ne feras pas ça ! gronda le garçon d'une voix terrible. Je ne veux pas entendre parler d'avortement, ce gosse est à moi. Tous les enfants que je fais sont à moi... Uniquement à moi !

Sa figure avait pris une expression qui terrifia Sarah. Les traits de Jamy exprimaient la menace à l'état pur. Il lui laissait entrevoir le visage qu'il montrait parfois à ses ennemis, elle le devina. Elle tenta de se dégager mais il la maintenait d'une poigne puissante, et l'échec de la tentative ne fit qu'accentuer son sentiment de vulnérabilité.

— Arrête ! siffla-t-elle. Qu'est-ce que tu t'imagines ? J'ai à peine 21 ans, je n'ai pas terminé mes études. Je ne sais même pas ce que j'éprouve pour toi... Je ne vais pas me laisser fourrer un gosse dans le ventre par un inconnu.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Jamy la renversa sur le lit et lui saisit les cheveux en les enroulant autour de son poignet, comme il l'aurait fait de la crinière d'un animal rétif.

— Tais-toi, murmura-t-il d'un ton dangereusement calme. Ce que tu penses, je m'en fiche. Tes projets de petite bourgeoise, je me les colle au cul. Je veux cet enfant et je l'aurai. Je te rassure tout de suite : tu n'auras pas à l'élever, seulement à le porter et à le mettre au monde. Quand il sera né, je viendrai le prendre et je l'emmènerai dans ma famille, chez moi, en Louisiane. Il grandira dans les bayous, comme moi. Tu entends ? Tu n'es qu'un ventre... Je t'ai choisie parce que tu es belle, saine, intelligente. Je veux que mon fils soit beau, fort et rusé. Je t'ai sélectionnée comme on se décide pour une pouliche, une reproductrice. Mais le gosse m'appartient, mets-toi ça dans la tête. Si tu avortes, je te tuerai, tu entends ?

Il avait approché sa figure de celle de Sarah, et la jeune fille ne pouvait supporter l'éclat fou de son regard. Elle connaissait le vieux cliché des romans : un visage de pierre... Cette expression éculée recouvrait une vérité anatomique qu'elle ne

s'aviserait plus de mettre en doute. Les traits de Jamy semblaient fossilisés.

Elle n'avait jamais assisté à une vraie manifestation de colère. Dans son univers, cela ne se faisait pas. Laisser transparaître un sentiment aussi primaire, c'était perdre la face. Cela existait, elle le savait, comme on sait que les éruptions volcaniques sont réelles quoique peu fréquentes, mais sa perception du phénomène se réduisait à une connaissance purement intellectuelle.

Comment cela peut-il m'arriver ? se demanda-t-elle. Comment ai-je pu me fourrer dans un pétrin pareil ?

Elle se sentait dédoublée, à la fois terrifiée et distante, incapable de croire à la vérité de la situation. Un type comme ça pouvait-il exister ailleurs que dans un film d'épouvante ?

— Ce ne sera pas long, reprit Jamy en relâchant son étreinte. Neuf mois, et tu seras débarrassée, tu n'entendras plus jamais parler de moi. Tes parents n'auront pas à se soucier d'élever un bâtard, ce sera comme s'il n'était jamais né.

— Et si c'est une fille ? lança-t-elle avec perfidie, dans une pauvre tentative pour reprendre l'avantage.

Jamy se recula.

— Si c'est une fille, je te la laisserai, répondit-il sans se laisser décontenancer par l'argument. Les filles ne m'intéressent pas. Ce que je veux, c'est un héritier.

— Bordel ! s'emporta Sarah. Et je n'ai rien à dire ? Mon avis ne compte pas ?

Non, fit le jeune homme. J'ai lu quelque part que les Égyptiens, au temps des pyramides, considéraient qu'un enfant était constitué à quatre-vingt-dix pour cent par le sperme de son père. Ils pensaient que la mère faisait seulement office de réceptacle, de nid, et ils ne lui accordaient que dix pour cent de responsabilité dans l'affaire. Je suis d'accord avec eux. C'est bien comme ça que je vois les choses.

— Dix pour cent ? haleta Sarah. C'est trop d'honneur ! Neuf mois de grossesse et un accouchement, pour toi ça représente dix pour cent du travail ?

— Oui, c'est comme pour les voitures. C'est pas le carrossier qui fait le bolide, même si apparemment, on voit davantage son

travail que celui du mec qui a conçu le moteur sur sa planche à dessin.

Sarah avait du mal à reprendre son souffle. Les battements de son cœur lui emplissaient les oreilles. Elle ne savait plus ce qu'elle éprouvait : de la haine ou de la peur. Tout cela était grotesque. Voilà ce qui arrivait quand une jeune étudiante pleine d'avenir couchait avec un homme de Neandertal !

Elle tremblait, la face interne de ses cuisses était couverte d'une sueur glacée. Jamy se leva et s'habilla avec lenteur dans la pénombre du bungalow. La lumière filtrant au travers des lames du store accusait les reliefs de son torse, de son visage. Ainsi éclairé il prenait une dimension minérale qui le faisait paraître encore plus dangereux. Sarah eut l'impression brutale de se réveiller du coma. C'était un inconnu... Elle avait couché avec un inconnu, un type avec qui elle n'avait rien en commun. Un étranger. Il l'avait fait jouir. Elle connaissait chaque centimètre de son corps, mais c'était tout.

Elle n'avait jamais fait aucun projet le concernant, elle avait vécu au jour le jour en attendant la fin de l'aventure.

Ça ne durera pas plus de deux mois, s'était-elle souvent répété. Une amourette, un encanaillement, des souvenirs pour l'hiver. Elle n'avait jamais vu plus loin. Jamais.

— Bon, fit le jeune homme d'une voix conciliante. On s'est un peu énervés, mais c'est rien. On va oublier ça. Tu verras, ce sera une bonne expérience pour toi, ça te donnera l'occasion de grandir. Les filles de ton milieu ont tendance à vivre dans du coton jusqu'à 30 ans. Ce gosse va te donner une chance d'être un peu moins cruche que la plupart de tes copines. (Il s'approcha du lit et, du bout de l'index, caressa le visage de Sarah.) Réfléchis un peu, insista-t-il. Ce bébé, tu étais déjà prête à le balancer dans la cuvette des chiottes, donc tu peux me le donner. D'ailleurs il t'embarrasserait... Tu veux faire carrière, non ? Vous voulez toutes faire carrière aujourd'hui, ça m'étonnerait que tu sois différente des autres. Si plus tard, tu veux nous rendre visite dans les bayous, tu seras toujours la bienvenue, mais je sais que tu ne viendras pas. Tu vas t'empreser de rentrer dans le rang, de te chercher un gentil mari diplômé de Harvard ; un type propre, bien éduqué, le

genre qui arbore, pendue à son gilet, une petite clef d'or Phi Beta Kappa. L'exotisme c'est fini, hein, ma belle ? Tu en as eu ta ration. En un sens, je t'ai rendu service, je t'ai permis d'en finir avec la tentation.

Sarah était incapable de le repousser.

Qu'est-ce que ça peut bien faire ? se disait-elle. Laisse-le raconter ce qu'il veut. Dès que tu auras passé le seuil de ce bungalow, tu seras libre de prendre rendez-vous dans une clinique et de te débarrasser de la chose que ce dingue t'a fichue dans le ventre ! Tout ce qui compte, c'est de sortir en vie du motel, alors promets-lui n'importe quoi, ça n'a pas d'importance.

Toi et moi c'est fini, hein, la belle ? murmura Jamy. Maintenant, tu ne voudras plus me revoir, je comprends ça. On fera comme tu veux. Je ne te harcèlerai pas, c'est pas mon genre. Dis-toi seulement que je serai toujours là, dans l'ombre, sur tes pas, pour te protéger... et protéger l'enfant. Tu ne me verras pas, mais je serai là, à veiller sur mon investissement. Ne cherche pas à me faire une quelconque entourloupe. Pas de flics, pas de détective privé, pas de garde du corps ou de connerie de ce genre. Préviens tes vieux, sinon il y aura des représailles. Dès que le gosse sera né, je passerai en prendre livraison et tu n'entendras plus jamais parler de nous. Neuf mois, c'est pas la mort, à ton âge. Dans un an, toute cette affaire ne sera plus pour toi qu'un mauvais souvenir.

Par la suite elle resta incapable de savoir pourquoi elle avait gardé l'enfant. Était-ce parce qu'elle en avait réellement eu envie... ou parce que au fond d'elle-même, elle n'avait pu juguler la peur que Jamy ne mette ses menaces à exécution ? Cette interrogation la poursuivit des années durant. Timmy était-il l'enfant de l'amour ou le fils de la peur ? La formulation, mélodramatique, n'en recouvrait pas moins une réalité gênante.

Je l'ai porté sous la contrainte et j'ai accouché sous la menace, se disait-elle parfois.

Dans les jours qui suivirent la pénible scène du motel, elle eut l'impression d'être surveillée, sans pouvoir déterminer s'il s'agissait d'un fantasme. Elle ne cessait de regarder par-dessus son épaule et sursautait dès qu'on s'approchait d'elle. Elle se sentait si mal qu'elle se confia à Jennifer Podowsky. La jeune fille écarquilla les yeux.

— Merde ! souffla-t-elle. C'est un remake de *Délivrance*, ton truc. Où es-tu allée chercher un plouc pareil ? Ces Cajuns, faut pas s'en approcher, c'est des hommes des bois que la gnôle artisanale a fait régresser au stade de Chaînon Manquants. Faut en parler à tes parents, t'es en danger, ma vieille, ça rigole plus. Ce type, c'est pas un petit minet qu'on peut larguer sur un coup de téléphone. Il va te mener une guerre impitoyable.

Sarah hésitait, elle avait toujours eu l'impression que ses parents ne la considéraient pas comme un être sexué, capable de se mettre au lit avec un monsieur. Depuis toujours, ils ne voulaient voir en elle qu'une petite fille montée en graine, sans doute pour ne pas prendre conscience de leur propre vieillissement...

— Bon Dieu, Jenny ! soupira-t-elle. Tu ne les connais pas. Ils doivent penser que je me contente encore de flirter avec les

garçons. Qu'on s'embrasse, qu'on se tient par la main en regardant les étoiles ou des trucs aussi nunuches... Sûrement ce que les gens de leur génération faisaient à notre âge. Ma mère ne serait pas capable d'imaginer sa fille chérie en train de déchirer un emballage de préservatif Trojans avec les dents, et encore moins en train d'enfiler la capote d'une main experte sur le truc de son petit copain...

— T'as pas le choix, rétorqua Jennifer d'un air sombre. Faut qu'ils te protègent. La police ne fera rien. Ce dont tu as besoin, c'est d'un garde du corps.

C'est ainsi que Sarah avait tout avoué à sa mère. Contrairement à ce qu'elle imaginait, ses parents ne se répandirent pas en lamentations sur l'honneur perdu de la famille Devon. Ils affrontèrent l'épreuve stoïquement, sans l'accabler de reproches ni lui faire la leçon.

Ma chérie, lui dit son père, c'est à toi de décider si tu veux de cet enfant. Nous ne chercherons pas à influencer sur ta décision. Si tu souhaites le garder, nous t'aiderons du mieux possible. De toute manière, dans un cas comme dans l'autre, il est évident que tu dois cesser de voir cet individu. Il est nécessaire d'installer autour de toi un cordon de protection.

— As-tu envie d'être maman ? interrogea plus prosaïquement sa mère. Tu es très jeune, tu n'as pas terminé tes études, et un bébé peut te poser des problèmes plus tard, surtout si tu désires te marier. Les hommes n'aiment guère prendre en charge les rejetons de leurs prédécesseurs.

John Latimer Devon leva la main.

— Cecilia, lança-t-il à l'adresse de sa femme. N'interviens pas. Laisse Sarah décider toute seule. C'est sa vie, je suis certain qu'elle a déjà examiné tous les paramètres en présence.

— D'accord ! D'accord ! soupira M'man avec un geste de lassitude. Je tiens seulement à préciser que je ne m'opposerai pas à une IVG, même si cela n'est pas dans mes idées.

— Ma chérie, insista le père de Sarah, il faut que tu comprennes bien que nous n'avons pas honte de toi. Si tu décides de mener cette grossesse à terme, nous ne te cachons pas à nos amis ni ne t'exilerons à l'autre bout du pays. Nous

ferons tout pour que cette naissance ne constitue pas un handicap qui pèse sur le reste de ton existence.

— C'est à toi de voir, murmura Cecilia Devon. De raisonner en femme... et de déterminer si tu as réellement envie de porter l'enfant d'un homme qui, d'après ce que tu nous en as dit, ne t'était pas grand-chose.

Sarah avait la gorge serrée. Depuis un moment, elle luttait pour ne pas fondre en larmes. L'attitude de ses parents la déconcertait ; elle avait prévu des cris, des malédictions, une grande scène théâtrale pleine de bruit et de fureur. Des anathèmes, des menaces, l'exil, l'hospitalisation *manu militari* dans une clinique discrète.

Ç'aurait été plus facile, songea-t-elle, moins dérangent.

Leur compréhension les rendait encore plus étranges à ses yeux. Ils se comportaient comme jamais elle n'aurait pensé qu'ils puissent le faire. Ils se révélaient différents du père et de la mère qu'elle s'était fabriqués au fil des ans. Trop différents. Presque des étrangers, des gens qu'elle avait côtoyés sans les connaître vraiment, comme des voisins, des camarades d'université. Leur désir manifeste de lui venir en aide lui faisait peur. Elle ne les reconnaissait plus. Elle perdait ses repères. Au lieu de les rapprocher de leur fille, leur tendresse incongrue les en éloignait à des années-lumière.

En fait j'ai honte, admit-elle. Honte d'avoir vu en eux des caricatures de la bonne société. Je me suis crue très forte, en réalité j'étais aveugle.

Plus sournoisement, elle ne se leurrait pas : elle avait espéré les pousser à décider à sa place. Elle attendait d'eux qu'ils la forcent à avorter, par conformisme, par peur du qu'en-dira-t-on. Elle n'était pas venue se confier, non : elle avait souhaité se remettre entre leurs mains. S'abandonner. Docile, repentante, soumise. Leur foutue largeur d'esprit la renvoyait à la case départ.

Elle se surprit à les maudire : ne pouvaient-ils se contenter d'être ce dont ils avaient l'air ? Pourquoi se mettaient-ils en tête de fausser des cartes distribuées depuis si longtemps ?

Ils la renvoyaient à elle-même, à ses interrogations, à sa propre angoisse.

— Prends le temps de réfléchir, conclut son père. Rien ne presse. Entre-temps, je vais demander conseil à un client qui travaille dans la police.

Commença alors pour Sarah une période de paranoïa aiguë. Elle n'osait plus sortir de la maison. Quand le téléphone sonnait, elle sursautait telle une grenouille électrocutée sur la paillasse d'un labo de sciences naturelles. Elle manquait ses cours, ne travaillait plus. Dans les rues, sur le campus, partout, elle croyait voir Jamy.

— Tu es en train de virer dingue, lui lança Jennifer. C'est mauvais pour le bébé. Si tu le gardes, il naîtra à moitié détraqué. Y a rien de pire pour un fœtus que le stress de la mère. C'est comme ça qu'on fabrique les tueurs en série, c'est prouvé.

P'pa contacta Nathan Benoglio, un capitaine du LAPD à qui il avait fait réaliser de juteux placements. Le policier leur conseilla de déposer une plainte pour menaces de mort, sans quoi il ne pourrait rien entreprendre. Sarah y consentit à regret. En proie à une gêne extrême, elle dut dicter son histoire au poste du district. À chaque mot prononcé, elle prenait conscience du caractère invraisemblable de sa mésaventure.

Je dois avoir l'air d'une mythomane, se disait-elle en évitant le regard du flic chargé d'enregistrer sa déposition.

Une semaine plus tard, Benoglio vint rendre visite à son père. Ses hommes avaient mis la main sur Jamy Morissette, mais le résultat de l'interrogatoire avait laissé tout le monde perplexe.

Sarah, embusquée dans la pièce voisine, suivit l'entretien le rouge aux joues, en retenant son souffle.

— Je suis très embêté, avoua Benoglio. Mes hommes ont coincé le type en question. Il est connu en Louisiane. Une famille de marginaux qui s'obstine à vivre dans les bayous. On m'a faxé le dossier. Deux cas d'arriération mentale parmi les gosses. Du braconnage. Des gens qui vivent comme au XIX^e siècle. On soupçonne Jamy et son père d'avoir été mêlés à l'assassinat d'un garde forestier, mais on n'a rien pu prouver.

— Donc quelqu'un de dangereux..., souligna le père de Sarah.

— Il est resté calme pendant l'interrogatoire, fit le policier. Il nous a donné de l'histoire une version très différente. Selon lui, il aurait été véritablement harcelé par votre fille qui se serait prise pour lui d'une passion malade. Toujours selon ses dires, elle aurait été jusqu'à se faire engrosser pour le convaincre de l'épouser. Il nous a confié qu'elle lui faisait peur, il la soupçonnait d'être une détraquée, et il a décidé de rompre. C'est là que Sarah aurait perdu la tête ; pour se venger, elle aurait inventé cette histoire de menaces, d'enlèvement d'enfant. Il prétend que ce genre de truc lui arrive tout le temps, que les femmes sont folles de lui, qu'elles deviennent dingues dès qu'il fait mine de les quitter.

— Vous n'en croyez pas un mot, j'espère ? haleta John Latimer Devon.

Sarah entendit le flic s'agiter dans le fauteuil de cuir qui crissa.

Ne vous froissez pas, murmura-t-il, mais dans mon métier, on en voit de toutes les couleurs. Ce ne serait pas la première fois qu'une jeune fille perdrait la boule à propos d'un garçon. Ce Jamy Morissette est un très beau mec, dans son genre. Le voyou de charme, comme on n'en trouve qu'au cinéma. Une petite fripouille très coriace, mais dissimulée dans un bel emballage. Il a des nerfs d'acier, le bougre. Pas facile de lui faire perdre contenance. Une beauté animale, très... sexuelle. Quand on l'a amené au poste, toutes les filles du service le dévisageaient avec la bave aux lèvres.

— Sarah n'est pas comme ça..., balbutia P'pa, mal à l'aise.

— John ! intervint sèchement Benoglio, retrouvant soudain son ton de flic. Dites-vous bien qu'on ne sait rien sur ses propres gosses. Jamais. Les filles, c'est pire que tout, ça s'effondre ou ça s'enflamme. Quand elles ont décidé de se venger, elles ne reculent devant aucun subterfuge. À 20 ans, elles sont en pleine poussée hormonale, ça les démange un max. Exaltées comme des prêtresses vaudoues. Faut pas leur en promettre... C'est la nature qui veut ça.

— Quel est votre sentiment sur cette affaire ? demanda John Devon. Votre intime conviction ?

— Une histoire de peau qui a mal tourné. Classique. Une aventure d'une nuit qui a dérapé. Les gamines se montent vite la tête, dans ces cas-là. Elles veulent singer la sexualité des mecs, mais dans leur crâne, c'est romance et compagnie. Un homme peut se contenter du cul, pas les femmes, jamais.

— Alors vous faites confiance à cette petite crapule de Morisette ?

— Je lui ai conseillé de quitter la ville, mais on n'a rien de tangible contre lui. On ne peut pas le reconduire aux limites de l'État. Il n'y a eu aucun témoin des menaces proférées. À San Bernardino, le personnel du motel prétend ne rien avoir entendu. Le type de la réception affirme même que Sarah avait « l'air très amoureuse ». C'est la parole de votre fille contre celle de Morisette.

— Que dois-je faire, selon vous ?

— Assurez-vous le concours d'un garde du corps pendant quelque temps : vous en avez les moyens, et je peux vous donner des adresses. Tout dépend de ce que votre fille décidera de faire. Gardera-t-elle le gosse ou s'en débarrassera-t-elle ?

— Je ne sais pas.

— Je ne suis pas à votre place, John, mais à mon avis, elle devrait le faire passer, elle est trop jeune pour s'embarquer là-dedans. Qu'elle laisse ça aux pauvres filles qui n'ont pas les moyens de faire autrement.

Je respecterai sa décision. C'est une affaire qui ne regarde qu'elle.

Benoglio émit un soupir qui laissait à penser qu'à la place de John Latimer Devon, il aurait conduit sa fille à coups de pied dans les fesses jusqu'au centre d'IVG le plus proche.

Sarah n'entendit pas le reste de la conversation car elle s'éloigna, de peur d'être surprise par les deux hommes. Elle brûlait de honte.

Benoglio confia au père de Sarah les coordonnées d'un ancien lieutenant de police ayant fondé sa propre agence de protection rapprochée. C'était une femme bâtie comme une nageuse soviétique du temps du rideau de fer, et répondant au

nom d'Esther Mallory. Les cheveux coupés près du crâne, elle s'habillait de vêtements en toile de jean, amples, dans les poches desquels elle entassait d'étranges gadgets de combat : dard électrique, matraque télescopique, vaporisateur de gaz Mace. Cette panoplie ne contribuait pas à affiner sa silhouette, cependant, en dépit de sa taille imposante, elle savait se faire discrète et ne cherchait nullement à entretenir avec Sarah une conversation factice.

Oubliez-moi, déclara-t-elle d'emblée à Sarah. Faites comme si je n'existais pas. Ne vous sentez pas forcée d'être polie. Ignorez-moi franchement, sinon votre vie deviendra vite impossible et vous me prendrez en grippe. Vous finirez par me considérer comme une ennemie et vous n'aurez plus qu'une idée : me semer. Dites-vous bien que c'est justement ce qu'attend celui qui vous menace.

— Mais je n'ai rien contre vous..., protesta Sarah.

— Ça viendra, lâcha Esther. C'est une fatalité. Je préfère vous prévenir tout de suite. Ne cherchons pas à être copines, c'est bidon, ça ne marche jamais. Je vous le répète : ignorez-moi. Le capitaine Benoglio m'a expliqué de quoi il retournait, j'ai mémorisé les photos du type. Je vous demanderai quelques renseignements complémentaires et ensuite nous nous adresserons la parole le moins possible. OK ?

Les mois suivants furent placés sous le signe du malaise. Sarah continua à se rendre à la fac, mais elle ne logeait plus à la résidence universitaire, où Esther Mallory n'aurait pu assurer sa protection. Ses parents lui avaient loué un petit appartement à la périphérie du campus. Un trois pièces qu'elle partageait avec Esther, et dont toute la surface était hérissée de signaux d'alarme auxquels Sarah ne comprenait rien.

Elle ne se « sentait » pas enceinte. À part les nausées matinales, rien dans son corps ni son ventre ne lui indiquait qu'une vie était en train de germer en elle.

— Il en ira ainsi jusqu'au quatrième mois, lui avait expliqué sa mère. Jusqu'au jour où tu sentiras pour la première fois bouger le bébé. Ce sera ténu, à peine perceptible, mais ce jour-là, tu comprendras enfin que quelqu'un habite en toi.

En attendant cette prise de conscience, Sarah essayait de voir clair en elle, sans toutefois y parvenir.

Désirait-elle cet enfant, comme elle l'avait affirmé à ses parents... ou le gardait-elle parce qu'elle avait peur de Jamy ? Elle qui s'était toujours flattée de s'analyser avec lucidité, de pratiquer une introspection « chirurgicale », ne savait quelle réponse apporter à la question.

Le temps passait vite, il serait bientôt trop tard pour pratiquer un avortement, mais elle ne parvenait pas à prendre une décision. La nuit, elle rêvait que Jamy surgissait sur le campus pour lui jeter le contenu d'un flacon d'acide sulfurique au visage, ou l'écrasait avec une voiture volée. Elle se réveillait en hurlant pour trouver Esther debout au pied du lit, son Glock 17 à la main. Sarah détestait ce pistolet à la mode qui ressemblait trop à un jouet de petit garçon.

Elle attendait avec impatience le moment où l'échographie pourrait déterminer le sexe de l'enfant. Elle avait prévu de se faire imprimer un T-shirt qui afficherait l'inscription CE SERA

UNE FILLE ! Elle le porterait chaque fois qu'elle devrait sortir, pour que Jamy puisse le voir. Peut-être renoncerait-il ainsi à la surveiller ?

Un soir où elle était particulièrement nerveuse, elle demanda à Esther :

— Avez-vous remarqué quelque chose ? Est-ce qu'on me suit, oui ou non ?

Je n'ai rien vu, répondit franchement la grande femme aux cheveux tondus. Mais ça ne prouve rien. Je connais ce genre de types. Ils ont le don de se rendre invisibles, comme les Indiens. Quand j'étais dans la police, j'ai dû me rendre une ou deux fois dans les bayous pour les besoins d'une enquête. C'est un lieu hors du monde, où vivent des familles qui n'ont presque aucun contact avec notre univers. On a l'impression de faire un saut dans le temps, un siècle en arrière. Dy a là-bas des gens qui n'ont jamais eu d'argent entre les mains et pratiquent le troc depuis toujours, comme les Indiens. Ils ont leur langue à eux, leurs coutumes... c'est très spécial.

— Vous pensez qu'il pourrait réellement me voler mon bébé ?

— Oui, il faut prendre la menace au sérieux.

L'échographie ne fit que confirmer les craintes de Sarah. Elle attendait un garçon, elle n'aurait donc pas la chance de voir Jamy se désintéresser de sa future progéniture. Pour oublier ses angoisses, elle se jeta à corps perdu dans les études et commença à publier ici et là ses premiers textes littéraires. Elle savait qu'elle ne deviendrait jamais un grand auteur, mais ses récits plaisaient au jeune public qui les plébiscitait. Un éditeur spécialisé dans les livres pour enfants lui fit une offre. Elle accepta sans hésiter car elle voyait là le moyen le plus simple de gagner sa vie en restant chez elle ; point capital lorsqu'on aura bientôt la charge d'un bébé. Elle essayait de s'organiser rationnellement pour endiguer la panique qui montait en elle.

Ce gosse, elle ne l'avait pas désiré, on le lui avait imposé. « Il vient trop tôt, lui chuchotait la voix mauvaise qui résonnait parfois dans sa conscience, tu es trop jeune, tu n'as pas assez vécu. Il va te priver des meilleures années de ta vie. »

À l'université, son état de femme enceinte faisait le vide autour d'elle. Les garçons la fuyaient, les filles l'évitaient. Même Jennifer Podowsky, son ancienne compagne de chambre, avait pris ses distances. Leurs préoccupations respectives n'avaient plus rien de commun.

Je suis passée de l'autre côté, constatait Sarah. Pour eux, je suis devenue une adulte, quelqu'un avec qui on ne peut plus s'amuser.

L'affaire Jamy Morissette avait transpiré ; la menace latente planant autour de Sarah effrayait ses condisciples. La présence d'Esther, compacte, silencieuse, provoquait les interrogations. Les garçons la surnommaient « la gouine de fer » et décampaient à son approche.

Le désert s'installa donc autour de Sarah, et quand sonna l'heure de la remise des diplômes, personne ne l'invita à la moindre fête de fraternité.

C'est vrai que j'aurais une drôle d'allure avec mon gros ventre dans une toga-party ! ricana-t-elle intérieurement.

Maintenant, le bébé bougeait. Sarah se sentait comme une baleine échouée. Elle était forcée d'interrompre ses travaux d'écriture pour aller uriner de plus en plus souvent. L'accouchement était prévu pour l'été. La chaleur la faisant souffrir, elle ne sortait plus du petit appartement où la climatisation tournait à fond. Jamy n'avait pas donné signe de vie depuis sept mois, toutefois Sarah restait persuadée qu'il rôdait sous ses fenêtres.

C'est alors que la foudre s'abattit sur la famille Devon. Un krach boursier dû à l'effondrement des marchés asiatiques amena le père de Sarah au bord de la ruine. Les Devon se

retrouvèrent dans l'obligation de revoir leur train de vie à la baisse sous peine d'être harcelés par les créanciers.

En plein mois de juillet, Sarah vit soudain débarquer Cecilia, sa mère, les traits tirés, la mine grise.

— Ma petite fille, annonça-t-elle dès qu'elle eut trempé les lèvres dans une tasse de thé, je vais être franche avec toi. Les affaires de ton père vont mal. Bientôt, nous n'aurons plus de quoi payer les honoraires de ta garde du corps... et même la location de cet appartement sera trop lourde pour nos finances. Il va te falloir rentrer à la maison. D'ailleurs, nous allons déménager pour un quartier moins... onéreux.

— Les choses vont si mal ? balbutia Sarah.

— Oui, ta grossesse, les menaces qui pesaient sur toi ont beaucoup perturbé ton père. Ces derniers mois il a été moins attentif, il n'a pas su prévoir la tempête. Je crois qu'il avait la tête ailleurs. Aujourd'hui, il boit le bouillon, comme tous ses clients. Le krach l'a saigné à blanc ; il lui faudra du temps pour remonter la pente... surtout à son âge.

Sarah se figea. L'accusation était claire.

— Tu as toujours été terriblement gâtée, reprit Cecilia, mais aujourd'hui, il va falloir t'habituer à un train de vie beaucoup plus modeste. Il serait d'ailleurs souhaitable que tu envisages de subvenir à tes besoins dès la naissance de l'enfant. Nous ne pourrons plus t'aider financièrement. C'est tout juste si nous parviendrons, ton père et moi, à garder la tête hors de l'eau. (Elle soupira, se passa la main sur le visage comme pour l'empêcher de se défaire.) Toi, tu es jeune, il ne te sera pas difficile de repartir à zéro, mais moi... moi... Je ne sais même pas si j'en aurai le courage. J'ai l'impression d'être brusquement ramenée vingt-cinq ans en arrière, avant mon mariage. Aucun de nos amis ne voudra plus nous fréquenter, nous ne serons plus invités nulle part. Il va falloir s'habituer à vivre seuls, sans domestiques, à répondre soi-même au téléphone...

Pendant un moment elle sembla prête à fondre en larmes, puis se ressaisit.

— Tu viendras t'installer chez nous, lança-t-elle. Le temps que tu apprennes à te débrouiller avec le bébé. Ensuite... Ensuite tu devras travailler, ou te trouver un mari. Je te le

répète, nous n'avons plus les moyens de t'entretenir, et je suis trop vieille pour me remettre à pouponner.

L'a-t-elle jamais fait ? se demanda Sarah. Elle ne gardait aucun souvenir des étreintes maternelles, à part celles – convenues – que Cecilia lui prodiguait lors des fêtes de famille, devant une tablée de témoins aux exclamations tout aussi artificielles. Elle se rappelait les nurses successives, interchangeables, Anglaises, Allemandes, qui lui donnaient du « Mademoiselle ».

Ce bouleversement des perspectives accentua le malaise de Sarah. Son dernier chèque encaissé, Esther leva le camp sans attendrissements superflus. Il n'était même plus question d'assurer la surveillance jusqu'à l'accouchement.

— Nous avons perdu trop d'argent avec ce conte à dormir debout ! grogna Cecilia lorsque sa fille eut la malencontreuse idée d'évoquer le problème. Ce voyou, ce Jamy Morissette, n'a jamais donné signe de vie. Tu es trop naïve, tu t'es laissé impressionner par ses vantardises. En sept mois, il t'a oubliée. Et puis il n'est tout de même pas si bête, il sait bien que si l'enfant disparaissait, la police le considérerait comme le suspect numéro un. Je n'ai jamais cru à ses menaces, mais ton père abandonne tout sens critique dès qu'il s'agit de toi. Cette histoire est ridicule, elle nous aura causé du tort à tous les points de vue.

Le loyer était payé jusqu'à l'accouchement, mais Sarah s'avoua incapable de rester seule dans l'appartement en attendant son admission à la clinique.

Ses parents avaient emménagé dans une grande maison blanche aux parois de planches à clins. L'endroit était vaste mais « commun » – selon l'expression chère à Cecilia Devon –, le garage n'abritait plus que deux voitures fort modestes, et le voisinage se composait de cadres moyens ayant acheté leur logement à crédit. C'était une petite banlieue encore propre,

mais qui vivait ses dernières années de tranquillité avant « l'inévitable envahissement hispanique ».

— Il y a trois familles noires dans la rue, murmura Cecilia. Des gens corrects, mais noirs tout de même. Tu comprends bien que dans ces conditions, on ne peut inviter personne. Si cela se savait, ton père ne s'en relèverait pas.

En cette occasion, Sarah, qui s'étonnait de ne retrouver aucun des meubles auxquels elle était habituée, apprit que les éléments composant le décor de son enfance avaient toujours été loués. Ses parents n'avaient jamais rien possédé qui soit véritablement à eux. Tout l'argent gagné par John Latimer Devon s'en était allé en fêtes, croisières et voyages somptueux. Sans le savoir, elle avait grandi dans un décor de carton-pâte que les accessoiristes venaient de démonter et de rapporter au magasin.

— Je n'aurais jamais imaginé que je devrais repartir à zéro, soupira Cecilia. Je me préparais à vieillir tranquillement, à l'abri du besoin, et voilà...

Sa ruine la préoccupait tellement qu'elle ne prêtait plus attention à l'état de sa fille. Elle n'avait préparé aucun trousseau pour le bébé, elle se contentait d'errer d'une pièce à l'autre en murmurant :

— Que ces meubles sont laids !

Sarah avait elle-même le plus grand mal à admettre qu'il lui fallait de toute urgence acheter un berceau, des biberons, et tout l'attirail qu'impliquait l'arrivée prochaine d'un nourrisson.

« Pas la peine ! lui soufflait la méchante petite voix au fond de sa tête. Pourquoi faire des dépenses puisque Jamy va venir enlever le gosse à la maternité ? »

Plus l'échéance se rapprochait, plus elle se demandait si elle ne souhaitait pas, effectivement, que Jamy Morissette soit fidèle à sa promesse. L'enfant disparu, elle pourrait recommencer à vivre comme toutes les filles de son âge... Sa grossesse n'aurait été qu'une parenthèse étrange qu'elle se dépêcherait d'oublier. Lorsque ses pensées suivaient ce cours, elle se faisait horreur. Elle essayait de se rassurer en se rappelant certaines de ses lectures universitaires, plus précisément celles affirmant que le concept d'amour maternel était d'invention récente.

Dans le passé, songeait-elle, les femmes bien nées n'élevaient jamais leurs enfants, ils étaient confiés à des nourrices. En fait, elles avaient très peu de contacts avec eux. Quant aux pauvres, la mortalité infantile était si élevée dans leurs rangs qu'ils avaient pris l'habitude de ne pas trop s'attacher aux gosses afin de se protéger du chagrin de les perdre...

Elle ressassait ces théorèmes pour essayer de se prouver qu'elle n'était pas un monstre. Elle n'était sûre que d'une chose : elle n'était pas prête.

L'accouchement eut lieu à la date prévue, mais se déroula dans une clinique beaucoup moins huppée que celle initialement choisie. Quand le médecin annonça qu'il s'agissait d'un beau petit garçon de quatre kilos, Sarah ne ressentit rien. Elle ne voulait pas s'attacher. Elle savait qu'au matin, le berceau serait vide car Jamy allait passer dans le courant de la nuit pour emporter le bébé.

Elle se laissa couler, épuisée, meurtrie. Elle n'aspirait plus qu'au sommeil.

Quand elle, se réveilla, le lendemain, ce fut pour voir ses parents assis à son chevet. Elle crut qu'ils allaient lui annoncer la disparition de l'enfant ; ils n'en firent rien. Le nourrisson était toujours là.

Ce n'est que partie remise, pensa Sarah. Jamy n'a pas pu venir cette nuit, mais demain... ou un peu plus tard...

Lorsque l'infirmière lui mit son fils dans les bras, elle resta hébétée, engourdie.

« Ne t'attache pas, lui soufflait la voix. Jamy va passer le prendre, et la police ne le retrouvera jamais. Si tu commences à l'aimer, tu seras malheureuse pour le restant de tes jours. Fais comme les femmes du Moyen Âge, dis-toi que c'est quelqu'un de passage. »

Dans les jours qui suivirent, elle s'appliqua à conserver la même distance. Chaque matin, elle s'étonnait de découvrir l'enfant à côté d'elle.

Jamy n'a pas réussi à s'introduire dans la clinique, se disait-elle. Il attend que j'en sois sortie pour passer à l'action. Cela se produira à la maison... C'est juste une question de temps.

Il lui fallut vider les lieux assez rapidement en raison du coût élevé des soins. Elle vivait une sorte d'étrange sursis, osant à peine baisser les yeux sur son fils.

Maintenant que le bébé était là, ses parents semblaient avoir du mal à se persuader de la réalité de son existence. Papa surtout. La ruine l'avait vieilli, décapé. Il avait cessé de ressembler à Stew Granger pour se ratatiner au creux des fauteuils fatigués du salon. Il avait de plus en plus souvent un verre à la main. Il s'était mis à boire du bourbon de supermarché.

Tout de suite, les pleurs du bébé posèrent des problèmes de cohabitation.

— Nous ne sommes plus à un âge où l'on peut se passer de sommeil, marmonnait Cecilia. Ton père surtout. Comment veux-tu qu'il parvienne à refaire surface en accumulant les nuits blanches ? Il a besoin de rassembler ses dernières forces pour affronter les jeunes loups qui envahissent à présent le marché de la finance.

Elle avait pris l'habitude de parler de son mari comme s'il abordait aux ultimes rivages de la vieillesse, alors qu'ils avaient l'un et l'autre 46 ans.

Pendant deux mois, Sarah se prépara à la disparition de Timmy. Elle avait accepté la chose à la manière d'une catastrophe naturelle que rien ne pourrait endiguer. Une fatalité. La maison ne comportait aucun système d'alarme et elle ne doutait pas que Jamy soit capable de s'y glisser sans difficulté. Elle travaillait à parfaire son détachement, à s'éloigner de l'enfant. Elle en était arrivée à la conclusion que Jamy Morissette était plus fort que la police, rien ne l'arrêterait. Il volerait le bébé, disparaîtrait dans la nuit, et jamais personne ne pourrait lui mettre la main dessus.

Elle s'obligeait à penser à son fils en ne l'appelant jamais par son prénom. Elle disait « le gosse », « le bébé », jamais Timothy ou Timmy.

Dans le salon de la maison de bois, les soirées devinrent sinistres. Rongée par l'ennui, Cecilia sombrait dans la

dépression. Elle ne parvenait pas à s'intéresser à son petit-fils dont les cris lui donnaient la migraine. Elle prenait de plus en plus d'Anacin, faisant passer les comprimés avec un petit verre de Southern Comfort.

Au bout de trois mois, Sarah sortit brutalement de sa torpeur. Jamy n'était pas venu, Jamy ne viendrait jamais. Elle avait été idiote, stupide, crédule. Elle devait se ressaisir. Elle se demanda avec angoisse si son absence de tendresse à l'égard du bébé n'avait pas déjà altéré leurs relations pour les années à venir. Était-il trop tard ? Pourrait-elle rattraper le temps perdu ? Elle avait lu que les liens d'un enfant à sa mère se définissent au cours des premiers mois. Si c'était vrai, Timmy et elle se retrouveraient condamnés à demeurer des étrangers pour le restant de leurs jours.

Elle commençait à gagner correctement sa vie. Ses livres pour enfants se vendaient bien et son éditeur ne rechignait pas à lui accorder d'honorables avances.

Quand elle voyait défiler sous ses fenêtres des voitures remplies de garçons et de filles de son âge, elle éprouvait un pincement à l'estomac, ainsi qu'une curieuse nostalgie.

Il a suffi de la naissance de Timmy pour que je passe de l'autre côté du miroir, se disait-elle alors.

Ce fut un été bizarre. Ses parents ne partirent pas en vacances car ils n'avaient plus les moyens de s'exhiber dans les endroits à la mode, comme ils l'avaient si souvent fait dans le passé. Une femme de ménage venait nettoyer la maison une fois par semaine : c'était une Mexicaine sans carte verte, une « illégale » ; cela permettait de la faire travailler pour presque rien.

Un soir que Sarah et sa mère étaient assises dans le minuscule jardin, à l'arrière de la maison, Cecilia lâcha :

— Ne te tracasse pas pour le petit. Il ne faut pas avoir mauvaise conscience. Il est de bon ton de ne pas parler de ces choses, mais après la naissance, ça ne se passe pas forcément comme on le voudrait. Le coup de foudre ne se produit pas toujours entre la mère et l'enfant. Parfois, on éprouve de la déception, parfois aussi de la peur. On découvre qu'on n'est pas faite pour ça... qu'élever un gosse, c'est très différent de jouer à la poupée. On n'a pas obligatoirement envie d'être une nourrice, sans autre aspiration.

— Pourquoi me dis-tu ça ? s'enquit Sarah dont les mains devinrent moites.

— Je t'ai observée, c'est tout, soupira sa mère. Je voulais juste te dire que parfois, une naissance, c'est comme un mariage de raison. L'amour vient à la longue. Il faut avoir un peu de patience.

Trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles Sarah s'absorba dans son travail. Elle ne voyait personne, à part ses parents, son agent littéraire et son éditeur, un vieux monsieur charmant. Elle écrivait ses livres, les illustrait. Le temps passa plus vite qu'elle ne l'aurait cru. La situation de son père continuait à se dégrader. Cecilia refusait d'accepter le rôle de grand-mère imposé par la présence de Timmy et tressaillait quand une voisine commettait l'erreur de lui parler de son petit-fils. Sarah finit par comprendre que sa mère l'avait présentée au voisinage comme une jeune veuve se remettant de la mort de son mari. Sans doute espérait-elle justifier de cette manière le climat de tristesse pesant sur la maison et l'isolement hautain dans lequel se cantonnait la famille Devon ?...

— Je n'ai pas pu faire autrement, avoua Cecilia lorsque sa fille lui demanda pourquoi elle avait inventé cette fable. Sinon, ils nous auraient tous invités à leurs barbecues du week-end, et ce sont des gens tellement communs...

Au cours des trois années de cohabitation, le climat devint de plus en plus tendu. Les mille bêtises de Timmy, ses cris, ses pleurs, ses galopades provoquaient chez Cecilia des accès de rage se terminant chaque fois en crise de nerfs. Une séparation s'imposait. La mort de Job Devon, le grand-père mythique, offrit à Sarah l'occasion de couper le cordon ombilical.

— J'avais espéré vendre la propriété, soupira P'pa en revenant de son entrevue avec le notaire, mais ces terres n'intéressent personne, elles ne sont pas cultivables. Il n'y a pas un dollar à tirer de tout ça.

C'est alors que Sarah, pour son malheur, eut l'idée d'emménager à Heaven Ridge.

EXTRAIT DU JOURNAL DE SARAH DEVON :

Difficile de résumer ces trois ans ! Comment le faire sinon en rédigeant une interminable liste de petites mesquineries, d'exaspérations mutuelles. Nous ne nous supportions plus, voilà tout. Je crois qu'il arrive toujours un moment où les parents s'exaspèrent d'assister au spectacle d'une vie à son commencement. De façon plus sourde, ma mère me rendait directement responsable de la faillite de papa. Quant à Timmy, il était l'agent d'infection par excellence. Le microbe qui allait détruire les gènes de la famille Devon. Elle ne manquait aucune occasion de me le rappeler.

— Oui, disait-elle, il est beau, c'est vrai. Mais il a des attaches grossières. Regarde ses chevilles, ses poignets : on voit tout de suite qu'il a du sang de paysan dans les veines.

Elle usait ma patience... Et puis il me fallait quitter Los Angeles, rompre avec le passé. Je dois être franche ; combien de fois au cours de ces trois années ai-je cru reconnaître la silhouette de Jamy au coin d'une rue ? Dix, vingt, trente ? La peur restait tapie au fond de moi, assoupie. Un rien la réveillait : un bruit dans le jardin la nuit, un craquement du plancher. J'ai pensé qu'en m'éloignant de L.A., je briserais le charme. Le « zoo » tel que me l'avait décrit papa me semblait un endroit sûr, facile à surveiller. Paradoxalement, la solitude de la campagne m'effrayait moins que la multitude grouillante de la ville, où le danger peut trouver mille travestissements. Je me représentais le « zoo » comme un fortin en territoire indien. Je me disais que je verrais venir l'ennemi de loin. Comme j'étais stupide ! Je n'ai rien vu venir et je me suis trompée d'adversaire. Je n'ai pas regardé là où il fallait.

Sarah a fini par s'assoupir dans la taupinière de Job. Elle reste immobile dans l'obscurité, dans la bonne odeur de terre qui l'enveloppe. Elle se dit qu'un jour, elle n'aura plus le courage de remonter à l'air libre, et qu'elle finira comme son grand-père. Elle tend la main vers la lampe à pétrole pour remonter la mèche. Elle aime ce réseau de souterrains où l'on progresse à quatre pattes. C'est un endroit où Timmy n'est jamais venu, son souvenir n'imprègne pas les choses. Sans doute est-ce pour cette raison qu'elle parvient à y trouver un semblant de repos.

Dès qu'elle sera remontée à la surface, les questions la harcèleront de nouveau. Toujours les mêmes. L'éternel répertoire des erreurs accumulées pendant les douze premiers mois de leur vie à Heaven Ridge. Les fautes de parcours, ce qu'il aurait fallu faire pour que la chose n'arrive pas.

Elle sait que c'est idiot, mais elle n'y peut rien.

Il y a pourtant eu des signes prémonitoires : elle n'a pas su les interpréter.

Elle se rappelle cette entrevue invraisemblable avec Peter Biltmore, le fermier qui élève des porcs de l'autre côté de la grande route.

Ce jour-là, elle aurait dû comprendre qu'une main invisible tirait à son intention le signal d'alarme.

Peter Biltmore...

Il était là, de l'autre côté de la grille, une expression bizarre sur le visage. Quelque chose qui tenait le milieu entre la gêne et l'agressivité. Il était mal à l'aise sans que Sarah puisse déterminer pourquoi. Elle connaissait Biltmore de vue. C'était un gros fermier, et elle restait malgré tout une étrangère, une fille de la ville ne sachant rien du travail de la terre : elle n'avait donc aucune raison de se rapprocher de lui.

Quand elle ouvrit la porte grillagée, elle remarqua qu'il s'était non seulement rasé, mais aussi aspergé d'une eau de toilette de drugstore au parfum agressif.

Mince, pensa-t-elle en dissimulant un sourire nerveux, peut-être est-il venu me demander en mariage ?

Mais le fermier était déjà marié à une femme maigre, renfrognée, qu'elle avait croisée trois ou quatre fois au général store.

Après de multiples circonlocutions et d'interminables précautions oratoires, Biltmore en vint enfin à la raison de sa visite.

— C'est un peu particulier, souffla-t-il tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son front rougi par le soleil. Mais c'est ma femme qu'a eu l'idée.

Il semblait à la torture. Des veines palpitaient à ses tempes. L'inquiétude gagna Sarah. L'homme lui faisait peur, avec son torse en barrique, ses avant-bras épais comme des jambons. Où voulait-il en venir ?

— C'est ma femme, répéta-t-il, on vous a peut-être dit qu'elle ne peut pas avoir d'enfant ? Ça la rend folle, vous comprenez... Un jour, si ça continue, elle finira par se foutre dans le puits. On a essayé l'adoption, mais c'est complètement foireux comme système, on n'a pas le droit de choisir l'enfant, il faut acheter chat en poche, ça ne tient pas debout ! Je suis éleveur de profession, jamais on me forcera à accepter une bête que je n'aurai pas pu examiner au préalable.

— Je ne comprends pas..., commença Sarah, mais Biltmore leva une paume péremptoire pour lui couper la parole.

— Votre gamin, haleta le fermier. Il nous plaît bien. On s'est dit, comme ça, qu'on pourrait vous le louer... Vous voyez, ce serait une sorte d'adoption entre nous, un marché de la main à la main. Vous êtes toute seule, vous ne roulez pas sur l'or, vous ne connaissez personne : le gosse doit s'embêter ferme. Si vous nous le laissiez, il serait heureux comme un roi ; je suis bien, installé, j'ai de l'argent, il aurait des copains, ma femme lui passerait tous ses caprices.

Sarah crut qu'elle allait suffoquer. Elle ouvrit la bouche mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

Biltmore se pencha vers elle et lui fit un clin d'œil. On est entre nous, chuchota-t-il, pas la peine de tourner autour du pot. Moi et ma femme, on vous a observée. C'est pas difficile de deviner que vous ne l'aimez pas, ce petit. Jamais un geste de tendresse, pas un câlin, rien. Attention ! Je ne critique pas, vous avez sûrement vos raisons, je ne suis pas là pour vous faire la morale. Mais enfin on voit bien que ce gamin vous embarrasse. Il vous rappelle sans doute de mauvais souvenirs, il vous empêche de refaire votre vie. Si vous en étiez débarrassée, ce serait facile pour vous de trouver un jeune gars et de repartir à zéro.

Les oreilles de Sarah bourdonnaient si fort qu'elle avait du mal à suivre les propos de Peter Biltmore. Ce qui l'horrifiait, c'était moins l'absurde proposition du fermier que le constat qu'il dressait de ses rapports avec Timmy. Tout Heaven Ridge partageait-il la même conviction ? Avait-elle à ce point l'allure d'une mauvaise mère ?

— Je vous verserai une sorte de loyer, continuait le gros homme. Une espèce de rente... Le gosse serait toujours à vous, bien sûr, on ne peut pas revenir là-dessus, mais vous ne le verriez plus... ou du moins pas très souvent. À cet âge-là, ça oublie vite. Au bout de deux ou trois ans, il se souviendrait à peine de vous et considérerait ma femme comme sa vraie mère. Vous voyez l'avantage de la chose ? L'argent, je vous le verserai de la main à la main, comme ça pas d'impôts à payer, ni vu ni connu. Du liquide, rien que du bon liquide. Je m'engage à mettre le petit sur mon testament, comme ça, si je meurs, tout lui reviendra... et croyez-moi, ça représente un beau paquet. Bien plus en tout cas que vous ne pourriez lui donner. C'est son avenir assuré. Pensez à lui. Partie comme vous l'êtes, dans dix ans, le même sera sur les routes à vendre de la drogue pour s'en sortir. Ce serait lui rendre service que d'accepter ma proposition. Ma femme est une gentille personne, elle le traitera comme un petit prince. Elle voulait venir vous parler elle-même, mais elle avait trop honte, alors je lui ai dit : « T'en fais pas, je m'en charge, j'ai l'habitude des affaires, et je suis un honnête homme, je n'ai jamais volé personne. La mère du gosse, elle

n'aura pas à se plaindre de ma proposition. Son chiffre sera le mien. »

Il continua ainsi un long moment, sous les yeux de Sarah, éberluée. Pour donner du poids à sa démonstration, il avait sorti de sa poche des liasses de dollars maintenues roulées par des élastiques. D'ailleurs, il n'était pas mauvais vendeur et son argumentation tenait la route.

La jeune femme était trop atterrée pour céder à la colère. Elle aurait voulu hurler, vitupérer, chasser ce balourd à coups de formules tonnantes, vengeresses, mais elle resta figée sur sa chaise, incapable d'esquisser un geste.

Il doit croire que j'essaye de faire monter les prix, songea-t-elle. Ce fut l'arrivée de Timmy qui rompit le charme et lui donna la force de mettre fin à l'entretien. Elle essaya de le faire calmement, sans offenser le fermier.

Biltmore se leva, hésitant entre la mauvaise humeur et la honte.

— Vous ne lui rendez pas service, grommela-t-il en prenant congé. Il serait plus heureux chez moi, vous vivez comme une sauvage.

Elle le raccompagna jusqu'à la grille. Au moment de monter dans son pick-up, il se retourna :

— Si vous changez d'avis, vous savez où me trouver. C'est une bonne proposition, pensez-y. Ma femme et moi, nous sommes des gens respectables, on vous le dira partout. Vous pouvez prendre des renseignements, allez !

Quand le véhicule s'éloigna enfin, Sarah s'aperçut qu'elle tremblait.

Timmy s'approcha d'elle, tira sur sa jupe et demanda :

— Il voulait m'acheter le monsieur ? C'est ça ? Pourquoi tu n'as pas voulu me vendre ?

— Parce que je t'aime, chéri, balbutia-t-elle en s'agenouillant devant lui.

Mais le gosse se détourna, fuyant ses embrassades.

Si tu m'aimais vraiment, ronchonna-t-il, on repartirait chez nous... Ici, je m'ennuie. (Puis il se mit à sauter à cloche-pied avant d'ajouter :) Ça doit être drôle de vivre au milieu des

cochons. C'est ça qu'il élève, hein, l'monsieur ? J'aimerais bien avoir un cochon à moi.

Après l'enlèvement, les hommes du FBI installèrent l'électricité à l'intérieur du ranch. Un camion-générateur du type utilisé par les équipes de la télévision vint se garer derrière la maison. Il abritait un groupe électrogène qui assurait les besoins en lumière des agents spéciaux, alimentait le matériel de transmission et les ordinateurs.

Cette maison où l'on s'éclairait encore au pétrole leur parut a priori suspecte, Sarah le sentit dès les premières minutes.

La fouille des environs ne donna rien ; les patrouilles organisées par le shérif rentrèrent bredouilles. Timmy s'était évaporé dans la nature, comme Dennis Heillbronn quelques années plus tôt.

La suspicion de kidnapping autorisait l'entrée en scène du FBI. D'emblée, Sarah songea à Jamy.

— Il a mis quatre ans à me retrouver, expliqua-t-elle au shérif, mais il y est arrivé... il est venu récupérer son fils, comme il l'avait promis. C'est lui, j'en suis sûre !

— Jamy Morissette, maugréa le shérif en prenant des notes. C'est donc lui le père du gamin. Vous avez été mariés ? Y a-t-il eu divorce ? Jouissait-il d'un droit de visite légal accordé par un juge ? Avez-vous contrevenu à ce droit en vous isolant ici sans lui communiquer votre nouvelle adresse ?

La machine s'était mise en marche ; Sarah dut déballer une nouvelle fois toute l'histoire. Son récit paraissait dix fois plus invraisemblable ici, à Heaven Ridge, qu'à Los Angeles ; elle s'en rendit compte au fur et à mesure qu'elle exposait les faits. Elle avait conscience de ne pas être assez claire, de se montrer nerveuse, agressive. De faire preuve dans ses reparties d'un humour acerbe, nullement à sa place dans la bouche d'une mère morte d'inquiétude.

Le shérif lui sembla lent, pesant. Il fallait tout lui répéter trois fois. Elle imaginait sans mal les commentaires des flics entre eux : « Encore une histoire de cinglés, ça doit être congénital dans leur famille, déjà que Job, le grand-père, n'avait pas toute sa tête ! »

Elle devinait que les éléments du dossier seraient colportés à travers tout le village par les épouses des adjoints dès le lendemain matin. Sa vie privée deviendrait vite un objet de débat, d'opprobre, dont on dissenterait au général store.

— Tiens donc, ricaneraient les commères, elle n'est donc pas veuve, comme elle le prétendait ?

— Pensez-vous ! riposteraient les langues de vipères. Il y a une histoire pas propre derrière tout ça. Ce serait du sale monde, à ce qu'on dit.

Elle commit sa première erreur quand, à bout de nerfs, elle insulta le shérif en le traitant de plouc incapable. Plus tard, elle se le reprocha amèrement, mais, sur le coup, elle ne put s'en empêcher. Elle était au comble de l'exaspération et les battues interminables préconisées par ce policier de campagne lui paraissaient d'emblée vouées à l'échec. On perdait du temps, il fallait trouver Jamy Morissette et lui reprendre l'enfant, c'était la seule méthode à suivre.

Elle comprit qu'elle était allée trop loin quand ils cessèrent de lui apporter du café et commencèrent à manger des sandwiches sous son nez sans rien lui proposer.

Aucune femme du village ne vint la voir pour la soutenir dans l'épreuve ; seule Maggie Heillbronn se présenta à la grille, souriante.

— Ne craignez rien, lui murmura-t-elle en lui prenant les mains. Il ne faut pas pleurer, ce n'est pas triste. Timmy est avec Dennis. Nous irons bientôt les retrouver là-haut toutes les deux, il suffira d'agrandir un peu le vaisseau spatial, c'est tout. Je vous ferai une petite place. N'ayez pas peur, je ne décollerai pas sans vous.

On passa les environs au peigne fin. Cela prit du temps car peu d'hommes s'étaient spontanément portés volontaires, et le shérif avait dû réquisitionner des adjoints temporaires pour former des patrouilles. La solidarité traînait les pieds.

Enfin, les agents du FBI débarquèrent, peu chaleureux, l'œil inquisiteur, mais à coup sûr plus efficaces. Ils amenaient dans leurs bagages le dossier Jamy Morissette.

— C'est lui qui a enlevé mon fils ! attaqua tout de suite Sarah. Il avait juré de le faire. Il l'a sans doute emmené en Louisiane, dans les bayous, là où vit sa famille. Ce sont des Cajuns, ils...

— Nous savons tout ça, miss Devon, coupa Mike Callhoun. Mais il y a un problème : Jamy Morissette est incarcéré depuis trois ans à la prison de Starke, dans l'état de Floride, pour complicité dans l'assassinat d'un garde forestier des Everglades. Il n'a donc pas pu enlever votre fils. Nos agents en Louisiane ont effectué une perquisition chez les Morissette, ils n'ont rien trouvé qui puisse laisser penser qu'ils auraient participé à un enlèvement. De toute manière, nous les avons placés sous surveillance constante.

Sarah perdit pied. Pour elle, la culpabilité de Jamy était si évidente qu'elle ne s'était pas encore réellement inquiétée. Dans son esprit, l'équation était simple : Jamy avait enlevé Timmy, il ne lui ferait donc aucun mal. La police le localiserait très vite et s'appliquerait à lui reprendre l'enfant. C'était une simple question de temps. Presque une formalité. Pendant la « transaction », Timmy ne serait jamais en danger.

Les révélations de l'agent spécial Callhoun bouleversaient cet échafaudage rassurant. Si Jamy n'était pas coupable, tout pouvait arriver...

Elle s'effondra dans un fauteuil et resta muette, entendant à peine ce que lui disaient les deux types du Bureau fédéral.

— Vous êtes sûrs qu'il n'a pas pu téléguider l'enlèvement depuis l'intérieur de la prison ? interrogea-t-elle.

— Jamy Morissette n'est pas un caïd du crime organisé, répondit l'agent Mikovsky. C'est un simple braconnier, vindicatif et pas très malin. Il ne bénéficie d'aucune complicité. Seuls les membres de sa famille auraient pu l'aider. Nous les

avons à l'œil, soyez-en certaine. Si votre fils est caché quelque part dans les bayous, nous finirons par le trouver.

Mais Sarah eut le sentiment qu'ils ne croyaient pas à la culpabilité du clan Morissette.

C'est alors qu'elle commit sa seconde erreur : elle parla de Peter Biltmore, l'éleveur de porcs, et de sa proposition insensée.

— Il voulait que je lui vende Timmy, balbutia-t-elle. Il m'a proposé de l'argent. Il voulait l'acheter... pour sa femme !

Les deux types hochèrent la tête sans manifester beaucoup d'enthousiasme pour cette nouvelle piste. Quoi qu'on leur dise, ils restaient d'une froideur de poissons congelés. Polis mais circonspects, ennemis de tout emballement.

Ils allèrent trouver Biltmore. Le fermier nia tout en bloc et accusa Sarah de délire paranoïaque. C'était sa parole à lui, honnête fermier honorablement connu, contre celle d'une saltimbanque qui vivait en sauvageonne, bouclée derrière les grilles d'un zoo !

Les notables d'Heaven Ridge l'appuyèrent. D'ailleurs il était de notoriété publique que Sarah Devon ne fréquentait que Maggie Heillbronn, la folle de la colline des saules. « Qui se ressemble s'assemble », répétait-on avec un sourire entendu.

— Nous avons un petit problème, miss Devon, déclara un soir l'agent Callhoun en s'asseyant en face de Sarah. Peter Biltmore donne de votre rencontre une version très différente de la vôtre. Je voudrais vous faire entendre sa déposition.

Il tendit la main pour mettre en marche un petit magnétophone posé au centre de la table. La voix du fermier s'éleva du minuscule haut-parleur, nasillarde comme celle d'un lutin prisonnier d'une boîte d'allumettes.

— Je suis effectivement allé voir cette femme, grognait l'éleveur de porcs, pour lui proposer de prendre l'enfant en pension chez nous... J'avais des raisons d'agir ainsi. De bonnes raisons, et ma femme vous le confirmera. Nous pensions qu'elle maltraitait le gosse... qu'elle le battait. C'était évident, il n'y avait qu'à regarder les bras, les cuisses du gamin : ce pauvre mioche était constamment couvert de bleus. Je me suis sans doute mêlé

de ce qui ne me regardait pas, mais j'ai pensé qu'en l'attirant chez moi, je le protégerai de sa mère. Voilà. Mais il n'a jamais été question que « j'achète » l'enfant, comme le prétend cette folle ! J'espérais que le même se confierait à ma femme, qu'il finirait par avouer que sa mère le battait.

Callhoun éteignit l'appareil.

— Mark Foster, le patron du général store, ainsi que bon nombre de ses clientes ont confirmé que Timmy présentait souvent des hématomes sur le corps, énonça-t-il en faisant mine de consulter ses notes. Une certaine Mrs Walters m'a déclaré, je cite : « Le pauvre petit avait toujours l'air triste. Sa mère lui interdisait de pénétrer à l'intérieur du drugstore, sans doute pour qu'on ne remarque pas les plaies dont il était couvert. » Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Sarah demeura muette, écrasée de stupeur. Elle était blême. Sa bouche tremblait, échappant à tout contrôle.

Je dois répondre, pensa-t-elle submergée par la panique. *Je dois répondre, ou bien ils croiront m'avoir prise en défaut.*

Mais les mots ne venaient pas. Lorsqu'elle se mit à parler, elle ne produisit qu'un horrible bredouillement.

— Timmy ne tient pas en place, haleta-t-elle. Il joue, il se cogne, grimpe, tombe... et je ne peux pas le forcer à rester assis sur une chaise. C'est un petit garçon de 4 ans débordant d'énergie... il a besoin de se dépenser. Il ne totalise, je le suppose, ni plus ni moins d'hématomes que tous les garçons de son âge.

Elle essayait de garder son calme, de ne pas s'emballer. Si elle laissait la colère prendre les rênes, si elle se déchaînait contre Biltmore et les commères d'Heaven Ridge, elle offrirait aux deux hommes du Bureau fédéral l'image d'une femme souffrant de paranoïa aiguë, et cela, il fallait l'éviter à tout prix.

Je suis une étrangère ici, souffla-t-elle. Il n'est pas facile pour une famille monoparentale issue de la ville de s'insérer en milieu rural, vous le savez aussi bien que moi.

— Mais la tristesse de l'enfant ? insista Callhoun. Comment l'expliquez-vous ?

— Il s'ennuyait, dit Sarah. Il voulait que nous retournions à Los Angeles. Il se plaignait de n'avoir pas de copains.

Elle prit subitement conscience qu'elle parlait de Timmy au passé et se tut, frappée d'épouvante. Cela lui avait échappé ; pourquoi ? L'agent spécial n'avait pu manquer de le noter. Quelle conclusion en tirerait-il ?

Pourquoi cet emploi du passé ? Son inconscient considérerait-il déjà la mort de Timmy comme certaine ?

— Tout cela est embêtant, soupira Callhoun. Nous allons être obligés de vous prier de rencontrer l'une de nos psychologues. Ne serait-ce que pour balayer ces accusations gênantes. C'est une formalité, n'y voyez pas une brimade.

Sarah hocha la tête pour n'avoir pas à parler. Elle craignait de fondre en larmes si elle ouvrait la bouche.

Dès le lendemain, les premières manchettes infamantes faisaient leur apparition sur le présentoir du drugstore. Une gazette locale titrait : Second enlèvement à Heaven Ridge. La mère suspectée de mauvais traitements. Selon certaines rumeurs, il conviendrait de ne pas écarter l'éventualité d'un infanticide déguisé en kidnapping... Calomnie ou piste sérieuse ?

Sarah avait beau s'être préparée à quelque chose d'approchant, elle fut victime d'une syncope avant d'avoir fini de déchiffrer les gros titres.

Elle se réveilla sur son lit, sous l'œil froid des agents Callhoun et Mikovsky. Ils lui annoncèrent que la psychologue du service désirait s'entretenir avec elle.

La réductrice de tête dépêchée par le Bureau était une quinquagénaire mince et réservée, ses cheveux grisonnants coiffés en chignon. Elle était vêtue d'un tailleur acheté chez Bloomingdale's et qui avait mal supporté le voyage. L'entretien commença par des tests qui durèrent longtemps et mirent les nerfs de Sarah à rude épreuve. On cherchait à la piéger, elle ne l'ignorait pas. Elle était brusquement passée du statut de victime à celui de criminelle ; la chose n'avait rien de réconfortant. Comment devait-elle se comporter ? Fallait-il hurler, tempêter, au risque de conforter ses observateurs dans l'idée qu'elle était dérangée ?

Mais si je reste calme, songeait-elle, ils verront en moi une psychopathe dépourvue de sensibilité.

C'était insoluble.

Enfin, la psychologue – qui répondait au nom de Neave O'Patrick – sortit de son attaché-case les ouvrages pour enfants que Sarah avait publiés au cours des quatre dernières années, et les étala devant elle. On avait glissé des signets entre les pages des petits romans illustrés de dessins aux couleurs vives.

— J'ai relevé dans votre œuvre certains thèmes récurrents qui semblent revenir de manière presque obsessionnelle, annonça la femme. Jo, le lapin, est enlevé par Frazzy le renard... Bumpy l'éléphant est battu par son cornac, comme Denver, le jeune gorille du Petit Cirque des Monstres. Pourquoi cette omniprésence des châtiments corporels ? Vos parents vous frappaient-ils ?

Sarah faillit éclater de rire. C'était une accusation si cocasse quand on connaissait John Latimer et Cecilia Devon !

— Les enfants battus, une fois devenus adultes, se transforment souvent en parents frappeurs, souffla Neave O'Patrick. Ils n'ont d'autre image paternelle, c'est comme une malédiction dont ils ne parviennent pas à se libérer. En quelque sorte, ils ne sont pas responsables de ce qu'ils font.

— Vous voulez me faire avouer que je maltraçais mon fils parce que j'étais moi-même battue par mes parents ? s'enquit Sarah en enfonçant les ongles dans le bois de la table. Si vous les connaissiez, cette idée vous semblerait stupide.

— Je les connais, coupa sèchement la femme au chignon gris, je les ai rencontrés hier soir.

Son ton disait clairement que cet entretien n'avait pas réfuté son hypothèse. Sarah s'en trouva décontenancée, puis elle se représenta la psychologue en tête à tête avec un John Latimer vaincu, vieilli, naviguant en permanence à la frontière de l'ivresse, et une Cecilia hystérique, malade des nerfs, sautant sur sa chaise au moindre craquement du parquet. Qu'en avait-elle déduit ? Elle avait probablement vu en eux deux épaves au bout du rouleau, deux déclassés travaillés par de secrets tourments, et pourquoi pas en proie aux remords ?

— Ils... ils n'étaient pas comme ça quand j'étais petite, se dépêcha-t-elle de lancer. P'pa a été ruiné par le krach boursier des marchés d'Asie. Avant leur dégringolade, c'étaient des gens charmants, adorables.

— Les anciens enfants battus ont coutume de s'inventer une jeunesse de contes de fées, objecta Neave. C'est un mythe auquel ils s'accrochent de toutes leurs forces. N'est-ce pas ce besoin de mythifier à tout prix qui vous a poussée vers le métier de conteuse ? Vous avez fait du mensonge une activité professionnelle. Une activité qui pourrait être la continuation logique des affabulations que vous bâtissiez jadis, afin de masquer les mauvais traitements qu'on vous faisait endurer ? (Elle baissa la voix pour ajouter :) Sarah, parlez-moi franchement, votre père a-t-il abusé de vous quand vous étiez fillette ?

Le reste de l'entretien se déroula sur le même ton, et Sarah dépensa des trésors d'énergie pour garder le contrôle d'elle-même. Rien ne lui fut épargné. On lui fit même remarquer que certaines des images dont elle avait illustré ses livres présentaient un caractère sexuel latent. Sous le crayon de la femme au chignon gris, tout devenait sale : le buisson se changeait en touffe pubienne, l'arbre dressé en pénis turgescent, à croire que Sarah, depuis cinq ans, travaillait pour un éditeur spécialisé dans la littérature pornographique.

Puis il lui fallut détailler son aventure avec Jamy Morissette, confirmer qu'il ne lui avait jamais fait subir de sévices sexuels.

— Il ne m'a pas violée, soupira-t-elle, si c'est ce que vous voulez entendre. C'était une simple aventure, une fantaisie sans lendemain... mais qui a dérapé. Je ne pensais pas qu'il deviendrait si autoritaire, si menaçant. À l'époque, je croyais tout savoir des garçons, je n'avais jamais fréquenté des types de ce genre.

— Mais sa violence vous attirait..., conclut Neave. Elle vous excitait. On pourrait penser que vous ne concevez les rapports sexuels que dans un climat de violence. Les victimes d'inceste sont souvent dans ce cas. Elles choisissent d'instinct des

partenaires qui abuseront d'elles, les humilieront parce qu'elles estiment qu'elles ne valent rien, qu'elles sont souillées à jamais. Plus profondément, elles sont convaincues qu'elles doivent être punies pour les saletés dont elles se sont rendues complices dans leur enfance, ce qui les condamne à pratiquer une certaine forme de masochisme.

— Jamy était beau, riposta Sarah. Il me plaisait, c'est tout. Peut-être auriez-vous eu, vous aussi, envie de coucher avec lui ? Est-ce que cela implique obligatoirement que votre père vous tripotait quand vous aviez 10 ans ?

— Dix ans ? souligna Neave. Pourquoi précisément « 10 ans » ? Est-ce à cet âge que votre père vous a forcée à subir ses attouchements ?

On tournait en rond. Tout devenait signifiant. Sarah était prête à parier qu'au bout d'une semaine de ce traitement, l'esprit le mieux trempé se laissait à tout coup envahir par le doute. De simples fantasmes d'adolescente finissaient par se changer en « souvenirs », les « C'est ridicule ! » en « Pourquoi pas après tout ? ».

Je me demande, poursuivit doucement la femme au chignon gris, si vous n'envisagez pas l'enlèvement comme l'unique moyen d'échapper aux mauvais traitements. C'est ce qui ressort en tout cas de la lecture de vos œuvres. Les animaux maltraités sont kidnappés par quelqu'un qui, finalement, devient leur ami. Leur sauveur. Dans la vie de tous les jours, l'enfant maltraité n'a pas la possibilité de fuir sa famille. De plus, il verrait dans ce départ une sorte de trahison, alors il rêve qu'on l'enlève, parce que ainsi, il n'est plus coupable d'abandon. Quand vous étiez enfant, aviez-vous envie d'être enlevée ?

— Toutes les adolescentes caressent ce fantasme, murmura Sarah.

— Vous avez dit caressent..., nota Neave O'Patrick. Associez-vous cette idée à une activité masturbatoire... ou à certains attouchements qu'on vous aurait imposés ?

Sarah s'abstint de répondre. Elle haussa les épaules, signifiant qu'elle était lasse de cette joute oratoire.

— J'essaye de vous aider, soupira la femme. Je ne suis pas votre ennemie. Vous avez tort de vous raidir. S'il y a procès, le

procureur aura beau jeu de se livrer à des simplifications outrancières qui impressionneront les jurés. Il pourrait affirmer, par exemple, qu'ancienne enfant battue, vous vous êtes sentie obligée de préserver votre fils de cette fatalité qui pesait sur vous en « l'enlevant » à votre manière... c'est-à-dire en lui ôtant la vie. Pour abrégier ses souffrances.

— Vous êtes folle !... hoqueta Sarah.

— Certains n'hésiteront pas à l'affirmer, vous pouvez en être certaine. Je peux d'ores et déjà vous résumer la thèse qu'ils défendront devant les jurés : vous souhaitiez inconsciemment qu'on vous « enlève » le petit parce que vous sentiez monter en vous le besoin irréprensible de lui faire du mal. Vous cherchiez à le protéger contre vous-même, contre vos tendances compulsives. D'où cette obsession du rapt salvateur dans vos livres. Ce kidnapping bénéfique n'intervenant pas à point nommé, comme vous l'espériez, vous avez laissé parler vos pulsions. Voilà très exactement ce qu'on dira de vous. Jamy Morissette a toujours nié le rôle de futur ravisseur que vous lui avez attribué dans vos déclarations. Je me demande si vous ne désiriez pas, en fait, qu'il vous arrache l'enfant dès sa naissance afin de préserver le bébé des mauvais traitements que vous lui réserviez. Il y a une gentille fille en vous, et puis il y a l'autre... celle qui associe l'enfance aux coups, à l'inceste. Celle qui pense peut-être qu'il vaut mieux mourir que supporter toutes ces saletés. Celle qui préfère tuer son fils tant qu'il est encore « propre »... avant qu'il ne soit happé par l'engrenage.

— C'est du délire !

— Non. On peut tout imaginer. Ça se tient. S'il y a procès, on vous mettra en pièces. Mieux vaut vous confier à moi dès maintenant. (Elle fit une pause avant de reprendre :) Il semblerait que, depuis la naissance de Timmy, vous n'ayez eu aucune vie sexuelle. Aucun partenaire. C'est étonnant, non, pour une jeune femme en bonne santé ? J'ai rencontré Jamy Morissette : c'est de toute évidence un sociopathe profondément narcissique. Il s'estime au-dessus des lois, il se voit comme un affranchi, une personnalité d'exception qui n'a pas à se plier à la règle commune. Il sait qu'il a du charme et s'en sert à outrance. Il considère que tout lui est dû, que tout lui appartient. Il ne se

sent coupable de rien. Il prend ce dont il a envie sans se soucier de la réaction d'autrui. C'est un prédateur. Un genre qui attire beaucoup les femmes à tendances autodestructrices. Êtes-vous allée vers Jamy Morissette parce que vous pensiez qu'il allait vous punir comme vous le méritiez ?

Quand Neave O'Patrick fit enfin disparaître les dossiers dans sa mallette, Sarah était sur le point de lui sauter à la gorge et de lui crever les yeux. Elle avait le sentiment de s'être bien comportée, sans pouvoir déterminer cependant si c'était là une chose positive ou négative.

Je n'ai pas hurlé, je ne me suis pas arraché les cheveux, je ne me suis pas roulée par terre en bavant, pensa-t-elle, mais peut-être est-ce là, justement, l'attitude qu'adopterait une tueuse en série dépourvue de sensibilité.

Le lendemain, une équipe du FBI débarqua, armée de sondes à méthane. Sarah serra les dents. Une sonde à méthane a pour fonction de détecter les gaz issus de tout processus de putréfaction se déroulant sous la terre. Dès que le taux de méthane est supérieur à la normale, on sait qu'on se trouve en présence d'un cadavre enterré ; il n'y a plus alors qu'à creuser pour dégager le corps.

Les fédéraux se déployèrent dans la forêt selon un quadrillage précis. De toute évidence, ils cherchaient le cadavre de Timmy, cadavre que sa mère avait forcément enseveli quelque part sur ses terres. Cette nouvelle péripétie excita la presse dont les camions-émetteurs stationnaient maintenant en bordure de la route. Des chaînes locales s'intéressaient à l'affaire. Sarah avait entendu dire que les reporters étaient allés interroger Maggie Heillbronn. Ils lui avaient fait raconter son histoire avant de filmer la navette spatiale en contreplaqué dressée dans le jardin de la pauvre femme. En conclusion, le commentateur s'était demandé si les deux affaires n'entretenaient pas, par hasard, un lien mystérieux. Deux garçonnetts qui disparaissaient au même endroit, n'était-ce pas un peu énorme comme coïncidence ?

Des téléobjectifs restaient braqués en permanence sur le « zoo » ; Sarah ne pouvait plus mettre le nez dehors sans avoir l'illusion d'entendre crépiter les appareils photo ou ronronner les caméras. La presse n'avait pas mis longtemps à découvrir qu'elle écrivait des livres pour enfants. Les « experts » consultés pour l'occasion ne s'étaient pas privés de passer ses romans au crible pour parvenir aux mêmes conclusions que Neave O'Patrick. Ils avaient relevé, eux aussi, des thèmes récurrents curieusement obsessionnels ; s'ensuivait un blabla pseudoscientifique donnant à penser que les petits fascicules

sortis de la plume de Sarah étaient en réalité les mémoires cryptés d'une tueuse en série particulièrement séduisante.

Professionnellement parlant, je suis foutue, songea Sarah, grillée. *Après ça, aucun éditeur d'ouvrages pour la jeunesse ne voudra me faire travailler.*

Tout remontait à la surface : les reporters avaient réussi à retrouver Jennifer Podowsky, son ancienne compagne de chambre à l'université.

— C'était une fille bien, avait déclaré celle-ci, mais tout le temps fourrée dans des plans zarbis. Pas douée pour se trouver des mecs propres, quoi !

Une équipe télévisée avait filmé Jamy Morissette dans sa cellule, à la prison de Starke. Il s'était montré charmeur, discret, et avait fait grande impression sur le public féminin. Un producteur lui promit le rôle principal dans un téléfilm dès qu'il aurait retrouvé sa liberté.

Seuls les parents de Sarah avaient refusé de recevoir les journalistes ; cette attitude n'avait pas fait bonne impression. Dans la plupart des journaux, John Latimer Devon fut présenté comme un homme au bout du rouleau, un financier malavisé aux placements hasardeux tenu en piètre estime par ses ex-clients. On le rendit responsable de la ruine des nombreux petits épargnants ayant eu le tort de lui faire confiance.

Sarah comprit qu'elle devait cesser de lire les gazettes si elle voulait conserver un semblant de santé mentale. Partout, on la mettait en pièces. L'occasion, il est vrai, était trop belle ! La personnalité de Job avait allumé la mèche de la bombe à ragots. Se bousculant au micro, la population d'Heaven Ridge affirmait que l'ancien aviateur ne s'était jamais conduit comme il aurait dû.

— C'était un héros bardé de médailles, à ce qu'on dit, tempêta Mark Foster, le patron du général store. Il aurait dû donner l'exemple ; au lieu de ça, il vivait comme un vieux fou, enfermé derrière ses grilles. À croire qu'il s'était lui-même mis en cage parce qu'il se savait dangereux.

À partir de là, toutes les extrapolations étaient permises.

Les sondes à méthane localisèrent deux cadavres : un raton laveur et un renard dans un état de décomposition avancée. Devant cet échec, une gazette locale offrit une prime à qui découvrirait la dépouille du petit Timmy. Dès lors, la campagne s'emplit de chasseurs patrouillant avec leurs chiens. Certains utilisèrent des cochons.

L'affaire passionna l'Amérique pendant deux bonnes semaines. Dans les librairies, les livres de Sarah furent déplacés du rayon Enfance au rayon Thrillers. On les achetait par blague, pour se les offrir entre adultes, avec un clin d'œil convenu. On se piquait de lire entre les lignes, pour y découvrir la solution du crime. Beaucoup en discutaient avec leur analyste. Des ligues de moralité s'étonnèrent que des ouvrages aussi répugnants aient pu être vendus à des enfants innocents.

La fièvre retomba lorsqu'on mit au jour, à trois cents kilomètres d'Heaven Ridge, une voiture abandonnée dissimulée dans un boqueteau, sous un filet de camouflage des surplus de l'armée.

Entre les coussins de la banquette arrière, on avait déniché un jouet d'enfant, l'un de ceux qui figuraient dans la liste dressée par Sarah à la demande des agents fédéraux au début de l'enquête, lorsqu'on l'avait priée d'établir un relevé précis des vêtements de Timmy et du contenu supposé de ses poches. Il transporte toujours des petits bonshommes en plastique, avait-elle répondu, vous savez : des monstres de l'espace, des créatures bizarres... ce genre de trucs qu'adorent les gosses. Dès qu'il s'ennuie, il les sort de ses poches pour jouer avec.

— Passez tous ses jouets en revue, lui avait alors ordonné Callhoun. Faites un inventaire, essayez de déterminer quelles figurines il a emportées ce jour-là.

Ça n'avait pas été facile car Timmy avait tendance à éparpiller ses jouets tout autour du ranch. Les bonshommes en plastique étaient si petits qu'il suffisait de marcher dessus pour les enfoncer dans la terre meuble ; leur disparition déclenchait chez l'enfant d'épouvantables colères que sa mère essayait d'endiguer en explorant la pelouse à quatre pattes.

Entre les coussins de la voiture, on découvrit un Skeleton King de six centimètres de haut, horrible petit squelette affublé

d'une couronne et d'une cape rouge, figurant en première position sur la liste.

— Il y tient comme à la prunelle de ses yeux, balbutia la jeune femme lorsqu'on lui montra la photo de la figurine transmise par fax. C'est le méchant d'une série télé. Je l'ai achetée à L.A., juste avant notre départ.

— Les empreintes de Timmy sont dessus, annonça Callhoun, le labo vient de le confirmer. Elles correspondent à celles relevées ici, sur les jouets entassés dans sa chambre. Il n'y en avait aucune autre dans la voiture, les ravisseurs les ont toutes effacées. Le véhicule a été volé deux jours avant l'enlèvement et équipé de fausses plaques. Il n'y avait pas la moindre poussière à l'intérieur, comme si on l'avait passé à l'aspirateur.

Toutefois, la présence du filet de camouflage, qui avait dissimulé pendant tout ce temps l'automobile aux yeux des curieux, gênait les agents spéciaux. C'était un accessoire typiquement militaire, or Job avait été soldat...

Sarah dut bientôt se rendre à l'évidence, l'absence de demande de rançon posait problème. Elle impliquait que les ravisseurs ne comptaient nullement restituer leur proie.

— On l'a enlevé pour le vendre, c'est ça ? balbutia-t-elle. Vous pensez à un gang de trafiquants d'enfants ?

Callhoun secoua négativement la tête.

— À 4 ans, il est trop grand pour les réseaux d'adoption clandestins, répondit-il en évitant le regard de la jeune femme. Un bébé, c'est facile à transporter d'une frontière à l'autre, ça ne parle pas. Un gosse de 4 ans, c'est compromettant, ça peut créer un scandale, hurler, se débattre, attirer l'attention.

Sarah se recroquevilla, torturée par l'hypothèse qui tourbillonnait dans sa tête. La pire de toutes.

— Vous pensez à des... pédophiles, murmura-t-elle, des détraqués ?

Les bordels d'enfants existaient, elle le savait. On y séquestrait des gosses choisis en fonction de leur beauté. Timmy aurait constitué pour ces malades une proie idéale.

— Pas forcément, soupira Callhoun. Il ne faut pas toujours envisager le pire. Reste la possibilité du couple stérile en mal d'enfants. Ils se sont entichés de Timmy, ils ont décidé de se l'offrir, comme on achète une poupée dans un magasin de jouets. Si c'est le cas, ils ne lui feront aucun mal. Nous allons travailler là-dessus, tenter de dresser une liste des vacanciers ayant séjourné dans les hôtels du voisinage, les pensions de famille, les camps de trailing. Timmy n'était pas un personnage public ; pour le repérer, ses ravisseurs ont dû obligatoirement passer par ici. Or, qui traverse la contrée à part des vacanciers ?

Sarah eut la sensation qu'il se forçait à l'optimisme pour tenter de la rassurer. Elle lui en sut gré, mais son angoisse ne s'apaisa nullement.

Les fédéraux levèrent le camp en la suppliant d'installer le téléphone le plus vite possible. Sarah ne put s'empêcher de penser que leur départ ressemblait à une retraite camouflée. Ils feignaient de s'élancer sur une nouvelle piste alors qu'en réalité, ils n'en savaient pas plus qu'elle.

— Nous vous tiendrons au courant, lui promit Callhoun avant de grimper dans sa voiture. Les opérations de recoupement vont prendre un peu de temps, soyez patiente.

Il démarra. Les journalistes avaient vidé les lieux depuis vingt-quatre heures déjà. Sarah Devon en mère éplorée les intéressait beaucoup moins que Sarah Devon en génitrice infanticide. Le silence retomba sur la campagne, Sarah se retrouva seule au bord d'une route jonchée de mégots et de boîtes de bière vides. Elle eut envie de hurler : *Revenez ! Ne me laissez pas !* et pendant un moment elle suffoqua, en proie à une crise d'angoisse qui lui coupa la respiration.

La presse et la télévision cessèrent de parler d'elle. Du jour au lendemain, elle retomba dans l'anonymat. À Heaven Ridge, cependant, les choses ne se raccommodèrent pas. Trop de paroles définitives avaient été prononcées. Sarah comprit qu'elle aurait beau faire, elle ne remonterait jamais dans

l'estime de ses voisins. Il resterait toujours quelque chose. Une ombre. Un doute. La conviction qu'elle avait eu, somme toute, ce qu'elle méritait.

Elle ne tarda pas à recevoir une lettre pleine de gêne de son éditeur. En raison de la publicité négative faite autour de son nom, lui expliquait ce docte critique, sa société ne pouvait plus décemment continuer à l'employer. D'ailleurs, l'aurait-il voulu, ses actionnaires s'y seraient opposés.

Le vieux salaud ! songea Sarah. Il se montrait moins tatillon lorsqu'il réimprimait mes bouquins en catastrophe pour alimenter le rayon Polar des librairies !

Mais sa colère ne dura pas, elle avait d'autres soucis. Elle descendait fréquemment au village pour téléphoner du drugstore. Elle appelait le FBI pour essayer d'obtenir des nouvelles. Les rares fois où elle parvint à obtenir de parler à Callhoun, ce fut pour s'entendre dire que l'enquête suivait son cours. On n'avait rien de neuf à lui apprendre. Lorsqu'elle sortait de la cabine, Mark Foster s'arrangeait pour lui tourner le dos ou grimper en haut d'une échelle. Pour Heaven Ridge, elle restait la suspecte numéro un, la découverte de la voiture des ravisseurs ne l'avait pas innocentée. Après tout – n'est-ce pas ? –, elle aurait pu voler cette voiture elle-même et la cacher là où on l'avait retrouvée. Et cette folle de Maggie Heillbronn avait pu l'y aider, à son insu, sans même se rendre compte de ce qu'on lui faisait faire ! Oh ! Allez ! Elle avait bien entortillé son monde, cette pimbêche de L.A., les fédéraux s'y étaient laissés prendre, mais ici, à Heaven Ridge, on n'était pas nés d'hier. D'ailleurs, le filet de camouflage prouvait sa culpabilité.

Elle l'avait récupéré dans le fourbi de Job, comme deux et deux font quatre !

Elle téléphona à ses parents.

— Quel besoin avais-tu d'aller vivre dans ce pays de sauvages ! se lamenta Cecilia. Et comment veux-tu que ton père se fasse de nouveaux clients après les choses horribles qu'on a écrites sur lui dans les journaux ? Tu sais qu'on a insinué qu'il te tripotait lorsque tu étais petite fille ? C'est ignoble ! Il a très mal supporté la chose. Qu'est-ce qui t'a pris de raconter des choses pareilles aux psychiatres ?

— Maman, trancha Sarah, je n'ai jamais dit ça. Ce sont des inventions de journalistes.

Mais de ce côté, également, le doute s'installait.

— Je sais que tu traverses une épreuve, conclut sa mère. Malgré cela, il n'est peut-être pas bon que nous nous rencontrions en ce moment... Je pense à ton père. Tous ces ragots lui ont fait beaucoup de mal, et il t'en tient pour responsable.

Ça doit te convenir ! pensa Sarah avec amertume. *Tu étais tellement jalouse de moi lorsque j'étais petite. Au moins, maintenant, tu l'as tout à toi.*

Elle se sentait devenir méchante. Elle avait envie de mordre, de déchirer à belles dents tous ceux qui se dressaient sur sa route.

Les semaines passaient. Elle commençait à redouter que son affaire ne finisse au rayon des dossiers non classés. Elle avait lu qu'un crime non élucidé dans les quarante-huit heures avait moitié moins de chance de l'être après une semaine, et pratiquement plus aucune au bout d'un mois. C'était comme un trou dans l'eau qui se referme sur la chute d'une pierre. On allait l'oublier. Elle ne disposait d'aucune relation susceptible de faire pression sur le FBI. Pire que tout, l'enquête ne l'avait pas complètement blanchie. Si Callhoun s'était un peu humanisé, l'agent Mikovsky, lui, était resté soupçonneux jusqu'au dernier jour.

Il demeure persuadé que j'ai fait le coup, se répétait-elle. Même après la découverte de la voiture. Ils ont dû se livrer à des tas de simulations pour essayer de déterminer comment j'aurais pu voler une voiture sur un parking, la cacher à des centaines de kilomètres d'Heaven Ridge et revenir ici. J'avais obligatoirement besoin d'un complice... ou plutôt d'une complice. C'est sûrement pour ça qu'ils ont passé tant de temps chez Maggie. Ils essayaient de lui faire avouer qu'elle me suivait avec le pick-up pendant que je conduisais cette foutue bagnole.

Et puis il y avait le filet de camouflage, bien sûr ! Un modèle des surplus disponible à la vente dans n'importe quelle boutique d'armement... mais qu'elle aurait pu récupérer dans l'attirail de son grand-père. Cette saloperie de filet !...

Sarah entassa quelques provisions dans la besace de toile kaki. Des sandwiches au beurre de cacahuètes, des barres de chocolat, une gourde pleine de café noir très sucré. Elle allait marcher longtemps et ne voulait pas courir le risque de se retrouver frappée d'hypoglycémie au milieu de la forêt. Elle emporta également une couverture de survie, au cas où elle serait surprise par une averse, car elle ne pouvait se permettre d'attraper froid. Sur le dessus, elle posa les jumelles de Job. Des jumelles de l'armée, très puissantes. Elles alourdissaient le sac mais les porter autour du cou aurait été une erreur : personne ne devait se douter qu'elle allait espionner ses voisins comme un éclaireur tapi dans la broussaille.

Elle sortit du ranch après s'être assurée que la route était déserte. Au moment où elle s'approchait de la grille, elle vit les poupées enterrées devant sa porte, de l'autre côté du grillage. Seules leurs têtes émergeaient de l'humus gras. C'était la blague favorite des gosses du village. Chaque fois qu'ils récupéraient de vieilles poupées dans les poubelles, ils s'empressaient de venir les ensevelir devant la maison de Sarah, ne laissant dépasser que les yeux des poupons de plastique rose et le haut de leur crâne. Quelquefois, ils écrivaient TIMMY en grosses lettres maladroites sur le front des baigneurs. La jeune femme s'y était habituée. Elle essayait de ne pas trop leur en vouloir, car les gamins ne faisaient que se conformer aux opinions professées autour des tables familiales, à savoir que la fille Devon avait été assez maligne pour rouler le FBI et enterrer son gosse dans un endroit où les fédéraux ne risquaient pas de le retrouver.

Ce harcèlement atteignait son point culminant lors de la fête d'Halloween. Il n'était pas rare, alors, qu'elle entende frapper sur la porte métallique de la clôture, et qu'une voix flûtée s'élève dans la nuit pour gémir : « Maman, c'est moi Timmy ! Je suis revenu... Ouvre-moi ! »

La première fois, Sarah s'y était laissé prendre, et elle était sortie en trombe, le cœur battant. À peine avait-elle paru sur la véranda qu'un concert de rires enfantins avait éclaté, tandis que de petites silhouettes se dispersaient en hâte dans la nuit.

Ils ne lui demandaient jamais de bonbons, mais sans doute leurs parents les avaient-ils longuement sermonnés sur ce point ? On ne devait rien accepter d'une tueuse, surtout pas des confiseries qui risquaient de se révéler empoisonnées.

Sarah quitta la propriété en prenant soin de cadenasser la grille derrière elle. Elle était la seule personne dans tout Heaven Ridge à fermer sa porte à clef, mais elle ne voulait pas courir le risque qu'on mette son absence à profit pour incendier le ranch ou tout au moins saccager la maison. Avec les adolescents, il convenait de n'écarter aucune éventualité, même la plus déplaisante.

Elle remonta le chemin de terre sur deux cents mètres puis s'enfonça dans la forêt. La progression à couvert était pénible, mais elle avait l'avantage de rendre Sarah invisible aux conducteurs des voitures roulant en direction d'Heaven Ridge.

Elle marcha trente minutes entre les troncs serrés. Il avait beau faire chaud, l'humidité restait prisonnière de la voûte de feuillage, installant sous les frondaisons une atmosphère moite, désagréable. Quand elle atteignit le surplomb d'où elle pouvait observer la ferme de Peter Biltmore, elle s'accorda une pause car elle était essoufflée. Elle buvait trop, elle fumait tout autant. Elle se savait en mauvaise condition physique. Elle avait grossi et ne rentrait plus dans les pantalons qu'elle portait cinq ans auparavant. Sa grossesse n'y était pour rien, c'était venu après, quand elle avait commencé à se nourrir avec ce qui lui tombait sous la main.

Elle s'allongea à plat ventre, tira les jumelles de la besace et se plongea dans l'observation de la ferme des Biltmore. Elle venait là assez souvent et restait tapie dans les broussailles des heures durant, les oculaires de caoutchouc rivés aux paupières.

L'idée que Timmy était prisonnier de l'éleveur de porcs l'avait assaillie au cours d'une nuit d'insomnie.

Et si..., avait-elle soudain pensé. Et si, devant mon refus de lui céder Timmy, il avait décidé de passer outre et de l'enlever ?

Les installations des Biltmore occupaient une grande surface au sol. La ferme se composait de trois corps de bâtiments. Les greniers y étaient gigantesques.

Ils auraient pu y aménager un appartement secret, s'était dit Sarah. Cloisonner trente mètres carrés à l'aide de parois insonorisées, puis dissimuler ce local clandestin derrière une montagne de bottes de foin.

Oui, cela n'avait rien d'impossible. Trente mètres carrés en plus ou en moins, ça n'avait aucune importance dans un grenier de cette taille, ça ne se repérait pas à l'œil nu, pas dans un tel environnement. Timmy était peut-être là, depuis quatre ans, livré au bon vouloir de la femme du fermier, prisonnier d'une cellule à laquelle il s'était résigné...

Au début, Sarah avait repoussé cette idée de toutes ses forces, mais l'hypothèse était revenue à la charge, insidieuse, s'implantant dans son esprit avec la ténacité d'une obsession.

Après tout, Biltmore n'était-il pas le vrai suspect numéro un de toute l'affaire, et cela depuis toujours ?

Il avait voulu Timmy, il l'avait pris... pour l'offrir à sa femme qui sinon – selon ses propres termes – aurait fini par se jeter dans le puits.

À l'époque, la perquisition effectuée par le FBI n'a rien donné, se répétait Sarah. Mais qu'est-ce que ça prouve ? Biltmore s'y était préparé. Il avait pris ses précautions. Timmy se trouvait alors détenu loin de la ferme, on ne l'y a ramené que plus tard, après le départ des fédéraux. Une fois tout danger écarté.

Ressassant sa théorie, Sarah se déplaça lentement pour couvrir un autre angle des bâtiments.

Avec les années, se disait-elle, ils finiront par baisser leur garde, par commettre une erreur.

Voilà pourquoi elle scrutait les bâtisses avec tant d'attention. Elle voulait surprendre le détail révélateur qui lui confirmerait la présence de Timmy en ces lieux. Quelque chose, n'importe quoi. Un plateau-repas acheminé au grenier par l'épouse de Biltmore, par exemple, ou encore des vêtements d'enfant mis à sécher sur un fil, alors que l'exploitation n'abritait aucun garçon de cet âge.

À plusieurs reprises, déjà, elle s'était glissée au milieu de la nuit dans l'enclos où les Biltmore entreposaient leurs déchets domestiques avec l'espoir d'y découvrir des revues, des jouets... Timmy avait presque 8 ans, aujourd'hui ; s'il vivait cloîtré depuis son enlèvement, il devait tuer le temps en lisant ou en regardant la télévision toute la journée.

Elle n'avait pu mettre la main sur aucun objet révélateur. Les ordures des Biltmore ne recelaient ni bandes dessinées révélatrices ni romans de science-fiction, genre dont Timmy avait été friand.

Mais cela ne prouvait rien, sinon que les Biltmore étaient prudents et qu'ils se méfiaient d'elle. Elle ne renoncerait pas pour autant. Après quatre années d'impunité ils avaient dû cesser de s'inquiéter ; Sarah misait sur ce sentiment de sécurité. Elle ne désespérait pas de réussir à se faufiler dans la ferme, et en prévision de cette incursion en territoire ennemi, notait les manies des habitants. S'ils s'absentaient un jour tous les deux pour assister à une quelconque foire aux bestiaux, elle en profiterait pour explorer la maison. Jusque-là, Peter Biltmore s'était toujours rendu seul aux comices agricoles du comté, abandonnant sa femme à la maison. Ce détail chiffonnait Sarah. En effet, Mrs Biltmore souffrant de dépression chronique, n'aurait-il pas été plus avisé de lui permettre de se changer les idées en accompagnant son époux aux festivités organisées par les éleveurs de la région ?

Restait-elle à la maison dans le seul but de monter la garde ?

Sarah posa les jumelles sur l'herbe. Elle avait scruté la ferme pendant si longtemps que sa vue se brouillait. Elle décida de manger pour se donner la force de continuer.

Certes, Peter Biltmore était son suspect numéro un, mais il y en avait d'autres. Piggy Walters, Minette Sommers, pour ne nommer que ces deux-là. Toutes ces vieilles filles, ces veuves entre deux âges qui avaient tourné autour du petit garçon en le dévorant des yeux.

Le jour de l'enlèvement, se répétait-elle, si Timmy a disparu aussi facilement, aussi rapidement, c'est parce qu'il a suivi

quelqu'un qu'il connaissait bien. Quelqu'un dont il ne se méfiait pas.

Il avait suffi de l'attirer dans l'une des maisons entourant le général store par la promesse d'un morceau de gâteau. Une fois à l'intérieur de l'habitation, un tampon de chloroforme avait pu mettre l'enfant hors de combat en l'espace de trente secondes. Piggy Walters n'était-elle pas infirmière bénévole au dispensaire d'Heaven Ridge ? Minette Sommers n'avait-elle pas été mariée à un dentiste ? L'une et l'autre auraient aisément pu se procurer de quoi plonger Timmy dans l'inconscience.

Deux femmes seules, crevant de solitude, et qui vouaient à l'enfant un culte presque équivoque.

L'une d'elles a pu décider de me l'enlever en se donnant pour excuse qu'il devenait urgent d'arracher Timmy à ma mauvaise influence, se dit Sarah. Je connais ce genre de punaises de province, promptes à se mettre en règle avec leur conscience. Elles doivent penser qu'elles l'ont fait pour le salut de l'enfant, avec la bénédiction du Seigneur, et pas une once de remords ne trouble leur sommeil.

À première vue, cela paraissait fantaisiste, soit, mais dès son arrivée à Heaven Ridge, Sarah avait senti la désapprobation générale l'encercler telle une mauvaise odeur. Le clan des femmes avait fait bloc. Si Timmy avait été dépourvu de charme, on l'aurait englobé dans la haine qui frappait sa mère, mais voilà : Timmy était d'une beauté infernale, d'une grâce tentatrice, et les commères d'Heaven Ridge avaient décidé de le sauver, contre son gré, à son insu, et pour son bien.

Y avait-il eu complot ? Sarah n'était pas loin de le croire. Si une seule des bonnes dames du village s'était emparée de Timmy, les autres s'en étaient rendues complices en gardant le silence et en feignant de n'avoir rien vu.

Elles espéraient sûrement que je ficherais le camp, ou que je me suiciderais... hélas, je me suis accrochée, j'ai tenu le coup, et aujourd'hui – quatre ans plus tard ! –, elles sont toujours forcées de garder leur prisonnier au secret. Lui organisent-elles des goûters ? Vont-elles le voir l'une après l'autre ? Sont-elles devenues ses bonnes tantines ?

Il est facile de raconter des contes à dormir debout à un gosse de 4 ans, de fausser sa perception du monde. Qu'avaient-elles inventé pour l'empêcher de s'enfuir ? Que sa mère était folle, qu'elle voulait lui faire du mal, qu'on le cachait pour le protéger d'elle ?

— Bordel ! Je déraile, soupira Sarah en débouchant la gourde emplie de café noir. Un jour, je n'aurai plus rien à envier à cette pauvre Maggie.

Oui, elle se laissait emporter par son imagination, surtout le soir, après son troisième whisky. N'empêche, chaque fois qu'elle descendait renouveler ses provisions, en ville, elle se surprenait à scruter les façades des honorables demeures bordant la rue principale en se disant que Timmy était peut-être là, prisonnier d'une chambre capitonnée, d'un grenier insonorisé, d'une cave, d'une pièce dérobée, et qu'une vingtaine de mètres à peine les séparaient l'un de l'autre. Alors elle devait se retenir de courir vers la barrière de Piggy Walters et d'investir sa maison en criant de toutes ses forces le nom de son fils.

Si je le fais, on m'enfermera, songeait-elle. Et c'est justement ce qu'elles souhaitent : se débarrasser de moi.

Elle rangea les jumelles. Il était tard, elle devait rebrousser chemin si elle ne voulait pas se laisser surprendre par la nuit. Dans l'obscurité, la forêt devenait menaçante, et si elle se cassait une jambe en trébuchant, il lui faudrait plusieurs jours avant d'atteindre la route en rampant.

Elle courait un risque en venant ici. Si Biltmore était bel et bien coupable, et s'il la surprenait un jour en train de l'espionner, il n'aurait aucun scrupule à se débarrasser d'elle. Ce serait chose facile : d'abord un coup sur la nuque pour l'étourdir, puis la chute au fond d'une crevasse... Sarah en connaissait plusieurs qui béaient dans la forêt. C'étaient toujours ces failles qu'on sondait lorsque quelqu'un disparaissait. Elles faisaient partie du circuit classique des sauveteurs. On les avait explorées quand Dennis s'était évaporé dans la nature, puis quand Timmy avait été enlevé. Biltmore

pourrait l'y jeter. Elle s'y casserait le cou, on mettrait sa mort sur le compte d'une imprudence. Un dossier vite classé.

Elle pressa le pas ; elle ne se sentait en sécurité que derrière le grillage de la propriété. En règle générale, elle sortait peu car elle passait désormais beaucoup de temps penchée sur sa vieille machine à écrire d'étudiante, celle qu'elle utilisait déjà du temps de l'UCLA. Depuis la disparition de Timmy, elle n'écrivait plus avec l'aisance bouillonnante qui avait été la sienne quatre ans plus tôt. Elle avait dû se reconvertir, péniblement, à contrecœur, mais pour survivre, parce qu'elle ne savait rien faire à part raconter des histoires. Se sentant incapable d'écrire la moindre ligne d'un roman policier qui l'aurait ramenée à ses préoccupations personnelles, elle avait choisi de se lancer dans la science-fiction, littérature de bazar flirtant souvent avec la pacotille, mais dont tout un public immature était friand. Un éditeur de livres de poche lui avait donné sa chance ; depuis, elle inventait au jour le jour des histoires de créatures venues de l'espace pour le plus grand malheur de la race humaine. Elle le faisait sans passion, avec une lenteur certaine qui ne lui permettait guère d'écrire plus d'un roman par trimestre. C'aurait été insuffisant si elle avait dû vivre à L.A., mais ici, elle avait très peu de besoins. Sur les quatre manuscrits qu'elle expédiait bon an mal an à la maison d'édition, un seul était refusé, en moyenne. Elle ne cherchait jamais à le remanier et le brûlait dès qu'elle l'avait récupéré, là, devant sa porte, dans le tonneau de fer où elle avait l'habitude d'incinérer les feuilles mortes en automne. C'était pour elle quelque chose qui ne méritait pas le moindre effort, et qu'elle évacuait de sa mémoire sitôt écrit le mot fin. Lorsque la science-fiction serait passée de mode – ce qui n'allait pas tarder –, elle devrait se reconvertir dans le roman sentimental, voire la pornographie gay. Ça n'avait aucune importance. Elle s'en fichait. Seuls les chèques comptaient, ces petits chèques qui lui permettaient de payer les notes du general store.

Pendant qu'elle marchait, elle songea à Dennis, le fils de Maggie Heillbronn. Se pouvait-il qu'il ait été enlevé, lui aussi, par les Biltmore ?

— Il était mignon, murmura Sarah, pas autant que Timmy, mais mignon tout de même. Pourquoi Biltmore ne l'aurait-il pas enlevé pour l'offrir à sa femme ?

Était-ce si invraisemblable ? Les fermiers avaient séquestré l'enfant, persuadés qu'ils parviendraient à le domestiquer, mais quelque chose n'avait pas fonctionné. Le gosse s'était laissé dépérir, ou bien il était mort d'une maladie quelconque. Une crise d'appendicite, par exemple. Dans l'impossibilité de le faire opérer, les Biltmore avaient dû se résoudre à le laisser mourir. Voilà pourquoi ils s'étaient mis en quête d'une autre victime.

Sarah hocha la tête, satisfaite de sa démonstration.

La seconde fois, l'éleveur de porcs, prudent, avait tenté de donner un tour légal à la chose, d'où la proposition de « location » faite à la mère. Sans doute avait-il pensé qu'en cas de maladie, il serait ainsi plus aisé de faire soigner l'enfant. Mais Sarah avait refusé, l'obligeant à employer la force...

Quand elle atteignit le « zoo », elle était épuisée et trempée de sueur. Elle aurait dû faire chauffer de l'eau pour se laver dans le tub, mais elle n'en avait pas le courage. Elle se versa une tasse de café froid dans laquelle elle ajouta une lampée de bourbon. Puis elle s'allongea sur son lit sans se déshabiller et s'endormit presque aussitôt.

Quand elle se réveilla, le soleil était levé depuis longtemps. Elle avait des contractures dans les mollets, les cuisses. Elle resta un long moment assise au bord du lit, écrasée par la perspective de la journée à venir. Elle eut un regard haineux pour la machine à écrire posée sur le bureau encombré de papperasse. Elle devait travailler. Elle avait déjà beaucoup de retard et son éditeur entraînait dans des rages folles dès que l'un de ses auteurs ne respectait pas les dates de livraison. Elle s'approcha de la fenêtre. Le drapeau de la boîte à lettres était baissé, elle avait donc reçu du courrier... Ses parents ou la maison d'édition. Au cours des quatre dernières années, les

lettres de sa mère s'étaient espacées. P'pa ne lui écrivait plus, il se contentait de signer Dadd' et de faire suivre cette mention d'une série de X. Sarah comptait les X, inquiète à l'idée qu'ils puissent être moins nombreux que dans la missive précédente !

Elle sortit, traversa le jardin pour aller vider la boîte.

Elle contenait une longue enveloppe en papier kraft sur laquelle on avait collé une étiquette imprimée portant son nom, son adresse. Elle l'ouvrit et trouva les photos. Quatre carrés brillants, un peu flous, qui représentaient des enfants blonds dont l'âge variait entre 3 et 8 ans. *Des polaroids*, pensa-t-elle.

Puis elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre sous l'effet de la surprise. C'étaient des clichés de Timmy ! Timmy photographié à différents âges, au fur et à mesure qu'il grandissait. Une photo par an. Sur les deux premières, il était tel que dans le souvenir de Sarah, sur les suivantes son visage s'allongeait... Il... il devenait quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'elle ne connaissait pas.

Un voile noir passa devant ses yeux et elle s'adossa au montant de la porte métallique pour ne pas perdre l'équilibre. Elle suffoquait, une douleur aiguë lui vrilla le plexus solaire, comme si on l'épinglait sur une plaque de liège, à la façon d'un papillon. Il lui fallut un instant pour recouvrer ses esprits. Une feuille de papier accompagnait les photographies ; on y lisait ces mots :

Timmy vous sera rendu sous peu. Il est en bonne santé, il a été bien traité. Ces clichés vous permettront de vous habituer à sa nouvelle apparence car il a beaucoup changé en quatre ans. Soyez vigilante et ne quittez pas votre domicile, Timmy recevra toutes les indications nécessaires pour vous y retrouver.

Sarah s'accroupit dans l'herbe car ses jambes tremblaient trop pour la soutenir. La lettre sortait d'une banale imprimante, elle avait été à coup sûr manipulée avec des gants, on n'y trouverait donc aucune empreinte utilisable. Timmy vous sera rendu sous peu...

La phrase dansait sous ses yeux comme si elle avait été écrite avec une encre fluorescente. Soudain le doute l'envahit. Et s'il

s'agissait d'une mauvaise blague ? Une de plus ? Un gag imaginé par les gamins d'Heaven Ridge ? Elle examina les clichés de plus près. Sur les deux premiers, elle n'avait aucun mal à identifier Timmy. Le gamin avait été photographié devant un fond uni, anonyme ; il portait un T-shirt blanc. Sur le plus ancien des polaroids, il avait l'air perdu d'un petit animal pris au piège, mais, dès le second, il souriait déjà. Sur le dernier, le plus récent, un garçonnet riait aux éclats. Un gamin plus anguleux, ayant déjà perdu les rondeurs de la petite enfance... et qui ressemblait à Jamy Morissette.

Comme il avait changé ! Seule sa parenté avec Jamy permettait d'établir qu'il s'agissait bien de Timmy. Sarah, elle, avait l'impression désagréable de contempler le portrait d'un inconnu. En quatre ans d'absence, Timmy s'était métamorphosé. Il ne correspondait en rien à l'image qu'elle avait gardée de lui. Pendant quatre ans, elle avait pleuré sur un petit garçon, elle découvrait aujourd'hui un gosse au rire victorieux, aux traits déjà affirmés, aux épaules larges. Il lui fallait assimiler cette transformation, admettre que cet inconnu était son fils.

C'est normal, pensa-t-elle, à cet âge-là les garçons changent vite, et je n'ai pas eu le temps de m'habituer à sa métamorphose puisque je ne l'ai pas vu grandir.

Elle regagna la maison. Il fallait avertir le FBI. Ils sauraient ce qu'il convenait de faire.

Dans la demi-heure qui suivit, elle se lava, se coiffa, passa des vêtements propres puis descendit à Heaven Ridge pour appeler le bureau fédéral depuis la cabine du général store. Elle réussit à parler à Mike Callhoun qui resta d'un calme exaspérant.

— Ne vous emballez pas, déclara-t-il lorsqu'elle lui eut expliqué ce qui venait de se produire. Je ne veux pas jouer les oiseaux de mauvais augure, mais gardez à l'esprit qu'il peut s'agir d'une très mauvaise blague. Rentrez chez vous et attendez, j'arrive. Nous allons examiner tout ça de près.

Sarah obéit. Lorsqu'elle quitta la boutique, Mark Foster ne savait visiblement plus où se mettre. La jeune femme s'accorda le plaisir d'un ricanement. Dans les trente minutes qui suivraient, toute la ville serait au courant du retour prochain de Timmy.

Revenue au ranch, elle se lança dans une débauche d'activités ménagères. Elle ôta de la salle à manger la grande maquette d'Heaven Ridge sur laquelle elle s'était si souvent penchée. Elle fit les carreaux, lava le plancher, puis débarrassa le jardin des ordures entassées au fil des ans.

Le jour baissait quand deux véhicules s'arrêtèrent devant la grille. Sarah reconnut Mike Callhoun. Neave O'Patrick, la psychologue attachée au Bureau fédéral l'accompagnait. Elle les fit entrer. Elle était très nerveuse. Elle avait aligné les photographies sur la table.

— Elles sont couvertes de mes empreintes, s'excusa-t-elle, je suis désolée, j'étais tellement troublée que je n'ai pas pensé à prendre de précautions.

— Ne vous inquiétez pas, fit Callhoun, il n'y avait probablement rien à en tirer. Nous les ferons tout de même parvenir au labo.

Il s'assit. Il avait grossi, des mèches grises se mêlaient à ses cheveux blonds. Il semblait beaucoup moins arrogant que quatre ans auparavant. Neave O'Patrick s'était teinte en blond et offert un lifting. Elle paraissait plus jeune que dans le souvenir de Sarah. Seules ses mains trahissaient son âge. Pendant que Sarah faisait du café, ils enfilèrent des gants de chirurgien et examinèrent les clichés au moyen d'une grosse loupe.

— Qu'en pensez-vous ? s'enquit Sarah qui ne tenait plus en place.

— Il faut rester prudents, maugréa Callhoun. Ces photos ne prouvent rien. Aujourd'hui, les logiciels de traitement d'image font des prodiges. N'importe quel adolescent passionné d'informatique peut réaliser sur son micro-ordinateur des faux indécélables. On a pu scanner une photo de Timmy parue dans la presse au moment de l'enlèvement, et travailler dessus. Il existe des applications à partir desquelles on peut faire vieillir un visage à volonté, changer les coiffures, les attributs pileux,

etc. Vous avez dû en entendre parler ? Les coiffeurs et les instituts de beauté les utilisent. Les opticiens également.

Sarah se laissa tomber sur une chaise.

— Vous pensez que..., balbutia-t-elle.

— Je ne sais pas, coupa Callhoun. Je dis simplement : ne nous emballons pas. Tout est possible, le meilleur comme le pire. On va peut-être vous rendre Timmy... mais il convient de ne pas écarter l'hypothèse d'une blague détestable.

— La lettre a été postée à Santa Monica, murmura Sarah.

— Ça ne prouve rien. Un gosse a pu l'envoyer sous pli fermé à un cousin de là-bas en lui demandant de la poster à votre intention, pour faire plus crédible. C'est le genre de gag hilarant qui fait se tordre les adolescents. Je ne veux pas casser votre joie, je vous demande seulement de rester calme. Neave voudrait vous parler, je crois. Je vais en profiter pour appeler le bureau.

Il glissa les photos, l'enveloppe, la lettre dans un sachet de plastique et sortit pour téléphoner de sa voiture.

Sarah redoutait de se retrouver en tête à tête avec Neave O'Patrick ; elle se prépara à l'affrontement. Ses muscles dorsaux se crispèrent.

Sarah, commença la psychologue, je souhaite de tout mon cœur que Timmy vous soit rendu, mais je voudrais attirer votre attention sur un ou deux points précis, de manière à vous préparer à cette rencontre. Savez-vous ce qu'est un travail de deuil ?

— Oui, grommela Sarah en se maudissant d'adopter d'emblée cette voix d'adolescente rebelle. C'est un mot bien compliqué pour désigner la résignation.

Neave ne releva pas l'insolence.

— Faire son deuil de quelqu'un, dit-elle doucement, c'est se détacher peu à peu d'un objet d'attachement. C'est une réaction normale qui nous permet de continuer à vivre. Ça n'a rien de honteux ni d'infamant. C'est un processus de survie intime qui prend généralement douze mois.

— Mais Timmy n'est pas mort, objecta Sarah. C'est même tout le contraire !

— Le Timmy que vous connaissiez, votre Timmy, n'existe plus, corrigea Neave. Il est possible qu'après toutes ces années, vous ayez fini plus ou moins consciemment par le considérer comme mort. Peut-être avez-vous fait votre deuil de cet enfant ? Vous vous êtes détachée de lui pour surmonter la souffrance qu'occasionnait en vous sa disparition. C'est plus courant qu'on ne l'imagine, vous savez. Il n'est pas rare de voir des veufs ou des veuves accabler le conjoint disparu de défauts exagérés, ou imaginaires. Ce travestissement de la mémoire est une façon de se dire qu'on n'a pas perdu grand-chose, tout compte fait, et qu'il n'y a pas lieu de se lamenter. C'est une réaction de défense contre la douleur. Un bricolage de l'inconscient pour rendre les choses supportables.

— Timmy n'est pas mort, répéta sourdement Sarah.

— Le petit Timmy de 4 ans, votre bébé, n'existe plus, fit Neave O'Patrick. Pour lui survivre, vous vous êtes détachée de lui, comme vous l'auriez fait s'il était mort. Parce que c'est la loi de la vie... Parce que c'est ainsi que les choses se passent dans le cœur des humains, depuis toujours. Nous sommes programmés pour oublier. Le Timmy d'aujourd'hui risque de n'avoir rien de commun avec celui que vous avez perdu. Ne vous attendez pas à reprendre les choses là où vous les aviez laissées.

— Vous voulez dire qu'il m'a oubliée ?

— Peut-être. Quatre ans, c'est très long pour un enfant aussi jeune. C'est une éternité, une vie. Les images qu'il conserve de vous doivent être aujourd'hui très lointaines. Il a dû s'adapter à une autre existence, dans un contexte nouveau... et puis, inconsciemment, il vous en veut sans doute de l'avoir abandonné. Quand on l'a kidnappé, il vous a appelée pendant des jours, des mois, et vous n'êtes pas venue le chercher, alors il s'est mis à vous en vouloir, à vous détester, sans même s'en rendre compte, parce qu'il était trop petit pour comprendre que vous n'y pouviez rien. Et il a fait son deuil, lui aussi, de son côté. Pour survivre à la douleur, tout simplement. Il s'est détaché de vous comme vous vous êtes détachée de lui. Vous allez vous retrouver face à face, comme deux étrangers, c'est là-dessus que je voulais attirer votre attention. Ne vous attendez pas à des embrassades, à des cris de joie. Il ne se rappelle même plus

vosre visage, ou alors très mal. Tout sera à rebâti. Ne considérez pas qu'il sera obligatoirement heureux de vous retrouver. Il se peut même qu'il vive son retour à la maison comme un second kidnapping. Je sais que c'est paradoxal, mais il faudra vous mettre à sa place.

Sarah crispa les doigts autour de sa tasse de café.

— Je vais jouer le rôle de la méchante, c'est ça ? siffla-t-elle.

Neave haussa les épaules.

Je sais que c'est injuste, surtout pour vous, sa mère. C'est pour ça qu'il importe de désamorcer la bombe le plus tôt possible. J'ai travaillé sur des affaires semblables, cela m'a permis de réaliser que les parents se font souvent des illusions. (Elle fit une pause avant d'ajouter :) Vous avez vu les photos, il rit... Je ne pense pas qu'on l'ait forcé à s'esclaffer sous la menace d'un revolver. Je crois au contraire qu'il s'est adapté à sa seconde famille, et il va vivre ce renvoi comme un arrachement, un drame. Vous allez devenir la kidnapeuse, celle qui l'a volé aux siens. Pendant un temps, du moins. Il lui faudra une assistance psychologique pour l'aider à voir clair en lui.

— Vous pensez vraiment qu'il a été heureux pendant toutes ces années ? interrogea Sarah.

— Je ne peux rien affirmer, soupira Neave, mais s'il a été enlevé par un couple en mal d'enfant, il n'y a pas de raison pour qu'il n'ait pas été choyé.

— Mais pourquoi ces gens le chasseraient-ils aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. Les remords, peut-être ? Le sentiment de vous avoir lésée. Ou bien un problème imprévu a surgi brusquement. La mort de l'un des conjoints, par exemple. Si la « mère adoptive » est décédée, il est possible que le mari souhaite se débarrasser de Timmy pour refaire sa vie. On peut tout imaginer.

— Vous allez l'interroger pour retrouver ses ravisseurs ?

— Oui, mais à mon avis il ne les trahira pas. Il donnera des explications confuses, ou fantaisistes. Le cas s'est déjà produit avec des sujets plus âgés. Ne craignez rien, on ne le soumettra pas au deuxième degré. Il ne parlera que s'il a été maltraité par ses kidnappeurs, ce qui m'étonnerait. Seules les victimes de sévices qui se sont échappées collaborent avec la police, et

encore ! Certaines préfèrent garder le silence parce qu'elles ont honte de ce qu'on leur a fait subir. Il en est qui n'hésitent pas à simuler l'amnésie pour couper court aux questions.

Elle est en train de me dire que mon fils va me considérer comme une ennemie, songea Sarah. Et qu'il est inutile de préparer un gâteau pour son retour au bercail... Décidément, cette femme me sera toujours odieuse.

Depuis qu'elle attendait le retour de Timmy, Sarah avait procédé à bien des changements dans le bungalow. À grands frais, elle avait raccordé la maison au réseau électrique, fait l'acquisition d'un téléviseur et d'un micro-ordinateur. Ces dépenses avaient largement ponctionné son compte en banque, mais elle voulait que son fils puisse jouir de tout le confort exigé par les adolescents. Pour parfaire la chose, elle avait acheté par correspondance un grand nombre de jeux vidéo parmi les plus célèbres, des BD de science-fiction, un lecteur de disques laser et d'autres babioles qui lui semblaient constituer la panoplie de l'enfant type du troisième millénaire. Elle s'était lavée, coiffée, s'était remise à la gymnastique, avait fait l'emplette de vêtements neufs car elle voulait apparaître séduisante aux yeux de Timmy. En scrutant son image dans l'unique miroir du ranch, elle avait pris conscience d'avoir vécu comme une souillon depuis la disparition du gamin. Une demi-clocharde. Il fallait que cela cesse ; elle devait se reprendre en main.

— Elle avait l'impression de se comporter comme une démente, mais ces préparatifs lui permettaient de ne pas se ronger les ongles jusqu'au sang en attendant l'arrivée de Timmy. Elle ne se déplaçait plus sans un téléphone portable, de peur de rater l'appel du FBI. Elle vérifiait toutes les heures le niveau de la batterie.

Gardez votre sang-froid, lui avait conseillé Neave O'Patrick. L'hypothèse d'une mauvaise blague ne peut pas être écartée.

Pour couronner le tout, Maggie Heillbronn se présenta à la grille, un gâteau à la carotte sous le bras. Elle avait appris, grâce aux commérages des bonnes dames d'Heaven Ridge, le retour possible de Timmy.

— Comme je suis heureuse ! s'exclama-t-elle en s'activant pour préparer le thé. Ainsi, les extraterrestres ont décidé de le renvoyer sur Terre !

Sarah serra les mâchoires. Elle était trop énervée pour supporter une fois de plus la logorrhée euphorique de Maggie. Pourtant, elle ne pouvait se résoudre à congédier la pauvre femme.

Elle a été la seule à me soutenir au cours des quatre années qui viennent de s'écouler, songea-t-elle.

— Oh ! fit Maggie. Je devine sans mal ce que vous éprouvez, mais il faut rester prudente. C'est ce que je suis venue vous dire. Le Timmy que vous allez retrouver n'aura plus rien de commun avec celui que vous connaissiez. Les Martiens auront probablement développé son intelligence au-delà de ce que nous sommes capables de comprendre. Il vous paraîtra bizarre... sans doute lointain. Après tout ce temps passé là-haut, dans les étoiles, il s'exprimera sûrement avec un horrible accent interstellaire. Il est même possible que sa peau soit devenue un peu verte.

Sarah se mordit l'intérieur des joues pour ne pas éclater de rire... ou fondre en larmes.

— Sans doute vous semblera-t-il étranger, murmura Maggie.

Elle se tortillait, comme si elle hésitait à poursuivre. Son visage poupin se crispa vilainement. Sans s'en rendre compte, elle massacrait le gâteau à la carotte du bout de son couteau.

— Je ne voulais pas vous en parler, lâcha-t-elle enfin, mais ce ne serait pas honnête de passer ça sous silence. Il... Il y a un risque.

Sarah se redressa sur son siège. Elle était si tendue que la moindre bagatelle prenait soudain à ses yeux la dimension d'une prophétie. Elle se surprit à redouter les paroles de la femme du camionneur.

— Il faut espérer qu'il aura été enlevé par de bons extraterrestres, émit la folle. Et non par de mauvais aliens qui auraient l'intention de se servir de son apparence pour envahir notre planète. Si c'était le cas, Timmy ne serait plus qu'une enveloppe, un habitacle de chair dans lequel se dissimulerait l'esprit d'une créature de l'espace. Et il faudrait vous en méfier.

Mon Dieu ! songea Sarah. *Voilà qu'elle va me raconter L'Invasion des profanateurs de sépultures.*

Elle essayait de prendre la chose en riant, mais, dans le secret de sa conscience, l'hypothèse envisagée par Maggie l'effrayait.

— Ce sera difficile de savoir, insista la pauvre femme. Il vous faudra être attentive. Deviner s'il n'a pas de mauvaises intentions. Si vous avez le moindre doute, n'hésitez pas à venir me voir, j'ai plus d'expérience que vous dans ce domaine. Après tout, on ne peut pas savoir par quelle race d'aliens il a été enlevé, il faut se montrer prudent. L'espace est rempli de peuples qui se détestent et se font la guerre. Ce sont d'ailleurs les batailles interstellaires qui détraquent les saisons. On n'en parle jamais à la télé, mais mon petit Dennis me l'a dit, en rêve.

Elle est jalouse, se dit Sarah. C'est normal. Elle a perdu Dennis et je retrouve Timmy ; elle doit penser que c'est injuste, alors elle s'arrange pour me gâcher ma joie. Elle ne le fait pas méchamment, c'est juste un réflexe de mère malheureuse, il ne faut pas lui en vouloir.

Vous avez raison, Maggie, fit-elle en prenant les mains de la folle entre les siennes. Je ferai très attention et je vous demanderai conseil.

— Vous êtes bonne, chuchota la démente, un sanglot dans la gorge. J'en parlerai à Dennis, cette nuit même, par télépathie. Je lui demanderai de se renseigner sur l'identité des ravisseurs de Timmy. De cette manière, nous saurons comment agir.

— C'est une très bonne idée, soupira Sarah.

À la seconde même, une crainte atroce lui traversa l'esprit : cette maboule n'allait-elle pas prendre Timmy en grippe et se mettre en tête de lui faire du mal sous prétexte qu'il était revenu sur la Terre pour détruire le genre humain ? Cela n'avait rien d'absurde.

Il faudra que je la surveille, songea-t-elle tandis que des picotements d'angoisse lui mettaient la sueur aux tempes. Déjà, des scénarios alarmants s'échafaudaient dans son esprit. Elle voyait Maggie, abattant Timmy d'un coup de fusil sous prétexte que le corps du petit garçon servait de déguisement charnel à une créature mauvaise descendue des étoiles. Ce serait affreux. Timmy à peine revenu et déjà perdu ! Non. Cela ne devait pas se produire.

Quand Maggie Heillbronn quitta la maison, une heure plus tard, Sarah ne put s'empêcher de la suivre du regard, le cœur rempli de crainte.

Elle n'est pas méchante, pensa-t-elle, mais elle est dingue, et tu ne devras jamais l'oublier.

Elle se promit d'en parler à Mike Callhoun la prochaine fois qu'elle l'aurait en ligne ; elle ne voulait rien laisser au hasard.

Le lendemain matin le téléphone sonna. C'était l'agent Callhoun.

— Sarah, annonça-t-il, je suis désolé, j'ai une très mauvaise nouvelle à vous apprendre. C'était une blague. Une blague stupide. On a retrouvé l'expéditeur de la lettre, c'est un cousin d'un gosse d'Heaven Ridge. Il a tout bricolé sur un micro-ordinateur avec un logiciel de morphing, en partant des clichés parus dans la presse il y a quatre ans. Je suis désolé... vraiment.

Sarah se redressa brusquement sur son lit, là où la stupeur alcoolique l'avait abattue trois heures auparavant. Quelque chose l'avait réveillée, perçant la croûte de l'inconscience, un sentiment d'urgence, de menace... Elle s'essuya le visage avec le bas de son T-shirt. Il faisait chaud, la moiteur de la forêt toute proche s'infiltrait dans la maison. Oui, quelque chose l'avait réveillée en sursaut. Une anomalie dans le déroulement du cérémonial nocturne auquel ses innombrables insomnies l'avaient accoutumée. Un bruit insolite, différent de ceux dont elle avait l'habitude. Car elle les connaissait tous. Elle les guettait, même. Elle regardait le cadran du gros réveil en pensant : *Tiens, ça va être l'heure du raton laveur... Il va sortir de sa cachette pour venir inventorier mes poubelles.* Elle était chaque fois surprise de constater à quel point les animaux étaient routiniers. Des petits fonctionnaires de la nature..., avait-elle écrit dans son cahier.

Mais ce soir, il en allait différemment. Et cette rupture dans la chaîne habituelle des craquements, grincements, couinements bien connus avait allumé un signal d'alarme dans son cerveau.

Il y a quelqu'un dehors..., se dit-elle en cherchant son jean. Elle avait peur. C'était la première fois en effet qu'on franchissait la barrière de grillage. Jusqu'à présent, les mauvaises blagues dont elle avait été victime s'étaient toujours produites à l'extérieur, sur la route. Jamais en deçà du périmètre de la propriété.

Elle se maudit d'avoir tant bu. La tête lui tournait. Elle avait la nausée. Elle enfila ses chaussures à tâtons. Elle aurait voulu pouvoir poser la main sur une arme, un fusil, un pistolet, mais elle ne possédait rien de tout cela. Elle n'avait jamais cherché à se procurer de revolver parce qu'elle avait toujours craint –

dans un moment de dépression – d’être tentée de s’en servir contre elle-même.

Elle perçut un frôlement contre la porte, suivi d’un cliquetis. On explorait la serrure. Elle n’osait allumer la lumière ni se saisir du téléphone. Si le rôdeur prenait la fuite avant l’arrivée du shérif, on l’accuserait une fois de plus d’avoir perdu la tête.

Et pour couronner le tout, soupira-t-elle, j’empeste le whisky !

Elle hésitait encore à montrer qu’elle était réveillée. L’engourdissement la tenait figée, à un mètre de la porte dont le verrou émettait de petits cliquetis. Dans deux minutes, il serait trop tard. Le battant s’ouvrirait, l’inconnu bondirait dans la pièce. Peut-être était-ce ce qu’elle désirait obscurément ? Finir étranglée par un rôdeur mettrait fin à ses tourments. Les routes n’étaient pas sûres. Lors d’un arrêt dans un quelconque restaurant de *truckers*, le type avait pu entendre parler de ce ranch où une femme vivait seule, sans même un chien de garde. Ce serait là une proie facile, avait-il aussitôt décidé. Les journaux débordaient d’anecdotes similaires : Le corps de Mrs X a été retrouvé ce matin à son domicile...

Elle fut tentée de laisser faire, d’attendre sagement, mais son corps la trahit, une fois de plus. Elle s’entendit crier :

— Je sais que vous êtes là ! Je vais appeler le shérif. Il sera ici dans cinq minutes. Fichez le camp. J’ai un téléphone cellulaire, je peux appeler même si vous avez coupé la ligne.

Le cliquetis cessa.

— Ne fais pas l’imbécile ! haleta une voix derrière le battant. C’est moi, Jamy... Jamy Morissette.

Sarah suffoqua, comme si on venait de la frapper au ventre. Était-ce vraiment lui ? Huit années avaient passé depuis la naissance de Timmy et elle n’était pas certaine d’être encore en mesure d’identifier la voix de son ex amant.

— Ouvre ! souffla l’homme qui se tenait debout, dans l’obscurité, de l’autre côté de la porte. C’est moi. Je suis revenu pour Timmy. Bon sang ! Tu ne comprends pas ? Je me suis échappé de prison pour essayer de récupérer mon fils !

Sans même avoir conscience de ce qu’elle faisait, Sarah fit jouer le verrou. La porte s’ouvrit sur la moiteur de la nuit,

l'odeur de la forêt. Une silhouette se tenait là, sur le seuil, empestant la sueur, la crasse.

— N'allume pas encore, ordonna Jamy. Je ne veux courir aucun risque. Tu es seule ?

— Bien sûr. Comment es-tu venu ?

— Par la forêt. Je marche depuis huit jours. Uniquement la nuit. J'ai abandonné ma voiture à deux cents kilomètres d'ici, dans une carrière. On ne t'a pas prévenue de mon évasion ?

— Non.

Sarah esquissa un geste maladroit. Elle n'osait avouer qu'elle n'avait pas dessaoulé de toute la semaine. Si le téléphone avait sonné, elle ne l'avait pas entendu... ou bien la batterie du portable s'était déchargée.

— Le FBI aurait dû te prévenir, grommela Jamy en refermant le battant derrière lui. Ou du moins transmettre l'information au shérif.

— La jeune femme émit un rire sarcastique.

Le shérif ne m'aime pas beaucoup, répondit-elle. S'il est monté Jusqu'ici, il a dû sonner à la grille en pure perte. Ou bien il a glissé un mot dans la boîte à lettres, mais comme je n'ai pas relevé le courrier depuis des jours...

— Tu étais saoule, c'est ça ? siffla Jamy. Tu pues le whisky. Tu as une tête affreuse. Qu'est-ce que tu fiches ici depuis tout ce temps ? Tu te suicides à petit feu, à coups de mauvaise gnôle, parce que tu as honte de n'avoir pas su veiller sur mon fils ?

Sarah reçut l'accusation comme une gifle. En une fraction de seconde elle retrouva toute sa combativité.

— Je croyais que tu te fichais de Timmy, lâcha-t-elle. Quand il est né, tu n'es pas venu le chercher, il me semble... C'était bien la peine de m'avertir que tu le kidnapperais à peine sorti de mon ventre. Où étais-tu à ce moment-là ?

— En prison. Tu ne le savais pas ? Je me suis fait coincer peu de temps avant ton accouchement. Complicité de meurtre sur un garde forestier, en Louisiane. Une histoire idiote. J'ai écopé de vingt ans. Depuis huit ans, j'essaye de m'évader. Je n'ai jamais changé d'avis, Sarah, j'ai toujours eu l'intention de venir récupérer mon fils. C'est pour ça que je suis là aujourd'hui. Pour réparer tes conneries.

Ils parlaient dans l'obscurité, retardant le moment où ils devraient se montrer en pleine lumière l'un à l'autre, révéler leurs visages précocement vieillis. Sarah, par habitude, chercha son Zippo pour allumer la lampe à pétrole qui l'avait fidèlement servie depuis son arrivée au ranch. Il lui semblait que son halo tremblotant conviendrait mieux à ces étranges retrouvailles.

Quand la lumière jaillit enfin, elle dissimula son frisson. Jamy était dans un état épouvantable. Maigre, sale, les traits tirés. Il lui parut encore plus dangereux que dans ses souvenirs. Ses cheveux longs, gras, ses joues creuses lui donnaient l'apparence d'une bête de proie affamée.

— Tu dois avoir faim, non ? dit-elle en faisant un mouvement vers le réfrigérateur.

Il la rendait nerveuse. Horriblement nerveuse. Elle s'activa pour masquer sa peur, étalant sur la table du pâté, du beurre de cacahuètes, du pain en tranches, du fromage en vaporisateur. Il s'assit et se mit à manger, les yeux baissés, à grands coups de mâchoire mécaniques. La lumière faisait briller son front, qu'un début de calvitie dégarnissait sur les tempes. Il flottait dans une sorte de blouson militaire, ou plus exactement une vieille veste de combat M.43, comme Job avait dû en porter au Viêt-Nam. Ses habits étaient imprégnés de terre, de boue et de feuilles pourries. Elle se rappela qu'il avait dormi dans les bois. Elle décapsula deux bières, les poussa vers lui.

Je reste debout à le regarder bâfrer, constata-t-elle, comme une vraie femme de pionnier.

Elle prit conscience qu'elle avait en grande partie oublié ses traits... ou plutôt qu'elle leur avait substitué une image fantasmée. Ses mains n'avaient pas changé : énormes, dures, des mains de guerrier comme en avaient possédé les chevaliers du Moyen Âge habitués à manier l'épée dès l'âge de 7 ans. Il continuait à manger sans lui accorder un regard, avec un sérieux d'homme qui doit recouvrer ses forces le plus vite possible.

Quand il eut terminé, il se dressa brusquement et se dépouilla de ses vêtements, ne gardant rien sur lui, pas même son slip. Il avait cette impudeur des taulards habitués aux fouilles corporelles, et pour qui la nudité est devenue routine. Il

était sec, noueux, d'une dureté de bois d'olivier. *Un modèle parfait pour un Christ taillé au burin*, songea la jeune femme que ce corps, zébré de cicatrices, impressionnait.

— Lave ça, ordonna Jamy, ça pue. Donne-moi de l'eau, un baquet. Je dois me décrasser.

Encore une fois, elle obéit, dans un état second, sans chercher à discuter. Elle sortit le tub, mit l'eau à bouillir, trouva du savon. L'odeur forte de Jamy la submergeait sans la dégoûter. Elle évoquait moins le fumet du clochard que celui du soldat au terme de la bataille. Sarah ne pouvait s'empêcher de le détailler. Il était toujours mince, filiforme, mais sa musculature avait durci, pris un aspect encore plus nerveux.

On dirait un écorché, pensa-t-elle. À première vue, il paraissait squelettique, au bord de la consommation. Il fallait y regarder à deux fois pour comprendre que cette immense carcasse tout en tendons, en nerfs, était une remarquable machine de guerre. Elle versa l'eau. Il réclama une brosse et se récura sans douceur, comme on étrille une bête crottée. Sarah essayait de ne pas regarder son pénis, ce pénis d'où était sorti Timmy. Jamy faisait vite, il bougeait avec économie, tout en jetant des coups d'œil précis aux alentours, en homme qui a appris à se protéger du danger. Du seul point de vue physique, la prison l'avait magnifié. Les années passées en cellule l'avaient débarrassé du reste de jeunesse qui amollissait encore ses traits lorsque Sarah l'avait rencontré. Il avait, aujourd'hui, la perfection d'une épure. Plus que jamais, sa manière de bouger avait un côté reptilien. Une sorte de lenteur d'où pouvait soudain jaillir une attaque foudroyante.

Il tendit la main, réclama une serviette. Sarah la lui tendit. Il l'utilisa pour se sécher puis s'en fit un pagne. Il s'assit sur une chaise et noua ses cheveux en catogan. C'est ça qui m'a permis de tenir, là-bas, dit-il, l'idée qu'il me faudrait retrouver mon fils, où qu'il soit. Tu n'as rien à craindre de moi, je ne viens pas te punir. Le gosse était beau, j'ai vu sa photo dans les journaux. Je comprends que quelqu'un ait pu avoir envie de l'enlever. Tu n'étais pas en mesure de le protéger. Là d'où tu viens, on n'apprend pas à se défendre. Vous vous croyez les maîtres du monde et vous n'êtes en fait que des moutons. Votre règne

s'achève... il y a maintenant trop de gens dans les rues qui veulent en découdre. Vous marchez à l'abattoir et vous ne le savez pas. (Il se passa les mains sur le visage.) Je ne te ferai pas de mal, répéta-t-il. Nous allons collaborer le temps de retrouver Timmy, puis je m'en irai comme je suis venu, en emmenant le gosse avec moi. Je tiens à te le dire. C'est normal. Tu as eu ta chance et tu l'as gâchée. Maintenant, c'est mon tour. Moi, je saurai le protéger. Tu n'as rien contre, je suppose ?

Sarah secoua négativement la tête. C'était d'une logique primitive et irréfutable. D'ailleurs, elle n'était plus en mesure de faire la fine bouche, seul lui importait le retour de Timmy.

— On parlera de tout ça demain, bâilla Jarny, il faut que je dorme, je ne tiens plus debout. Peux-tu me cacher quelque part ?

La jeune femme hésita ; la maison n'était pas grande. Elle ne disposait d'aucun recoin susceptible d'échapper à une perquisition, même superficielle. C'est alors qu'elle se rappela le tunnel creusé par son grand-père, dans la forêt, le souterrain Viêt-Cong qui avait même échappé à la vigilance des démineurs de l'ATF.

— Tu m'y conduiras demain, à l'aube, décida Jarny. Pas maintenant, il fait trop noir. Il faudrait une lampe, ça se repérerait de loin. Aux premières lueurs du jour, on y verra bien assez. En attendant, je vais dormir ici. De toute manière, les flics ne penseront jamais que je me suis réfugié chez toi. Chaque fois qu'ils ont prononcé ton nom, je t'ai dépeinte sous les traits d'une mythomane ayant le feu aux fesses, et j'ai tout fait pour les convaincre que je me fichais complètement du gosse. Non, ils ne viendront pas me chercher ici, ils vont aller m'attendre en Louisiane... ou en Floride, dans les Everglades où j'ai de bons copains. Beaucoup d'évadés se planquent dans les marécages. Les Glades, c'est une terre de fuyards, par tradition, c'est là qu'ont fini les survivants des Indiens seminols quand l'armée les a taillés en pièces... et aussi les esclaves nègres échappés des plantations.

— Je sais, dit doucement Sarah. La chambre est là. Va dormir. Je m'occupe de rassembler le paquetage dont tu auras besoin. Dors, ne t'occupe pas de moi.

C'est ce qu'il fit.

Quand il eut refermé la porte, elle ramassa les vêtements boueux et les mit à tremper dans un seau. En attendant qu'ils soient secs, Jamy devrait se contenter de l'une de ses chemises de bûcheron, ou d'une vieille salopette trop large, car il était hors de question qu'elle aille acheter des vêtements masculins au drugstore d'Heaven Ridge. Elle ne savait pas ce qu'elle éprouvait : de l'angoisse, de l'irritation... ou un immense soulagement ?

Tu as tout essayé, se dit-elle en tordant les hardes au-dessus du récipient. Le FBI a jeté l'éponge, alors pourquoi pas Jamy ?

Y avait-il mieux qu'un prédateur pour se lancer sur la piste d'un autre prédateur ?

Quand elle eut terminé sa lessive, elle alla s'étendre dans l'ancienne chambre de Timmy, sur le tapis brodé d'étoiles et de planètes souriantes. Elle ne sentit même pas qu'elle s'endormait. Jamy la réveilla, deux heures plus tard. L'aube se levait.

— Il faut y aller, grogna-t-il de cette voix étouffée qu'il avait adoptée en franchissant le seuil de la maison. Il y a de la brume, c'est très bien.

Sarah se redressa et lui tendit la chemise de bûcheron, la salopette, sorties de l'armoire à son intention. Le sac avec les vivres, la lampe attendaient près de la porte.

— C'est un souterrain, lui expliqua-t-elle encore une fois. Mais les galeries sont sèches, bien étayées. Tu n'es pas claustrophobe, j'espère ? Car c'est très étroit.

Elle se tut, consciente de trop parler, et d'un ton faussement enjoué, comme s'il s'agissait d'une expédition spéléologique.

Avec Jamy, pensa-t-elle, je n'ai jamais su trouver le ton juste. J'ai toujours joué un rôle. L'écervelée, la gosse de riches, la fille perverse...

Elle ne savait pourquoi.

Ils sortirent dans la brume. On n'y voyait pas à dix mètres et Sarah eut peur, une seconde, de se perdre dans la forêt. Elle s'orienta. En chuchotant, elle exposa à l'évadé les raisons de l'existence de la cachette. Job. Son obsession des abris.

— Personne n'en connaît l'existence, insista-t-elle. Je te ravitaillerai à la tombée de la nuit.

— Non, coupa Jamy. À la tombée de la nuit, je viendrai te retrouver et nous travaillerons à la récupération de Timmy. En prison, j'ai bien étudié le dossier. À la bibliothèque, j'ai retrouvé les journaux de l'époque. J'ai quelques idées. Nous en parlerons lorsque j'aurai repris des forces. Pour le moment, je vais manger et dormir, pendant deux jours. Si les flics se pointent, tu ne m'as pas vu. Tu as peur, tu me détestes, tu réclames une protection. On ne te l'accordera pas... ou alors le shérif se contentera de passer devant la maison, en voiture, à deux ou trois reprises pour te rassurer, pas davantage. D'après ce que j'ai pu lire dans la presse, les gens du coin ne te portent pas dans leur cœur, pas vrai ?

— Exact, souffla Sarah.

— C'est bon pour nous. Arrange-toi pour montrer que tu as peur de moi. Personne ne doit se douter que nous faisons équipe.

Ils avaient atteint la cache. La jeune femme passa la première. Jamy ne fit aucun commentaire. Rien ne l'étonnait, rien n'était jamais pittoresque à ses yeux.

À 5 ans, il devait déjà être ainsi, pensa Sarah. À peine né, il avait déjà tout vu.

Elle décida de l'imiter. Elle était troublée à l'idée qu'il avait dû la trouver grosse, bouffie, très différente de l'image qu'il avait conservée d'elle. Puis elle s'étonna de sa propre coquetterie.

Pauvre idiot ! se dit-elle. Un type qui a passé tant d'années dans une cellule trouverait une chèvre appétissante !

Pendant qu'elle rampait dans le boyau, elle essaya de se rappeler leurs joutes sexuelles sur le lit du motel, à San Bernardino. Ces ébats lui semblaient aujourd'hui invraisemblables.

J'en rajoutais probablement, songea-t-elle. Comme toutes les filles qui ont peur de passer pour inexpérimentées aux yeux d'un amant plus âgé.

Elle regarda Jamy à la dérobée. Est-ce que quelque chose de cette... intimité subsistait entre eux, après tout ce temps ? Un

lien... Un lien secret et ineffaçable comme on aimait tant le répéter dans les romans sentimentaux. Cet homme lui avait fait tout ce qu'on peut faire dans un lit –, y compris un enfant ! –, néanmoins ces échanges corporels n'avaient tissé aucune complicité psychologique entre eux. Ils étaient restés des étrangers. Comment une telle chose était-elle possible ? La chair était-elle irrémédiablement séparée de l'esprit ?

Il ne m'a pas marquée, pensa-t-elle, et c'est aussi bien.

Mais à la seconde même où elle formulait ces mots, elle sut qu'elle mentait.

Jamy s'installa dans la caverne sans ouvrir la bouche. Il disposa autour de lui les objets dont il aurait besoin, de manière à pouvoir les trouver dans l'obscurité. Puis il s'allongea sur la natte où Sarah était elle-même restée prostrée des journées entières aux heures les plus noires qui avaient suivi la disparition de Timmy. Les capacités d'adaptation de cet homme semblaient infinies. Il était du bois dont on fait les soldats d'élite, ceux qui ne se plaignent jamais et supportent sans mot dire les pires épreuves. Tout le durcissait, rien ne l'entamait.

Il était fait pour vivre dans la jungle, ricana intérieurement Sarah, avec pour femelle la fille d'un coupeur de têtes. Avec lui, je ne serai jamais à la hauteur.

— Ça va, fit l'évadé. Tu peux partir. Ne t'occupe pas de moi. Fais comme si je n'étais pas là. Ne t'inquiète pas outre mesure, je ne suis que du menu fretin, la police ne déclenchera pas une chasse à l'homme à l'échelle du pays pour me retrouver.

Et il éteignit la lampe.

Sarah se retira précipitamment. Elle n'aimait pas se retrouver seule dans l'obscurité avec Jamy. Avait-elle peur de lui... ou d'elle-même ? Elle n'en savait rien. Elle n'avait pas fait l'amour depuis huit ans, et quelque chose se réveillait en elle, un frisson qu'elle détestait, une attente viscérale que la proximité de cet homme avait réactivée. Elle battit en retraite, furieuse.

Elle fut soulagée d'émerger au grand air. Elle respirait avec difficulté et ses mains tremblaient. Une fois dans la maison, elle se mit à tourner en rond, l'esprit plein de pensées confuses. Par précaution, elle mit le cellulaire en charge.

Le combiné sonna à 10 heures précises. C'était Mike Callhoun.

Sarah, annonça l'agent spécial. Je dois vous prévenir que Jamy Morissette s'est évadé en blessant deux gardiens. J'ai essayé de vous joindre la semaine dernière, mais ça ne répondait jamais. J'ai demandé au shérif d'Heaven Ridge d'aller jeter un œil chez vous. Comme il ne m'a pas rappelé, j'ai supposé que tout allait bien. Ne vous alarmez pas. Il y a peu de risques pour que Morissette vous rende visite, ce n'est pas sur sa route. Je pense qu'il va chercher refuge dans les bayous. Il les connaît comme sa poche. C'est d'ailleurs un bon plan. S'il parvient à supporter de vivre comme un Indien, en plein marécage, nous ne lui remettrons jamais la main dessus. Comment vous sentez-vous ?

Sarah n'eut pas à jouer la comédie. Elle était véritablement en proie à la confusion. Elle se contenta de bredouiller qu'elle avait peur de Jamy, ce qui était la pure vérité.

— Vous n'avez rien à craindre, répéta Callhoun. D'après son dossier psychologique, il ne semble pas faire la moindre fixation sur vous. Vous n'étiez pour lui qu'une proie parmi tant d'autres. Il vous a joué la comédie pour se faire valoir à vos yeux, n'y pensez plus. Il a de solides amitiés en Floride, en Louisiane : c'est là qu'il va refaire surface. Il n'est pas exclu qu'il cherche également à passer en Amérique latine.

— Formidable ! haleta la jeune femme d'une voix mourante. Alors je suis tout à fait rassurée.

Deux nuits plus tard, Jamy se glissa dans la maison. Sarah était à bout de nerfs. Elle avait préparé du café et disposé deux paquets de cigarettes sur la table. Jamy s'assit, sans un mot. Comme toujours, dès qu'il arrivait quelque part, il prenait possession des lieux, en seigneur et maître. Il « mangeait tout l'oxygène », aurait dit Jennifer Podowsky, l'ancienne coturne de Sarah. Même les objets lui devenaient familiers. S'il ouvrait un placard, au hasard, il tombait immédiatement sur ce qu'il était en train de chercher. Les choses venaient à lui, tels ces animaux jusqu'alors fidèles qui trahissent subitement leur maître pour lécher les mains d'un inconnu.

Pour la circonstance, Sarah avait épousseté la grande maquette d'Heaven Ridge, afin que Jamy puisse se faire une idée précise de la région. Le diorama prenait soudain l'allure d'un plan de bataille, et la chose n'était pas pour lui déplaire.

— Le FBI n'a pas cherché en profondeur, annonça tout de suite Morissette. Ils se sont contentés d'une enquête de routine, superficielle. Timmy n'était pas l'enfant d'une personnalité du showbiz ou d'un homme politique. Les fédéraux ne font des efforts qu'à partir du moment où l'affaire leur rapportera du prestige... et par là même des crédits. Toi, tu n'étais rien, une petite marginale sans intérêt. Une fille mère vivant comme une sauvage dans un bled de culs-terreux. Ils t'ont expédiée vite fait.

— Je sais, fit Sarah. Je suis d'accord avec toi sur ce point. Ils voulaient me coincer pour infanticide. C'était leur idée fixe. Je ne suis pas certaine, du reste, qu'ils aient définitivement abandonné cette possibilité. Ils se sont mis en attente, ils laissent faire le temps. L'un d'eux, Mike Callhoun, m'est plutôt favorable, mais la psychologue – cette Neave O'Patrick –, je suis sûre qu'elle pense que j'ai tué Timmy.

Jamy hocha la tête. Les reflets de la lampe à pétrole lui ravinaient le visage, le faisant paraître encore plus inquiétant. D'une beauté maléfique.

Rien ne parviendrait à l'enlaidir, songea Sarah, même une cicatrice. Cela accentuerait encore son pouvoir de séduction. Et il le sait. Timmy le savait, lui aussi, d'instinct.

Et toi, demanda Jamy. Quelle est ton idée sur l'affaire ?

Sarah aspira une grande bouffée d'air.

— Je suis persuadée que Timmy n'a jamais quitté Heaven Ridge, lâcha-t-elle. J'ai la conviction qu'il a été enlevé par une bonne dame de la ville. L'une de ces vieilles biques qui lui tournaient tout le temps autour, comme s'il était à vendre. Tu ne peux pas te rendre compte, mais elles bavaient devant lui, le tripotaient, le cajolaient tellement que c'en devenait indécent.

— Détrompe-toi, fit Jamy. Je sais ce que c'est. Il m'est arrivé la même chose quand j'étais gosse. Toutes les voisines me préféraient à leurs propres enfants, ça créait des jalousies terribles. On parle tout le temps de la pédophilie des hommes : on ferait bien d'évoquer celle des femmes. Je me souviens très bien de leurs embrassades, elles ne se rendaient même pas compte de ce qu'il y avait de sexuel dans tout ça. Une femme qui tripote un môme, on dit que c'est l'instinct maternel... moi, ça me faisait bander.

Sarah éprouva un intense soulagement. Ainsi, quelqu'un la croyait ! Enfin !

Jamy se pencha sur la maquette. Pendant l'heure qui suivit, la jeune femme lui retraça l'historique de la ville et lui présenta chaque habitant. L'homme se contentait de hocher la tête sans lever les yeux des petites figurines plantées devant les maisons miniatures que Sarah avait fabriquées de ses mains.

— Ma théorie, conclut-elle tandis que se répandait dans tout son être une étrange exaltation, c'est que Timmy est retenu prisonnier dans l'une de ces baraques. Elles sont très anciennes ; la plupart existaient déjà à l'époque des guerres contre les Indiens. Je crois qu'elles sont toutes équipées d'une chambre indienne... tu as sûrement entendu parler de ça ?

— Oui, acquiesça Jamy. Une pièce cachée, secrète, où l'on dissimulait les femmes et les enfants en cas d'attaque.

— C'est ça. Plus tard, ces mêmes cachettes ont été utilisées pendant la guerre d'Indépendance, puis encore une fois durant la guerre de Sécession. Certaines étaient rudimentaires : un trou dans le sol, une trappe dissimulée par un tapis... mais d'autres étaient très élaborées : panneaux coulissants, fausses cloisons, murs creux. Il y en a eu de très confortables, conçues pour les longs séjours, avec bibliothèque, sofa et cabinet à liqueurs. De vrais appartements en réduction, à cette différence près qu'ils étaient dépourvus de fenêtres.

Elle se tut, subitement. Elle s'emballait ! Parler de tout cela représentait pour elle un tel soulagement qu'elle perdait le sens de la mesure.

— Timmy est là, souffla-t-elle. Quelque part à Heaven Ridge. Les bourgeois de la ville me l'ont confisqué parce que, selon eux, je n'étais pas digne de l'élever. Parce qu'il leur faisait envie. Tu comprends ?

Pour donner du poids à ses propos, elle raconta comment Peter Biltmore, le fermier, avait essayé d'acheter Timmy moyennant une rente non négligeable.

— Il faudra aller lui rendre visite, grommela Jamy. Le gosse est peut-être là-bas.

— Personne n'a voulu me croire quand je l'ai accusé, murmura la jeune femme. Ici, ils se serrent les coudes et le shérif est leur valet.

— Selon toi, on se trouverait en face d'un complot de notables ?

— Ça paraît énorme formulé de cette manière, mais oui... c'est ce que je pense. Le paradoxe, c'est qu'ils ont enlevé Timmy pour son bien. Parce qu'ils le croyaient malheureux en ma compagnie. Parce qu'ils s'imaginaient que je le battais, ou des choses de cet ordre.

Jamy avait relevé la tête. Sarah s'aperçut qu'il la fixait avec insistance. Elle se sentit rougir. Pensait-il, comme les notables d'Heaven Ridge, qu'elle avait maltraité le petit garçon ?

— Je ne l'ai jamais frappé, murmura-t-elle. C'est vrai, ça n'allait pas très bien entre lui et moi depuis le déménagement, mais j'espérais que ce serait une crise passagère. Il s'ennuyait, il voulait retourner à L.A. Il détestait la campagne. La seule chose

qui l'amusait, c'était de faire le clown devant les touristes ou les commères du bourg. Il était cabotin en diable. Il les mettait tous dans sa poche. Une vraie petite pute. Je crois que c'est ça qui l'a condamné. Son manège s'est retourné contre lui. Il les a tellement séduits qu'ils n'ont pas supporté de ne pas le posséder comme un objet de collection... une œuvre d'art. Il le leur fallait.

— Ça se tient. Et selon toi, qui aurait pu l'enlever ?

— Les suspectes ne manquent pas. Des veuves, des vieilles filles. Piggy Walters, Minette Sommers, Andréa O'Reilly... Elles ont toutes le même profil : seules, riches, désœuvrées, influentes. Elles sont les piliers de la cité, leurs ancêtres en étaient les pères fondateurs. Elles possèdent de vieilles maisons assez vastes pour abriter sans mal une chambre indienne, voire plusieurs ! Pas de domestiques à part une femme de ménage qui vient de temps à autre.

— Tu penses qu'elles pourraient être complices ? Associées ?

— Oui. Il n'est pas impossible qu'elles se partagent Timmy. J'imagine très bien un planning de rotation. Un mois chez l'une, un mois chez l'autre.

Jamy caressa la barbe rêche qui lui couvrait les joues.

— Possible. Mais le gosse, observa-t-il, pourquoi joue-t-il leur jeu ? Pourquoi n'essaye-t-il pas de s'échapper ?

Sarah baissa la tête.

— Parce qu'il est mieux avec elles qu'avec moi, sans doute ? Le contact ne s'est jamais vraiment établi entre nous.

Jamy fit la grimace.

— Je pense que tu as raison : le môme n'est pas sorti d'Heaven Ridge. La voiture des kidnappeurs retrouvée par les flics, c'était bidon. Le jouet déniché entre les coussins de la banquette arrière a pu être glissé par le shérif lui-même, au moment de la fouille. Ils ont sans doute jugé que tu avais été assez punie, qu'il était temps d'accréditer la thèse du ravisseur venant de l'extérieur avant que le FBI ne mette son nez partout. Je crois que c'est le shérif qui a piqué cette bagnole et qui a tout mis en scène.

— Ils auraient pu m'enlever Timmy par les voies légales, en m'accusant de mauvais traitements.

— Trop long, trop aléatoire. Ils ne souhaitent pas mettre un juge dans le coup. Ils voulaient tout régler entre eux, et tout de suite. S'ils sont vieux, comme tu dis, ils sont également impatients, capricieux, autoritaires. Timmy, c'était leur caprice sénile. Ils ont sûrement pensé que tu t'écroulerais, que tu ficherais le camp.

— Mais je me suis incrustée... et c'est pour ça qu'ils n'ont jamais cessé de me harceler. Ils espéraient me faire craquer.

Jamy l'interrompt, peu soucieux d'écouter ses états d'âme. Il voulait une description précise des suspectes. Sarah dut avouer son embarras. Elle ne connaissait les bonnes dames d'Heaven Ridge que de l'extérieur. Elle ne leur avait même jamais réellement adressé la parole. Elles lui avaient souvent paru interchangeables : filles de pionniers vieillissantes et dignes, comme on en trouve si souvent représentées sur les peintures de Norman Rockwell. Avec quelque chose de raide qui sent le corset à baleines, la gaine et les bas à varices. Certaines étaient maigres, d'autres grasses, grandes ou petites, mais, curieusement, elles demeuraient jumelles, siamoises, sortant toutes du même moule. Elles ne lui avaient adressé la parole que pour la complimenter sur Timmy. Leur admiration teintée d'incrédulité avait d'ailleurs quelque chose d'insultant. Elle semblait signifier : « Sarah, vous êtes bien trop quelconque pour avoir donné naissance à un tel chef-d'œuvre. Cet enfant est-il réellement sorti de votre ventre ? »

— Elles ont entre 60 et 70 ans, dit-elle. Elles vivent seules, en compagnie de chats, d'oiseaux en cage. Elles se rencontrent pour le thé, le bridge ou pour fabriquer des quilts qu'elles mettent en vente lors des kermesses. Elles président le jury qui, chaque année, attribue le prix de la meilleure tourte aux aïelles... L'été, elles ne vont nulle part sans leur ombrelle ; l'hiver, elles portent des caoutchoucs sur leurs souliers. La banque leur appartient, et le dispensaire, et la scierie... Elles ont un pouvoir occulte. Le maire est leur toutou. On ne voit qu'elles mais on ne sait rien de leur vie intime. Elles veillent sur la moralité d'Heaven Ridge. Peut-être jouent-elles un rôle ? Comment savoir... Une seule chose est sûre : elles ont grandi avec l'habitude d'obtenir sans délai ce qui leur fait envie. Elles

sont capricieuses, riches et puissantes. Elles font la loi. Pire : elles sont la loi.

Sarah ferma les yeux. Au fond, et tout bien considéré, elle devait s'avouer que les vieilles dames d'Heaven Ridge lui avaient toujours fait un peu peur.

Elle se ressaisit, observa Jamy qui scrutait la maquette pour en graver les détails dans sa mémoire. Un brusque découragement s'empara d'elle. N'était-il pas trop tard pour lancer une contre-attaque ? Après tout, Timmy n'était-il pas plus heureux avec sa ravisseuse qu'avec sa vraie mère ? Un jour, Neave O'Patrick lui avait dit :

— Les enfants qui ont passé plusieurs années en compagnie de leurs kidnappeurs – s'ils ont été bien traités – ont toujours beaucoup de mal à se réadapter à leur vraie famille. Des liens se sont créés, contre lesquels on ne peut plus rien. Il est assez fréquent que le gosse préfère son ravisseur à ses parents génétiques, et cela peut dégénérer en drame. Plus l'enfant a été enlevé jeune, plus l'attachement au kidnappeur est puissant.

Sarah déglutit avec peine. Au moment de passer enfin à l'action, le doute la submergeait. Était-il encore temps ? En croyant sauver Timmy, n'allait-elle pas lui causer un plus grand préjudice ? N'aurait-il pas été plus sage de le laisser entre les mains de celle qui l'avait enlevé ?

Elle est probablement riche, songea-t-elle. Elle est en mesure de lui assurer une existence douce, confortable.

Mieux encore : Timmy était peut-être plus heureux, là où il se trouvait, qu'avec sa mère, Sarah Devon, dans un ranch minable entouré de grillages. Avait-elle le droit de l'arracher à sa quiétude, à son bonheur, pour le ramener en arrière, pour le réinstaller dans une médiocrité dont le rapt l'avait sauvé de justesse ?

En quatre ans, il a pu m'oublier, se dit-elle. Quatre ans, à cet âge, c'est une éternité, une vie ! Peut-être serait-il plus sage de le laisser en paix ?

Elle n'osa faire part de ses doutes à Jamy. Jamy savait où il allait, rien ne le troublait. Il était là pour récupérer son fils, l'emmener à l'autre bout de la terre et le dresser à devenir un redoutable chasseur d'espèces protégées, ou quelque chose

d'approchant. C'était simple, et rien ne l'en empêcherait. Il trouverait Timmy, même si pour cela, il devait torturer les vieilles dames ou mettre la ville à feu et à sang.

Un peur brutale traversa Sarah. Et si le remède s'avérait pire que le mal ?

— Voilà ce que je vais faire, annonça Jamy. J'irai chaque nuit perquisitionner une maison d'Heaven Ridge. Je suis assez fort avec les serrures et je sais me débarrasser des chiens de garde. Pendant que ces vieilles garces dorment, je passerai leur baraque au crible. Si Timmy se trouve planqué chez l'une d'entre elles, je finirai forcément par mettre la main sur un indice. En quatre ans, celle qui l'a enlevé a relâché sa surveillance. Elle se croit aujourd'hui hors de danger. Tout particulièrement si elle a réussi à « domestiquer » le gosse. Un même de cet âge, ça laisse des traces, on a beau être vigilant, il y a toujours quelque chose qui traîne : un jouet, un vêtement.

— La nourriture ! Ça peut être très révélateur, intervint Sarah. Pense à inspecter les réfrigérateurs, les placards des cuisines. Timmy était fou de ces petits animaux en guimauve de toutes les couleurs, tu sais ? Et aussi du Jell'O. C'était sa drogue.

— Tout le monde bouffe du Jell'O, c'est un dessert de feignant.

La jeune femme se tut, douchée.

— Et si tu te fais prendre ? lança-t-elle.

Jamy eut un sourire cruel.

— Personne ne me piquera. Surtout pas une vieille bourge dans un bled de culs-terreux. De toute manière, c'est très fragile ces bêtes-là, ça perd facilement l'équilibre dans les escaliers. L'ostéoporose fait le reste.

Sarah sentit la chair de poule lui couvrir les bras.

— Méfie-toi, soupira-t-elle, elles ont des armes plein leurs tiroirs. Elles ont eu des pères ou des maris militaires.

— Elles sont beaucoup moins coriaces que tu ne l'imagines, corrigea Jamy. Je connais bien ces grandes dames du Sud, elles se croient fortes parce qu'elles n'ont jamais eu à se battre. Leur fric les a toujours protégées, mais la violence, la vraie violence, elles ne savent pas ce que c'est. Si je soupçonne l'une d'entre elles de cacher Timmy chez elle, je la ferai parler, tu peux en

être sûre, même si pour ça je dois lui couper les doigts un par un avec un sécateur. Je ne repartirai pas d'ici sans mon fils.

Sarah ne trouva rien à répliquer.

Nous courons droit au désastre, pensa-t-elle.

Était-il encore temps de tout arrêter ? Pour cela, il suffirait d'un coup de fil au FBI. « Jamy est chez moi, il m'a prise en otage... Venez à mon secours ! Je vous en supplie ! » Non, elle ne le ferait pas. Au moment même où elle dénoncerait Jamy Morissette, elle perdrait tout espoir de retrouver Timmy.

« Sers-toi de lui, lui souffla une voix mystérieuse au fond de sa tête. Utilise-le pour ce qu'il sait faire, laisse-le reprendre le gosse à celle qui l'a enlevé, et tue-le ensuite, une fois qu'il ne te servira plus à rien. Tu sais bien qu'il n'y a pas d'autre solution. Tu ne peux pas lui abandonner le gosse. Il est hors de question que tu laisses ce type faire de ton enfant un criminel à son image. Ce ne sera pas un meurtre, simplement de la légitime défense. »

Elle grelotta, effrayée par son propre cynisme.

— Je commencerai demain, décida Jamy. Dès que j'aurai le plan de la ville bien en tête. Nous allons préparer cela à la façon d'un commando, je vais avoir beaucoup de questions à te poser sur les habitudes des gens qui vivent là. Tu as des jumelles ? J'en aurai besoin pour prendre l'affût. Il me faudra aussi une bonne montre et des vêtements sombres. Noirs ou bleu marine. Y a-t-il de gros chiens ?

— Non, juste des roquets de salon. Des pékinois, des caniches, mais ils peuvent te repérer.

— Je m'en occuperai. C'est facile. Il suffit de masquer sa propre odeur par une autre plus puissante, qui va obnubiler le cabot en éveillant sa gourmandise ou son instinct sexuel.

— Par exemple ?

On peut frotter ses vêtements avec les sécrétions vaginales d'une chienne en chaleur, c'est radical. Le clebs perd aussitôt la tête et ne pense plus du tout à faire son boulot de gardien.

— Il faudra d'abord que tu trouves une chienne en chasse !

— Il y a toujours une chienne en chasse qui traîne ici ou là, ne t'en fais pas pour ça. Pour les serrures, j'ai mes outils, je les ai

récupérés dans l'une de mes caches, mais y a-t-il des systèmes d'alarme ?

— Non, c'est une petite ville, sans aucune criminalité. Je ne suis même pas certaine que les gens ferment leur porte à clef. C'est un autre monde, ici. Un autre temps. Je sais que ça paraît incroyable quand on arrive de Los Angeles ou de Miami. Mais c'est également pour ça que les habitants d'Heaven Ridge m'ont mise en quarantaine. Pour eux, j'étais un agent infectieux potentiel. Un virus.

Dans les semaines qui suivirent, Jamy sortit presque chaque nuit. Il quittait le ranch dès l'obscurité descendue sur la campagne, et se rendait à pied jusqu'au bourg, en progressant à couvert. D'abord, il étudia les habitudes de la population d'Heaven Ridge, dressant un emploi du temps maison par maison. Il procédait avec méthode, sans brûler aucune étape, avec une rigueur militaire. Quand Sarah voulut l'accompagner, il refusa, prétextant qu'elle l'encombrerait en cas de retraite précipitée.

— Timmy ne te connaît pas, objecta-t-elle. Quand il te verra, il se mettra à hurler, surtout si tu lui apparais dans ton accoutrement de commando. Ma présence le rassurerait.

— Timmy t'a oubliée, rétorqua Morisette. Ne te fais aucune illusion là-dessus. Je suis persuadé qu'il est complice de ses ravisseurs. Il est bien chez eux, c'est évident, sinon il aurait trouvé moyen de leur fausser compagnie. Il n'a aucune envie de revenir avec toi. Ne te berce pas de mots, ce n'est pas une mission de libération que nous mettons sur pied en ce moment, c'est un second kidnapping. Nous allons arracher Timmy à des gens qu'il apprécie. À mon avis, il ne nous aidera pas beaucoup. Je dirais même qu'il risque de nous accueillir assez mal.

— Tu dis n'importe quoi !

— Pas du tout. Réfléchis, c'est de la pure logique arithmétique. Il a passé quatre ans en ta compagnie et quatre ans avec celle qui l'a enlevé. Ça s'équilibre. On pourrait même dire que ça penche du mauvais côté en ce qui te concerne. Au cours des années qu'il a passées loin de toi, il a construit sa personnalité. Tu as vécu avec un bébé, aujourd'hui c'est un petit garçon. Au Moyen Âge, les chevaliers commençaient leur apprentissage à 7 ans.

— Tu as lu ça à la bibliothèque de la prison ? riposta la jeune femme avec fureur.

Ces échanges verbaux ne menaient à rien. Sarah eut beau faire, elle ne parvint pas à fléchir Jamy. Elle dut se résoudre à le regarder s'éloigner dans la nuit, le visage noirci au charbon de bois, un bonnet bleu marine enfoncé au ras des sourcils. Son équipement vestimentaire se composait de vieux habits teints en noir par Sarah et d'un petit sac à dos contenant une gourde, une lampe torche de l'armée, ses outils de cambrioleur et un couteau de chasse à longue lame. Une fois que les ténèbres l'avaient englouti, Sarah restait là, debout dans l'encadrement de la fenêtre, à scruter le paysage nocturne, tandis que la peur se mêlait en elle à la frustration. *Il va se faire prendre*, se répétait-elle, sans parvenir à déterminer si cette éventualité relevait de la crainte ou de l'espoir. Elle se trouvait réduite à imaginer la suite des événements. Jamy s'introduisant dans les maisons sans laisser de traces, fantôme fureteur perquisitionnant chez les bonnes dames d'Heaven Ridge. Sarah se représentait Minette Sommers, Piggy Walters étendues sur leur lit à baldaquin – car elles avaient sûrement un lit à baldaquin ! – ronflant doucement, tandis que Jamy allait et venait, ouvrait les placards, soulevait les tapis, descendait à la cave, grimpait au grenier. Elle aurait voulu être avec lui, tout en sachant qu'elle n'aurait jamais été capable de se montrer aussi silencieuse, aussi habile. Jamy avait grandi dans les bayous, en pistant les animaux. Il avait derrière lui une carrière de traqueur, il savait apprivoiser les marches des escaliers pour qu'elles ne craquent pas sous son poids, il savait ouvrir une porte sans en faire grincer les charnières. La nuit était son domaine. Par-dessus tout : il n'avait pas de nerfs. Et c'était cela le plus terrible. Si les vieilles dames s'avisaient de lui mettre des bâtons dans les roues, il les brutaliserait, les jetterait dans l'escalier ou les noierait dans leur baignoire.

— Fais attention, lui avait-elle dit, à cet âge, on est souvent insomniaque. Tu risques de te retrouver nez à nez avec l'une de ces vieilles toupies.

Mais Jamy avait haussé les épaules. Il avait l'oreille fine, il les entendrait venir, et de loin. Il n'était pas inquiet.

Sarah n'éprouvait aucune tendresse pour Piggy Walters ou Minette Sommers, mais elle avait peur que Jamy ne les tue prématurément, avant même d'avoir pu localiser la cachette où Timmy était retenu prisonnier. Si cela se produisait, et si la ravisseuse avait agi dans le secret, sans la complicité des autres notables, il n'y aurait personne pour se soucier du petit garçon. Personne pour se douter qu'il était là, quelque part, retenu à l'intérieur d'une chambre insonorisée ne pouvant s'ouvrir de l'intérieur. *Il mourra de faim et de soif* se répétait Sarah, à l'insu de tout le monde. *Séparé de la rue principale du village par quelques centimètres de briques.*

Oui, le danger était réel. S'il n'y avait pas eu complot mais au contraire initiative solitaire, personne à Heaven Ridge, à part la ravisseuse, n'était au courant de la présence de l'enfant. Jamy devait tenir compte de cette donnée fondamentale. En serait-il capable ?

Les nuits devenaient interminables, et la jeune femme finissait par s'endormir au creux du fauteuil d'osier poussé devant la fenêtre. Elle se réveillait en sursaut lorsque Morissette revenait, peu de temps avant le lever du jour. Elle l'accablait de questions mais il haussait les épaules. Non, il n'avait rien trouvé d'intéressant. De l'argent caché, oui – il n'y avait pas touché. Des secrets de famille sans grande importance. Des journaux intimes débordant de calomnies sur les voisins ou les personnalités d'Heaven Ridge. Des livres de comptes. Beaucoup de livres de comptes. Mais pas la moindre trace de Timmy.

— Ce serait trop facile, murmurait Sarah. Elles ne vont tout de même pas écrire dans leur journal intime qu'elles séquestrent un enfant !

Jamy affirma qu'il ne négligeait rien, et surtout pas le dessous des meubles. Il accordait également beaucoup d'importance aux traces de doigts sur les murs, car celles des enfants sont identifiables à leur écartement réduit.

— Elles doivent tout nettoyer, soupirait Sarah. Ce sont des maniaques de la propreté. Elles ne commettraient pas une telle erreur.

Tu te trompes, répliquait Jamy. Il y a quatre ans, elles faisaient très attention, mais plus aujourd'hui. La routine s'est installée. Et puis elles sont vieilles, elles y voient mal. Des détails peuvent leur échapper. Il faut se montrer patient.

Ils notaient tout, traquant le moindre indice. Minette Sommers ne consommait-elle pas trop de sucreries ? Jamy avait trouvé ses étagères encombrées de gâteaux et de confiseries d'ordinaire réservées aux enfants. Mais peut-être gardait-elle ces provisions pour les distribuer lors de la fête d'Halloween ? Chez Piggy Walters, Morissette mit la main sur une figurine en plastique, un monstre de l'espace haut de six centimètres, perdu sous un buffet, derrière une rangée de chaussures. Cette découverte les mit au comble de l'excitation.

— Les empreintes de Timmy sont peut-être dessus, balbutia Sarah. Si seulement il y avait un moyen d'en avoir confirmation...

Hélas, c'était impossible sans avoir recours au FBI.

— Ne t'emballe pas ! fit Jamy en lui saisissant le poignet. Un gosse du village peut l'avoir perdu chez elle. Tu m'as dit que ces vieilles peaux offraient souvent des goûters aux gamins qui jouent dans la rue.

— C'est vrai, admit la jeune femme. Elles essayaient toujours d'attirer Timmy chez elles, chaque fois que j'allais faire les courses au général store. J'étais à peine entrée dans la boutique qu'elles se pointaient à la porte du jardin, une part de cake à la main. Elles disaient : « Viens, mon petit, ne reste pas au soleil, c'est mauvais, ta peau va foncer et tu auras l'air d'un métèque, ce serait dommage. » Quand je ressortais, c'était pour retrouver le gamin sur leurs genoux, étouffé sous leurs embrassades. Si je le leur enlevais, elles me jetaient des regards de haine.

Les doigts de Jamy lui serrèrent le poignet. Elle comprit qu'elle s'emballait. Elle battit des paupières ; c'était la première fois qu'il la touchait depuis son arrivée.

Désespérée, elle réalisa que cette main d'homme sur sa peau lui était agréable.

BLOC-NOTES DE SARAH DEVON BRÈVE ÉTUDE D'UNE MICROSOCIÉTÉ

Que sait Sarah des vieilles femmes d'Heaven Ridge, après tout ?

Elle doit se garder, malgré sa hargne, d'en faire des caricatures, car jamais, au grand jamais, elle ne les a réellement approchées. Elle regrette d'avoir simplifié, d'avoir brossé pour Jamy les portraits de pantins grotesques, c'était bête... Ni Piggy ni Minette, en dépit de leurs surnoms idiots, ne se peuvent réduire à un dandinement d'oiseau mécanique. Ce n'est pas aussi simple. Sarah pressent des choses, devine des carcans, un dressage, une discipline de fer. Elle entrevoit des familles corsetées de principes, de ces lignées qui meurent pour le pays, qui paient l'impôt du sang avec une tristesse exaltée. Elle voit de jeunes et beaux officiers rendant le dernier soupir dans la boue de Gettysburg. Elle subodore des familles à dynastie où les enfants sont des adultes en réduction.

Minette, Piggy... Elles ont été jeunes, inévitablement, mais dès l'enfance, on les a dotées d'une mission : protéger Heaven Ridge de la grande marée noire déferlant sur le pays. On leur a répété que leur autorité, leurs richesses, servaient à cela. Elles ont des devoirs. Il y a un prix à payer pour avoir le droit de vivre dans la soie. Hommes, elles auraient été militaires ; femmes, il leur faudra manœuvrer dans la coulisse, mais avec tout autant de fermeté. Alors elles sont devenues les gardiennes, les sentinelles de la ville. Sous leur apparence fragile, elles sont les cerbères qui montent la garde aux portes de la forteresse. Longtemps, elles ont trouvé cela grisant. Cette puissance, ces commandements qu'on transmet sans élever la voix, sans jamais donner d'ordres précis. En émettant, plutôt, des souhaits à peine formulés. Aux subordonnés de comprendre, de décrypter, d'agir en conséquence. C'est enivrant de régir une armée en prenant le thé, en découpant de fines parts de gâteau à la carotte. Ils obéissent, ils tremblent, ils quêtent l'approbation,

espèrent une récompense. Piggy, Minette, elles, s'amusent bien. C'est tellement plus passionnant que le mariage, l'enfantement, la vie de famille...

Mais tout va. Tout passe.

Elles ont été les sentinelles du Temps, elles ont préservé Heaven Ridge des hordes barbares. Elles continuent à faire le bonheur de leurs sujets, ces bons gros paysans rustauds, sans malice mais si loyaux. Le shérif, le maire... des pantins ! Elles les invitent à prendre le thé, c'est si comique de les voir tripoter les tasses délicates avec leurs gros doigts aux ongles encrassés par la terre ou le cambouis. Elles sont petites, toutes frêles à côté de ces géants, mais la Force est en elles. Leur mission est écrasante : empêcher le temps de couler, capturer les fifties et les tenir là, en laisse, dans ce repli de campagne coupé du monde, gros animal dompté au ronronnement inimitable.

Hélas – et paradoxalement ! – arrêter les aiguilles des horloges prend aussi du temps, et leur vie s'est écoulée sans qu'elles en aient conscience. Ébahies, elles découvrent qu'il est déjà trop tard pour se trouver un mari, faire un enfant... Elles avaient pris l'habitude de procrastiner, de remettre à demain, pour « quand elles auraient un moment ». Aujourd'hui, elles sont prises de court. Ce n'est pas de leur faute, la tâche qui leur incombait était si lourde, si prenante... C'est bien connu : les sentinelles n'ont pas une minute à elles. La vieillesse est là, avec ses regrets, ses vides. Leur viennent des bouffées de tendresse sans emploi. Il leur faudrait quelqu'un ; les chiens, les chats ne suffisent plus. Alors pourquoi pas un petit garçon ? Un petit garçon malheureux dont la mère s'occuperait mal... Justement, il s'en trouve un qui loge non loin d'Heaven Ridge.

Elles en ont le droit, on ne peut leur contester ce privilège, ce n'est qu'un dédommagement. Elles ont tout sacrifié au bonheur de leurs concitoyens, elles ont préservé la ville des malheurs de la vie moderne. Sans

cesse, elles ont guetté sur les remparts pour repérer les fléaux se profilant à l'horizon. C'est grâce à leurs sacrifices que les gens d'ici ont pu élever leurs gosses en toute sécurité, sans avoir à craindre la drogue, les gangs, les Nègres, les maladies sexuelles. Aujourd'hui elles sont fatiguées, elles veulent de l'amour, elles aussi. Leur ration d'amour ! Mais qui peut aimer une vieille femme à part un petit garçon ? Au magasin des accessoires, seul le rôle de grand-mère est encore disponible... Qu'à cela ne tienne ! elles l'endosseront.

Et Timmy sera leur partenaire.

Dès qu'il avait avalé son petit déjeuner, Jamy s'empressait de rejoindre le souterrain car il profitait de la brume matinale pour se déplacer dans le sous-bois sans courir le risque d'être vu de la route. Là, il s'étendait sur la natte et dormait d'une traite jusqu'à midi. Parfois, Sarah allait le retrouver sous prétexte de lui apporter de la nourriture, du café chaud. Elle ne savait ce qui la poussait à agir ainsi. Elle percevait, à la lisière de sa conscience, des motivations troubles, contradictoires, qu'elle ne voulait pas analyser.

Qu'essayes-tu de faire ? se demandait-elle. As-tu simplement envie d'un homme ? Est-ce pour toi une manière de rompre avec la solitude ? Tentes-tu de l'amadouer pour le convaincre de te laisser Timmy lorsqu'il l'aura récupéré ?

Elle n'avait nulle envie d'y réfléchir. Peut-être cherchait-elle tout simplement quelqu'un avec qui parler de l'enfant ?

Mais, une fois tapis dans la caverne creusée autrefois par Job, ils bavardaient peu. Pourtant, la quasi-obscureté, les résonances étranges du souterrain créaient une certaine qualité d'atmosphère, une complicité qui les rapprochait. Sarah se surprenait à aimer cet ensevelissement, ces chuchotis, ou la façon qu'ils avaient de se taire lorsqu'ils croyaient repérer un bruit suspect. Il lui semblait qu'une fois allongé dans la cache, Jamy devenait moins dangereux. C'était absurde.

Peu à peu, elle lui raconta son arrivée à Heaven Ridge, l'hostilité du village, l'erreur qu'elle avait commise en

revendiquant sa marginalité. Elle lui parla de la débâcle de ses parents, de l'alcoolisme de sa mère, de son père frappé d'hébétude chronique depuis qu'il avait perdu ses clients. Morisette l'écoutait sans rien dire. La prison l'avait sans doute habitué aux monologues autobiographiques. Il avait appris à s'isoler dans sa sphère mentale sans pour autant froisser son compagnon de cellule. Malgré l'obscurité, malgré l'exiguïté du lieu, il ne tenta jamais de profiter de la situation. Sarah ne savait plus si cette maîtrise de soi l'agaçait ou lui faisait peur. Parfois, elle aurait aimé qu'il la renverse et la prenne, comme il le faisait jadis dans la chambre du motel, à San Bernardino. À d'autres moments, cette simple idée lui donnait la nausée.

Alors ils parlaient du gosse, des vieilles...

— Le plus dangereux, ce sera Peter Biltmore, disait la jeune femme. Il possède des fusils, des chiens, et la ferme est immense. Le FBI a perquisitionné chez lui sans rien trouver, mais qu'est-ce que ça prouve, sinon que Timmy était caché ailleurs à ce moment-là ?

Oui, Biltmore, ce serait le gros morceau ; elle avait peur que Jamy ne le sous-estime. Les succès faciles avaient endormi sa méfiance des premiers jours. Il avait circulé chez Piggy Walters et Minette Sommers comme dans un hôtel. Les bonnes femmes, assommées par la codéine dont elles abusaient pour calmer leurs douleurs rhumatismales, ne s'étaient rendu compte de rien. Il était chaque fois reparti au petit matin sans avoir couru de réel danger.

Il avait décidé de visiter toutes les maisons d'Heaven Ridge, les unes après les autres. Il refusait de s'en tenir aux femmes seules, aux « tantines » comme les surnommait parfois Sarah.

— Il y a aussi beaucoup d'hommes solitaires, affirmait-il. Des célibataires, des veufs, des vieux garçons. Mark Foster, l'épicier, par exemple. On ne lui connaît pas de femme, pas de liaison. C'est peut-être un pédophile.

— Tais-toi ! haletait Sarah lorsqu'il évoquait cette possibilité. Je ne veux pas penser à ça.

— Tu as tort, répliquait chaque fois Jamy. Même le shérif est veuf, seul chez lui. Pas de fille, pas de nurse. Il a toujours un mot gentil pour les gamins, il ne loupe jamais une occasion de

leur toucher l'épaule ou le bras. On peut interpréter son comportement comme de la sollicitude, mais ce pourrait être également celui d'un type qui flashe sur les garçonnets. Un pédé honteux. Qui irait le soupçonner ? Ma tête à couper que le FBI n'a pas perquisitionné chez lui !

— J'ai entendu dire qu'il allait régulièrement au bordel de Powkow Junction, à cent kilomètres d'ici.

— Pourquoi pas ? Ce serait un bon alibi. À sa place, c'est comme ça que j'agirais.

— Ce serait ignoble !

Je ne sais pas. En un sens, si Timmy est tombé dans les mains d'un pervers, il sera beaucoup plus disposé à s'enfuir. Ça me facilitera les choses.

— Alors c'est décidé ? Tu me l'enlèveras ?

— Évidemment. Qu'en ferais-tu ? Quand tu l'avais avec toi, tu ne savais comment te comporter avec lui, il t'embarrassait. C'était mal parti pour vous deux, vous vous seriez détestés. Moi, je le reprendrai en main ; je lui ferai découvrir une autre vie où il n'aura pas le temps de se regarder le nombril. Pas besoin de psychiatre pour se remettre du traumatisme de la séquestration, non... Au lieu d'un divan et des drogues qui vous transforment en zombie, je lui ferai connaître les grands espaces, les marécages, la chasse au crocodile, le braconnage au nez et à la barbe des gardes forestiers. Il se fortifiera. Je ne le traiterai pas comme une lavette, je lui dirai : maintenant, tu es un homme, voilà un couteau, ce sera ton meilleur ami, et je vais t'apprendre à t'en servir.

En l'écoutant parler, Sarah perdait ses repères, ses certitudes. Elle n'était pas loin de penser qu'il avait raison.

— J'en ferai un guerrier, murmurait Jamy d'une voix sourde et vibrante. Quand les parkings auront bouffé les Everglades, nous passerons en Amérique latine. Là-bas, il y a encore des forêts, des animaux, la ville n'a pas tout dévoré. On peut s'enfoncer dans la jungle, commercer avec les tribus, leur vendre des armes, les aider dans leurs petites guerres. C'est un autre monde, c'est un autre temps. Timmy apprendra à survivre et à considérer son kidnapping comme un rituel d'initiation, sans plus. Il ne bâtira pas sa vie sur un traumatisme, il ne

restera pas infirme à perpétuité... car c'est ce que tu ferais de lui, je le sais. Je te vois très bien, le traînant chez les psychologues, le bourrant de médicaments. À 20 ans, il sera devenu une larve terrorisée par son ombre, un de ces tarés qui vivent enfermés dans une pièce sans fenêtre, et qui pianotent nuit et jour sur un ordinateur. C'est cela que vont devenir les gosses de riches : des fœtus auxquels Internet servira de cordon ombilical ! La force restera aux analphabètes, à ceux qui ne savent même pas écrire leur nom, aux barbares qui balayeront tout un beau matin. Et ce sera tant mieux ! Je veux que mon fils grandisse du bon côté ! Qu'il soit de ceux qui feront tomber les têtes, et non l'inverse.

Où Jamy avait-il entendu ces sermons ? En prison ? Probablement. Partout à travers le pays, dans les restaurants de routiers, les dancings fréquentés par les ouvriers du pétrole, des idées analogues faisaient leur chemin. Partout on se réjouissait : bientôt, la grande conspiration des cols blancs, des Ivy leaguers, serait mise à bas. Certains, s'appuyant sur une culture exotique, évoquaient la Révolution française qui n'avait pas hésité à faire tomber les têtes des plus hauts dignitaires. La convulsion était dans l'air, on la sentait frémir, on l'espérait. « Après, ce sera comme à la fin d'un orage, disait-on, on respirera mieux. » Tout casser pour mieux reconstruire, ce credo rassemblait de plus en plus de fidèles. Les groupes de rock satanistes s'en étaient faits les chantres.

Elle eut l'idée absurde d'organiser un pique-nique, au milieu d'une clairière, à minuit. Son intuition lui soufflait que Jamy avait peur des grands espaces. Comme beaucoup de prisonniers, il se sentait mal à l'aise dès que son univers ne se trouvait plus étroitement borné par des murs. La nuit lui rendait l'immensité supportable, mais il fuyait le soleil. Il faut avouer qu'Heaven Ridge, avec ses champs courant jusqu'à la ligne d'horizon, était un véritable cauchemar d'agoraphobe. Sarah se réjouissait d'avoir trouvé cette faille dans la cuirasse du guerrier des marécages. Elle en concevait un attendrissement qu'elle était la première à se reprocher.

Ne sois pas si stupidement maternelle ! se disait-elle en s'examinant dans le miroir suspendu au-dessus de l'évier. Tu aurais mieux fait de réserver ces pulsions à Timmy, quand il était là.

Une nuit, elle entraîna Jamy dans une clairière et étendit une nappe sur le sol, comme pour un vrai pique-nique. Elle s'amusa de le voir se dandiner avec gêne, soudain prisonnier d'une situation qu'il maîtrisait mal. Il évitait systématiquement de regarder le ciel, auquel la lune donnait une étrange profondeur. C'était agréable de le torturer un peu, d'avoir une ombre de pouvoir sur ce tueur d'alligators.

— Ça a dû être difficile de voyager en plein jour, non ? lui demanda-t-elle, s'offrant le plaisir d'être un peu garce.

Il ne chercha pas à nier. Il n'y avait pas de forfanterie en lui, et c'était agaçant. Il ne se vantait jamais, il ne faisait qu'énoncer des qualités ou des talents qu'il possédait vraiment.

Cette nuit-là, il parla des anciens taulards qui, à peine libérés, s'arrangeaient pour se faire prendre la main dans le sac, parce que le monde du dehors les effrayait trop.

— Timmy sera comme ça, chuchota-t-il. Le cachot, c'est aussi une protection, il ne faut pas l'oublier. En tôle, on ne parle que de la liberté, mais quand vient l'heure de la levée d'écrou, on crève de trouille. J'ai vu des types qui, à la veille d'être libérés après dix ans de détention, dégueulaient d'angoisse. Le trou, on finit par s'y sentir bien. Dehors, c'est la guerre, mais on s'en fout. Dehors, c'est le chômage, on s'en fout également. On se sent protégé contre tout ça. Pas concerné. On aura toujours à manger, on n'aura pas à travailler. Quand je me suis évadé, marcher m'a semblé pénible... Je n'avais plus l'habitude. Le découragement m'a envahi. Je me suis dit : « C'est trop compliqué. » C'est peut-être l'état d'esprit de Timmy en ce moment. Il n'est pas très bien là où il est, mais s'il regarde la télévision, il se dit que c'est encore pire dehors. Trop compliqué. Alors, à tout prendre... Beaucoup de gosses n'ont pas envie de sortir de l'enfance. Toute l'Amérique d'aujourd'hui fait son complexe de Peter Pan, alors pourquoi Timmy aurait-il envie de quitter son placard, hein ?

Il se tut, irrité de s'être laissé aller à trop de confidences.

Sarah regarda la nappe sur le sol, les assiettes, le poulet froid, la mayonnaise. La famille en pique-nique... C'était comme une image de devinette. Ne manquait que la formule OÙ EST L'ENFANT ? Petite fille, elle aurait retourné le dessin en tous sens pour scruter les volutes des feuillages, les arabesques des buissons. Où est l'enfant ?

Elle posa les yeux sur Jamy, à la dérobée. Pourquoi jouait-elle les infirmières ? Personne ne pouvait guérir Jamy de sa sauvagerie. Surtout pas elle. Il resterait, à jamais, l'homme qui lui avait fait un croc-en-jambe. Un croc-en-jambe dont elle ne s'était pas relevée. Il avait surgi dans sa vie à une époque où tout était encore possible, et lui avait fait perdre l'équilibre. Cela s'était passé si vite que Sarah, aujourd'hui, avait encore du mal à l'admettre.

Un croche-pied, pensa-t-elle en décapsulant une nouvelle bouteille de bière. *Un simple croche-pied...*

Et toute sa vie s'était cassé la figure.

Jamy procédait avec un sérieux obsessionnel, n'hésitant pas à revenir là où il était déjà passé. Le fait de ne pas avoir trouvé de chambre indienne chez Minette Sommers l'irritait.

— C'est la plus ancienne maison d'Heaven Ridge, répétait-il. Elle est bâtie comme un fortin. Un fortin aménagé au fil du temps, mais la vieille structure est toujours visible. C'est une vraie maison de pionniers. Dans la cave, il y a même une citerne pour stocker l'eau. Les gens qui habitaient là ont forcément creusé une cache. Je la trouverai.

Les nuits succédaient aux nuits. À chaque nouvelle incursion, les risques augmentaient. Jamy, par son obstination, épuisait sa chance. Les probabilités ne penchaient pas en sa faveur.

Il ne pourra pas continuer à jouer les fantômes, songeait Sarah. Il va fatalement se trouver quelqu'un pour l'apercevoir. Même s'il est habile, il reste à la merci d'un imprévu.

Un matin, Jamy réapparut, très excité. Lui qui d'ordinaire restait d'un flegme inébranlable semblait ne plus tenir en place. Fouillant dans sa poche, il sortit une feuille de papier froissée, salie, qu'il étala sur la table. C'était un dessin d'enfant.

— Je l’ai trouvé dans la cave de Minette Sommers, annonçait-il, sous un casier, à bouteilles. On en avait fait une boulette très serrée. C’était là, dans la poussière et les toiles d’araignée. À moins de se mettre à plat ventre, on ne pouvait pas le voir.

Sarah se pencha sur le morceau de papier sali. Son cœur battait trop fort et elle essaya de se calmer. *Ne t’emballe pas*, se répétait-elle. *Ce n’est pas une preuve. Ce n’est qu’un gribouillage.*

Le dessin représentait une sorte de bonhomme dont la poitrine s’ornait d’une étoile jaune. Ce personnage informe semblait jeter une créature plus petite dans une cage... ou une prison. La maladresse de l’exécution rendait toute interprétation hasardeuse. Ce qui l’était moins, c’était la « signature », en lettres bâtons, au bas de la page : TIMMY.

Sarah éprouva un choc à la hauteur du ventre, le souffle lui manqua. Elle dut s’asseoir.

— C’est moi qui lui ai appris à signer ses dessins, balbutia-t-elle. Il ne savait rien écrire d’autre... Souvent, il appuyait tellement sur le crayon qu’il transperçait la feuille.

— C’est un shérif, fit Jamy en cognant du bout de l’index sur la feuille de papier. Un shérif qui enferme un petit garçon dans une prison.

La jeune femme s’appliqua à recouvrer le contrôle de ses émotions. Oui... Jamy avait raison. C’était bien un shérif. À présent, elle distinguait mieux l’embryon de revolver pendu à sa ceinture. Mais était-ce le shérif d’Heaven Ridge ou un personnage entrevu à la télévision, dans une BD ? Timmy avait l’habitude de reproduire les images de ses albums, elle s’en souvenait parfaitement. Il s’installait sur une souche, son cahier sur les genoux, et dessinait avec une sorte de fureur étrange, en faisant des bruits de bouche dont sa mère n’avait jamais réussi à deviner la signification.

— C’est le shérif, répéta Jamy d’un ton dur. Il a enlevé le gosse. Il le tient séquestré dans sa maison, là où personne n’ira jamais le chercher. Il a agi sur l’ordre de Minette Sommers. Il doit le lui amener quand elle a envie de jouer à la poupée. Alors il le descend à la cave, là où se trouve l’entrée de la chambre indienne, et la vieille s’amuse à lui faire la dînette pendant

quelques jours... Ce dessin, c'est un message de Timmy. Un SOS. Il en a fait une boulette et l'a jeté pendant qu'on l'évacuait, en espérant sans doute que quelqu'un le trouverait : la femme de ménage par exemple. Il n'a pas prévu que le truc irait s'échouer sous un casier à bouteilles.

Sarah leva les mains.

— Attends ! supplia-t-elle. Attends ! Tu t'emballes. Il faut rester calme. C'est un dessin de Timmy, OK, mais ce n'est pas une preuve.

— Que veux-tu de plus ? aboya Jamy. Pour moi, tout est clair.

Pas pour moi ! fit Sarah en lui saisissant la main. Il y a d'autres explications possibles. C'est peut-être un vieux dessin. Je te l'ai déjà dit : Minette Sommers se débrouillait toujours pour attirer Timmy chez elle lorsque j'allais faire les courses à l'épicerie. Elle se servait de sa télé comme d'un appât, et de ses pâtisseries. Généralement, elle ouvrait sa porte et augmentait le volume du téléviseur pour que Timmy entende les coups de feu du western qui passait à cette heure-là. Elle savait que ça le pousserait à entrer chez elle, immanquablement. Timmy était obsédé par la télé. Il ne me pardonnait pas de ne pas en avoir installé une dans cette maison. C'était entre nous un sujet de discorde permanent.

— Où veux-tu en venir ?

— Quand j'allais le récupérer chez la vieille, je le trouvais en train de lui faire un dessin, pour la remercier. Tu sais, comme les gosses en ont l'habitude. C'était la plupart du temps un dessin inspiré du film qui passait sur l'écran.

Jamy cogna du poing sur la table.

— Putain ! grogna-t-il. On dirait que tu veux systématiquement tuer tout espoir. Je pensais que tu ferais des sauts au plafond en voyant ce dessin.

Sarah baissa la tête et frissonna.

— J'ai peur, c'est tout, murmura-t-elle. J'ai tellement peur d'être déçue, encore une fois. J'essaye de me protéger. J'ai envie d'y croire, c'est vrai... mais, en même temps, ça me terrifie.

Elle grelottait. Brusquement, Jamy l'attira contre lui, et elle s'abandonna. Elle avait froid, elle avait besoin de sa chaleur

d'homme pour cesser enfin de trembler. Elle se laissa faire avec l'impression de vivre une scène onirique, sans réalité. Elle était là, et elle était ailleurs, tout à la fois. Ce qui arrivait n'était pas vrai. À présent, elle était couchée sur le lit, nue, et un homme lui faisait l'amour, comme dans ces rêves générés par l'abstinence qui l'assaillaient parfois. Le plaisir n'avait pas d'importance ; ce qui comptait avant tout, c'était de n'être plus seule, et de pouvoir refermer les bras sur un torse masculin, un torse dur, des épaules noueuses. Le temps était aboli, elle était de nouveau étudiante, là-bas, dans le motel de San Bernardino, avant que sa vie ne commence à se déliter comme un vieux journal oublié sous une averse.

Des sensations confuses l'assaillirent, puis tout fut fini, et Jamy lui tendit une cigarette. Elle savait qu'il ne ferait aucune allusion à ce qui venait de se passer. Peut-être même le regrettait-il ? Il avait cédé à une impulsion physique, à une fringale naturelle chez un évadé ayant passé tant d'années en prison, mais elle sentait qu'il aurait préféré n'établir aucun lien. De quoi avait-il peur ? Qu'elle s'accroche à ses basques ? Qu'elle le supplie de l'emmener avec lui lorsqu'il partirait se terrer dans les marécages de Floride ?

En même temps, elle avait honte d'avoir joui aussi facilement entre les bras de cet homme qu'elle détestait, de cet homme qui avait gâché sa jeunesse en la faisant vivre dans la peur et la souffrance. Sans lui, elle n'aurait jamais accouché de Timmy, l'enfant n'aurait pas été kidnappé, et elle n'aurait pas passé quatre ans à se morfondre dans une cabane coupée du monde.

Sans lui, mes parents n'auraient pas été humiliés, songea-t-elle. Maman n'aurait pas sombré dans l'alcoolisme, papa ne serait pas considéré comme un petit escroc par tout le voisinage.

Non, Jamy ne lui avait rien apporté de bon, à part un plaisir physique, intense, inégalé. Mais une jouissance d'une minute valait-elle un tel gâchis ? Jadis, elle connaissait des filles qui auraient dit oui, sans hésiter.

— Il faut que j'y retourne, murmura sourdement l'homme couché contre son flanc. Je dois trouver la chambre indienne de Minette Sommers. Si elle est pleine de jouets, s'il y a une télé, un

magnétoscope, des cassettes, je ne sais quoi... ce sera la preuve que Timmy vient là, certains jours de la semaine. Pas tout le temps, sans doute, parce que ce serait trop fatigant pour une vieille femme, mais deux ou trois fois, quand elle s'ennuie. Elle en a fait son animal de compagnie. Quand elle souhaite se distraire, elle passe un coup de fil au shérif qui sort le gosse de sa cachette et le lui amène. Il n'y a que la rue à traverser. Le transfert a lieu de nuit : si on peut déterminer quand, il nous sera facile de l'intercepter.

Sarah ne savait que dire. À première vue, sa théorie semblait absurde, mais c'était compter sans le pouvoir occulte que Minette Sommers exerçait sur la ville. Pourquoi pas, après tout ? Une vieille dame faisant des caprices... jouant avec une poupée vivante qu'un valet rangeait dans sa boîte dès qu'elle devenait trop turbulente.

— Je vais y retourner ce soir, poursuivit Jamy. Je sens que je touche au but. La chambre secrète est dans la cave, j'en suis sûr, mais c'est une cave immense, et les casiers à bouteilles sont difficiles à déplacer sans bruit. Il doit y avoir un passage dans le mur, une porte dérobée. Ça ne peut pas fonctionner autrement, sinon la vieille bonne femme n'aurait pas la force d'y accéder.

Il parlait pour lui-même, sans attendre aucune réponse de Sarah. La jeune femme eut soudain l'intuition que Jamy serait toujours un homme seul. Il n'avait besoin de personne, et s'il voulait emmener Timmy avec lui, c'était moins par désir de connaître son fils que par devoir. Il lui fallait transmettre le flambeau des Morissette, assurer la pérennité du nom... de la race ! Mais l'amour paternel ne tenait aucune place dans ce projet. C'était une entreprise biologique. Un dressage. Sitôt l'enfant en mesure de se débrouiller par lui-même, Jamy l'abandonnerait dans la nature, comme le font de leurs petits certaines espèces animales.

Ils se séparèrent précipitamment car le jour se levait. Sarah se retrouva en tête à tête avec le dessin froissé. Du bout des doigts elle caressa les lettres en creux de la signature que la pointe du crayon avait gravées dans l'épaisseur de la feuille. Contemplant-elle une piste sérieuse ou un simple mirage ? Le gribouillis lui paraissait ancien. C'était l'œuvre d'un gamin de 4

ans. Le « shérif » n'était encore qu'un bonhomme pomme de terre. Timmy pouvait l'avoir exécuté quelques mois avant d'être enlevé. Minette avait ensuite chiffonné la feuille qui s'était perdue, avait dévalé les marches de la cave pour aller se nicher sous un casier à bouteilles.

Elle ferma les paupières avec force pour retenir ses larmes. Elle tenta d'imaginer la vie du petit garçon au cours des quatre dernières années. À quoi passait-il ses journées ? Minette s'était-elle préoccupée de lui apprendre à lire, à écrire... ou bien avait-elle préféré le laisser tout ignorer de ces choses ?

Un petit sauvage, pensa-t-elle. C'est commode, ça ne peut pas écrire d'appel au secours. Ça ne peut pas laisser tomber une lettre lors d'un transfert, en espérant que quelqu'un la ramassera.

Un gosse analphabète, c'était plus facile à contrôler.

Sarah passa la journée dans un état proche du somnambulisme. Toujours, elle revenait au dessin étalé sur la table, l'examinait, le retournait. Elle essayait de se défendre contre l'espoir insensé que la trouvaille de Jamy avait fait naître en elle. Puis ses pensées dérivèrent vers le plan d'action imaginé par Morisette. Attaquer le shérif lors du transfert nocturne... S'emparer de Timmy. Tout cela lui semblait bien hasardeux. Quand la nuit tomba, elle était épuisée et donnait l'image d'une femme ivre, bien qu'elle n'ait pas avalé une goutte d'alcool de la journée. Jamy pénétra, dans la maison. Il voulait renouveler sa provision de piment moulu pour dérouter les chiens en cas de poursuite. Il avait montré à la jeune femme le petit sac de toile percé qu'il suspendait à sa ceinture lors de ses expéditions.

— Le poivre tombe à chacun de mes mouvements, avait-il expliqué. Quelques grains par-ci, quelques grains par-là. Tous mes déplacements en sont saupoudrés. Si un chien s'avisait de vouloir renifler mes traces, il aurait aussitôt la truffe en feu et perdrait la piste avant même de l'avoir trouvée. C'est un truc mis au point par les esclaves qui s'échappaient des plantations, jadis. Ça leur évitait d'être mis en pièces.

Quand il eut achevé ses préparatifs, il esquissa un geste pour poser la main sur l'épaule de Sarah, puis se ravisa.

— Je vais trouver la chambre indienne, annonça-t-il d'un ton décidé. Je le sens. J'ai un instinct pour ça. Si c'est une chambre d'enfant, ça voudra dire que Timmy n'est pas loin.

La jeune femme le regarda s'enfoncer dans la nuit. Une seconde, elle fut sur le point de courir derrière lui pour demander : « Quand tu auras retrouvé Timmy, me laisseras-tu venir avec vous, là-bas, dans les marécages ? »

Mais elle se tut, convaincue qu'il aurait, de toute manière, répondu non.

Elle fit du café et se posta près de la fenêtre. Le rôle inactif auquel la condamnait Jamy la rendait folle d'impuissance. Elle supposa que c'était le lot commun des femmes de gangsters. L'attente angoissée. Les mains moites. Le drame toujours imminent. Elle le détestait et elle l'enviait, tout à la fois.

Tu es jalouse, se disait-elle, parce qu'il est en train de faire ce dont tu as été incapable pendant quatre ans : te glisser dans les maisons suspectes !

Mais était-ce sa faute si, dans les bonnes familles bourgeoises, on n'apprenait pas aux jeunes filles à crocheter les serrures sans laisser de traces ?

Elle trompa l'attente en essayant d'imaginer l'état psychologique de Timmy après une si longue détention. Comment un petit garçon si remuant avait-il supporté la claustration ? La télévision à haute dose, sûrement, et les jeux vidéo... et pourquoi pas les tranquillisants, comme cela se pratique aujourd'hui dans les prisons dernier cri ? On avait pu l'amortir à coup de cachets, en faire une larve somnolente. Lorsque Minette Sommers désirait sa présence, on le ramenait à la conscience, pour cette seule occasion, puis on le droguait de nouveau, jusqu'à la prochaine fois. Un petit bouffon, un caniche humain, un page de 8 ans. Comment la vieille dame comptait-elle racheter sa faute, elle d'ordinaire si à cheval sur les principes ? Envisageait-elle de faire de Timmy son légataire universel ?

Il devait être 2 heures du matin quand elle crut remarquer une agitation anormale du côté d'Heaven Ridge. L'éclairage municipal, d'ordinaire mis en veilleuse durant la nuit, venait d'être activé de manière à illuminer les rues. Inquiète, elle sortit de la maison et marcha vers le grillage. Elle entendit aboyer des chiens. Des voitures manœuvraient, phares de poursuite allumés. Des hommes criaient, sans qu'elle puisse comprendre le sens de leurs appels. Elle se mordit la lèvre inférieure, persuadée que les choses avaient mal tourné pour Jamy. Il s'était fait prendre ! Voilà ce qui arrivait quand on se croyait plus fort que tout le monde !

Pendant dix minutes, elle demeura en faction au bord du chemin. Une voiture de patrouille fila sur la route principale. Elle en fut rassurée. Les bonnes gens d'Heaven Ridge couraient en tout sens. Si le bandit qui les avait tant effrayés n'était pas encore tombé entre leurs mains, cela signifiait que Jamy était passé entre les mailles du filet ! Il allait revenir ici, il faudrait le cacher dans le souterrain creusé par Job... le nourrir, le rassurer.

Elle se mit à faire les cent pas devant la cabane, en grelottant de nervosité. Comme rien ne se passait, elle décida de rentrer, au cas où le shérif viendrait à longer la maison. Il était hors de question qu'il l'aperçoive, habillée de pied en cap à une heure aussi avancée de la nuit. Elle ne tenait plus en place. Au loin, les chiens continuaient à aboyer. Elle éteignit la lampe à pétrole et s'embusqua près de la fenêtre, guettant les ténèbres.

Les aboiements furieux l'effrayaient.

Il ne risque rien, se dit-elle. Il a emporté le poivre. La meute ne le retrouvera pas. Les chiens vont tourner en rond.

Une heure s'écoula. Puis deux. Un pick-up remonta la grande route, rempli d'hommes armés de fusils de chasse. Personne ne s'arrêta pour la prévenir qu'un rôdeur traînait dans les environs. Au bout d'un moment, l'agitation prit fin, les véhicules regagnèrent Heaven Ridge et les chiens cessèrent leurs hurlements. Sarah supposa que Jamy avait attendu cette

accalmie recroquevillé au fond d'un trou, quelque part dans la forêt.

Le jour se levait quand elle entendit un grattement, à l'extérieur. Quelqu'un rampait sur la véranda. Elle ouvrit la porte.

Jamy se tenait là, couché sur le flanc. Du sang lui couvrait le visage et il bougeait les lèvres en prononçant des mots inaudibles.

Sarah s'agenouilla près de lui. Il avait une plaie à la tête, profonde et rectiligne, comme si on l'avait frappé avec un tisonnier. Il tenta à nouveau de parler mais aucun son ne sortit de sa bouche. La jeune femme se demanda si le cerveau n'avait pas été lésé par la blessure. Jamy avait perdu beaucoup de sang. Ses vêtements en étaient imprégnés. Elle ne pouvait pas le laisser là, ni même le coucher dans son lit, c'était trop dangereux. Elle décida de le ramener dans le souterrain : là, au moins, il serait à l'abri d'une éventuelle perquisition. Elle l'aida à se relever. Il tenait à peu près sur ses jambes, mais luttait de toute évidence contre l'évanouissement. Descendre dans la galerie creusée par Job ne fut pas une mince affaire. Par bonheur, la maigreur de Jamy permettait à Sarah de le traîner quand cela s'avérait nécessaire. Ils atteignirent enfin la chambre secrète, au bout du tunnel. Sarah était toute barbouillée par le sang du blessé, et ses mains glissaient sur sa peau sans parvenir à assurer leurs prises. Quand elle l'allongea sur la natte de méditation, Morissette gémit. Il avait les yeux révulsés, les membres secoués de spasmes. Elle l'interrogea ; il ne parut pas l'entendre.

Elle devait le soigner, nettoyer la plaie, la recoudre, la panser. Elle n'avait aucun des produits nécessaires dans son armoire à pharmacie. Appeler un médecin, ç'aurait été reconnaître qu'elle était la complice d'un évadé. Mortimer Kaminsky, le toubib d'Heaven Ridge, se ferait une joie de la dénoncer au shérif. Recel de malfaiteur... L'accusation l'expédierait droit dans une ferme-prison, pour quatre ou cinq ans. Quant au FBI, il serait légitimement conduit à s'interroger sur les liens étranges unissant Sarah Devon à son tourmenteur.

Non, elle ne pouvait attendre aucune aide de l'extérieur. Surtout si Jamy avait tué quelqu'un à Heaven Ridge. Le mieux, était d'essayer de le soigner, jusqu'à ce qu'il reprenne

connaissance. Un membre de sa famille, en Louisiane, pourrait probablement venir le chercher ?

Avec de l'eau et une serviette, Sarah nettoya le visage du blessé le mieux possible. La plaie ne semblait pas profonde. Toutefois, la jeune femme s'avoua qu'elle n'y connaissait pas grand-chose en matière de secourisme. Il aurait fallu un désinfectant, des sulfamides.

— Je vais revenir, murmura-t-elle en serrant la main de l'homme. Ne t'inquiète pas. Je vais revenir.

Elle se dépêcha de sortir du souterrain. Il lui fallait avant toute chose se débarbouiller. Si le shérif se présentait à la grille dans une minute, elle était perdue. Elle courut vers la maison, profitant du brouillard matinal qui, déjà, se dispersait. Une fois à l'intérieur, elle arracha ses vêtements, se lava à l'eau froide au-dessus de l'évier. Le sang restait incrusté sous ses ongles, rebelle aux coups de brosse. Elle essayait de ne pas s'affoler mais tremblait d'entendre la voiture de patrouille freiner devant la maison. Quand elle fut propre, elle se rhabilla en hâte. Un coup d'œil lui suffit pour constater que l'armoire à pharmacie ne contenait que de l'Anacin et des Kotex. Elle devait descendre au drugstore.

C'est idiot, pensa-t-elle. Mark Foster va trouver bizarre que tu viennes renouveler ta trousse de premier secours le jour même où un rôdeur s'est fait amocher au cours d'un cambriolage. Tu ne peux pas faire ça. Pas ici, pas à Heaven Ridge.

Dans ce cas, le mieux était de prendre le pick-up et de rouler jusqu'à Powkow Junction. Cela représentait près de deux cents kilomètres aller et retour. Avant de partir, elle devait achever la toilette de Jamy, le panser et essayer de lui faire avaler des comprimés analgésiques. Elle entassa dans un sac des torchons propres, une paire de ciseaux, du savon, une serviette, et remplit d'eau un bidon de dix litres. Ainsi chargée, elle retourna dans le souterrain pour nettoyer le blessé aussi soigneusement que possible. Il râlait, les yeux fermés. Ses doigts griffaient la natte, ses jambes expédiaient de brèves ruades. De temps à autre, il prononçait un mot incompréhensible.

— Timmy, lui demanda Sarah. As-tu vu Timmy ?

Elle commençait à se demander s'il n'avait pas essayé de s'en prendre au shérif pour lui arracher l'enfant. Le sillon sanglant ouvert dans sa chevelure aurait pu être la marque d'une balle.

Elle lui avait ôté ses vêtements souillés. Il frissonna. Elle le recouvrit avec un plaid, puis improvisa à l'aide des torchons coupés en bandes un pansement autour de sa tête. Elle n'avait aucune expérience dans ce domaine et prenait, au fil de ses gestes, la mesure de son incompetence. Il aurait fallu un docteur, un hôpital...

N'était-il pas possible de charger Jamy à l'arrière du pick-up, de l'abandonner à proximité de Powkow Junction puis de passer un coup de fil anonyme au shérif de l'endroit pour qu'on vienne le ramasser ?

Non, se dit-elle. Tu ne pourras pas circuler librement, il y a probablement des patrouilles, voire des barrages à la sortie d'Heaven Ridge. On va t'arrêter, c'est certain, et il y aura toujours un petit malin pour vouloir vérifier ce que tu transportes à l'arrière, sous ta bâche.

Elle pourrait tenter le coup, soit, mais dans deux ou trois jours, quand le zèle des justiciers amateurs serait retombé. Pas avant.

Les soins terminés, elle regagna la maison et se prépara pour la route. C'était décidé, elle irait à Powkow Junction pour le ravitaillement. Elle en chargerait ostensiblement le plateau du pick-up. Au milieu des conserves, elle glisserait les sulfamides, les aiguilles, le fil à suture. On trouvait sans peine ce genre de matériel dans un environnement rural où les accidents de travail étaient nombreux. Les bûcherons avaient coutume de ravauder eux-mêmes leurs blessures, surtout lorsqu'ils étaient perdus en pleine forêt.

Quand elle fut dans la voiture, elle posa les mains sur le volant et vida ses poumons. Le miroir de courtoisie lui renvoya l'image d'une femme blême, au visage luisant de sueur. Elle devait se ressaisir, sinon on l'arrêterait au premier barrage.

Elle baissa les vitres latérales pour augmenter la circulation d'air à l'intérieur du véhicule, puis mit le contact. Si on l'arrêtait, elle prétendrait se rendre à Powkow Junction pour acheter du matériel informatique. Il y avait un concessionnaire

Zwang dans cette ville ; en outre, le mot « informatique » impressionnerait les gens d'Heaven Ridge pour qui le temps s'était arrêté à l'invention de la télévision en couleurs.

À présent, le pick-up roulait en direction du bourg. Sarah regretta d'avoir omis de se maquiller pour atténuer sa pâleur. Quand elle pénétra dans le village, elle nota qu'une effervescence inhabituelle régnait dans les rues. Partout, des groupes de commères chuchotaient avec des mouvements de tête pleins de gravité. Chacun avait pris une mine de circonstance, comme à l'annonce d'une catastrophe tellurique imminente. Un simple cambriolage avorté ne pouvait être à l'origine d'un tel bouleversement. Il y avait autre chose...

Sarah s'arrêta devant le drugstore, avec l'intention d'y faire des achats et de soutirer des informations à Mark Foster. Le vieillard la salua d'un froncement de sourcils, comme à son habitude. Sanglé dans son tablier blanc, il avait l'air d'un croque-mort s'apprêtant à injecter du formaldéhyde dans le corps d'un candidat à l'embaumement. La jeune femme s'enquit des événements.

— Un drame, lâcha l'épicier en secouant la tête. Cette nuit, un rôdeur s'est introduit chez Minette Sommers pour la cambrioler. Elle a réussi à le mettre en fuite en lui tirant dessus avec le revolver d'ordonnance de son père, mais tout de suite après, elle a fait une crise cardiaque. Elle était morte avant l'arrivée du médecin. L'émotion, sûrement... Elle avait des problèmes de ce côté-là depuis quelques années. Elle a rendu l'âme entre les bras du shérif.

— Morte ?

— Oui, c'est une grande perte pour notre communauté. Minette avait tellement fait pour Heaven Ridge. Sa disparition est un choc pour chacun d'entre nous. On peut dire, sans crainte d'exagérer, qu'elle était l'âme de cette ville.

Sarah n'écoutait plus. Le décès de Minette Sommers venait d'allumer une sonnerie d'alarme dans sa tête. Le décès de la vieille bigote aurait dû la laisser de marbre, pourtant elle sentait poindre en elle un début d'affolement.

Elle est morte, songea-t-elle. S'il n'y a pas eu complot, il faut envisager que Timmy est emprisonné chez elle à l'insu de tout

le monde : cela signifie qu'il n'y a désormais plus personne pour s'occuper de lui...

Ses mains se mirent à trembler et elle eut le plus grand mal à extraire l'argent de son porte-monnaie pour payer l'épicier. Des images l'assaillaient, terrifiantes : Timmy emmuré dans cette chambre indienne dont on ignorait la localisation, Timmy se meurtrissant les poings contre la paroi, Timmy mourant de soif et appelant vainement au secours...

L'angoisse la fit suffoquer, elle faillit lâcher le carton à provisions. Elle tituba en direction du pick-up dans une sorte de brouillard mental qui oblitérait le monde autour d'elle. Dans sa tête, une voix hystérique continuait à hurler : « Si le shérif n'est pas le complice de Minette Sommers, et si elle n'a confié son secret à personne, pas même à son notaire sous forme de testament, il est très possible qu'aucun habitant d'Heaven Ridge ne soupçonne la présence de Timmy entre les murs de sa maison ! Aucun à part toi... »

Elle grimpa dans le pick-up mais ne parvint pas à mettre le contact. Ses yeux scrutaient la maison du drame. La grande porte à double battant en était ouverte. Des femmes conversaient dans le jardin, les yeux baissés, échangeant des confidences. Quelques-unes se tamponnaient les yeux avec des mouchoirs brodés à leurs initiales. Probablement étaient-elles venues pour la toilette mortuaire ? Piggy Walters semblait les diriger. Minette morte, elle devenait la première dame d'Heaven Ridge.

Elle doit exulter en secret, songea Sarah. J'ai toujours soupçonné ces deux vieilles biques de se jalouser.

Des tasses de café circulaient avec des cliquetis élégants. Sarah ne parvenait pas à s'en aller. Il lui semblait entendre Timmy l'appeler. Les cris de l'enfant traversaient les murs sur une fréquence qu'elle était seule à percevoir. Elle savait qu'elle déraisonnait mais elle ne se maîtrisait plus. Cédant à une impulsion, elle sauta du camion et marcha droit vers la demeure. Les bonnes dames d'Heaven Ridge étaient rentrées en chuchotant. La toilette de la morte allait leur fournir un bon prétexte pour fouiller les armoires, voire voler de menus objets enviés depuis des années. Qui s'en soucierait ? Sarah poussa la

barrière du jardin. Qu'espérait-elle ? Localiser la chambre indienne, là, en l'espace d'une minute, alors que Jamy n'y était pas parvenu au terme de fouilles prolongées ? Croyait-elle que son instinct de mère, par une opération magique relevant de la télépathie, allait la mener droit au panneau coulissant, au pan de mur monté sur pivot derrière lequel Timmy se languissait ?

Elle ne réfléchissait plus. Lorsqu'elle fut dans le hall, elle s'orienta. Elle connaissait la disposition du rez-de-chaussée pour y être venue chercher Timmy lorsque les « goûters » improvisés par Minette Sommers s'éternisaient. Ce matin, on n'avait pas ouvert les volets, et elle fut frappée par l'atmosphère confinée qui régnait sur les lieux. Des voix étouffées bourdonnaient au premier étage : toutes ces dames étaient en haut, entourant la dépouille, lâchant des commentaires vipérins sur son apparence physique.

Le vestibule était décoré de grands tableaux de Remington représentant des scènes classiques de la conquête de l'Ouest. S'agissait-il de reproductions ou d'originaux ? Des cow-boys galopaient dans la poussière, attrapant des vaches au lasso, d'inquiétants Indiens patrouillaient dans les canyons tandis qu'une famille de pauvres émigrants se blottissait dans une crevasse pour échapper à la vigilance des collectionneurs de scalps.

— Sarah ouvrit deux portes au hasard. Des placards. La troisième lui dévoila l'escalier de la cave, elle s'y précipita. Jamy n'avait pas menti, la crypte était vaste. On y avait maçonné une citerne aujourd'hui vide. Des objets qui auraient fait la joie d'un antiquaire new-yorkais gisaient dans la poussière, recouverts de toiles d'araignée centenaires. Les murs de pierres nues, inégales, autorisaient toutes les supercheries. La pénombre rendait difficile le moindre repérage. Sarah se traita de folle. Qu'avait-elle espéré ? Elle se mordit la lèvre au sang, serra les poings. Timmy était peut-être là... Derrière l'une de ces cloisons. Elle fut tentée de l'appeler. C'était stupide. Il ne pouvait pas l'entendre. Si la chambre indienne existait bel et bien, elle était forcément insonorisée.

Qu'est-ce que vous fichez là ? cria quelqu'un dans son dos.

La lumière s'alluma, l'éblouissant. C'était Piggy Walters, roulant des yeux furibonds, brandissant ses petits poings potelés comme si elle voulait en découdre.

— Oh ! C'est vous ? fit-elle avec mépris dès qu'elle eut identifié Sarah. Je vous prends la main dans le sac, vous étiez en train de voler du vin, bien sûr ! Qu'est-ce qu'on peut attendre d'autre d'une ivrognesse qui vit comme une romanichelle !

— Fichez-moi la paix ! siffla Sarah. Vous n'avez aucune idée de ce qui se passe ici.

— Vous vous trompez, ma petite, rétorqua Piggy. Je vois clair dans votre jeu. Déguerpissez avant que j'appelle le shérif. Vous n'avez rien à faire ici. Minette vous détestait... Vous représentiez pour elle tout ce qui conduit l'Amérique au chaos.

Sarah voulut passer outre, ce fut une erreur. D'un seul coup, la petite femme boudinée se mua en furie et se jeta sur elle en poussant des cris effrayants. Son visage porcin, d'ordinaire amusant, avait pris une expression enragée. Ses mains potelées saisirent les cheveux de Sarah à pleines poignées. La douleur était intolérable. Sarah tenta de se défendre. Dès lors, Piggy ne cessa plus de pousser des clameurs terribles. Une cavalcade emplit l'escalier. Les femmes accouraient des étages supérieurs.

— Cette salope volait du vin pendant que nous faisons la toilette de cette pauvre Minette, hurla Piggy. Je l'ai prise la main dans le sac !

— Quelle honte ! cria quelqu'un. Il faut lui donner une leçon !

Sarah comprit qu'il était trop tard pour s'enfuir. Déjà, les femmes l'encerclaient, la giflant, la griffant, lui expédiant des coups de pied dans les chevilles. Sa bouche éclata, elle entendit craquer sa cloison nasale tandis que son arcade sourcilière gauche se fendait. Le sang l'aveugla.

— La garce ! La garce ! répétait Piggy d'une voix où perçait une sorte de fureur bienheureuse.

Brusquement, la peur submergea Sarah, une peur atroce : elle eut la conviction qu'elle allait mourir là, dans cette cave, sous les coups de ces mégères en folie. Elle tomba. Les femmes en profitèrent pour lui expédier des coups de pied dans les seins.

— Il faut lui apprendre ! hurla l'une des commères d'une voix stridente. Une bonne fois pour toutes !

Sarah rassembla son courage et les repoussa. À demi aveuglée par le sang, elle tituba vers l'escalier. À cet instant, on la frappa à la nuque avec une bouteille vide. Elle tomba en avant pendant qu'une voix d'homme résonnait sous la voûte. C'était celle du shérif. Il disait :

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ici ?

Elle recouvra ses sens dans la cellule de la prison. Elle était allongée sur la couchette d'ordinaire réservée aux ivrognes. Des pansements lui caparaçonnaient la figure. Elle entendit grincer la grille, voulut tourner la tête, mais des élancements douloureux l'en dissuadèrent. Le shérif se tenait sur le seuil de la geôle, une tasse de café à la main. Il esquissa une grimace ennuyée. Sarah n'avait jamais aimé cet homme autoritaire avec les faibles, obséquieux avec les notables. Lors de la disparition de Timmy, il était resté curieusement apathique, d'une inefficacité presque suspecte.

— Je suis votre prisonnière ? demanda-t-elle d'une voix qu'elle ne reconnut pas.

Vous avez failli l'être, grommela l'homme, mal à l'aise. Piggy Walters avait décidé de porter plainte, et toutes ses amies se bousculaient pour donner leur témoignage. Selon elles, on vous a surprise en train de piller la cave de Minette Sommers pendant sa toilette funéraire. Un tel détail n'aurait pas fait très bon effet sur un juge. Je leur ai dit que ça ne tenait pas debout... et j'ai appelé votre ami du FBI, Mike Callhoun. Il a passé quelques coups de fil à ces dames, ça a calmé les esprits.

— Que leur a-t-il raconté ?

— Des choses que vous n'aimeriez pas entendre. Mais ça vous a sortie du pétrin.

— Dites-moi.

— Vous l'aurez voulu. Il a fait valoir que vous étiez dérangée depuis la disparition de votre gosse et qu'il était cruel de s'acharner sur vous. Il a également ajouté qu'il vous

encouragerait à poursuivre vos assaillantes pour coups et blessures, et qu'il se faisait fort de vous procurer un bon avocat.

Sarah leva la main pour explorer son visage. Elle n'osa pas appuyer sur les pansements.

— Le toubib vous a posé des agrafes, marmonna le shérif. Il a laissé tout un sac de bandages et de désinfectants. Il y a aussi de la codéine. Vous en aurez besoin.

— Qu'est-ce que j'ai ? murmura la jeune femme.

— La lèvre supérieure fendue, l'arcade sourcilière éclatée, une plaie au cuir chevelu. Des égratignures et des ecchymoses sur tout le corps. Rien de bien grave. Il faut dire que vous l'avez cherché. Il y a beaucoup de gens ici pour penser que vous vous conduisez comme une cinglée. Maggie Heillbronn a perdu la boule, elle aussi, mais au moins elle ne fait pas de vagues. Prenez donc exemple sur elle.

Sarah se releva le plus lentement possible. Des élancements lui traversaient la peau du visage, comme des décharges électriques. Elle avait l'esprit embrumé, la bouche pâteuse. Elle n'aimait pas la façon dont le shérif avait dit « votre ami du FBI » qui semblait sous-entendre l'existence de relations intimes entre Mike Callhoun et elle. Dans peu de temps, la rumeur enflerait : « Elle a tué son gosse, mais elle couche avec un G-man, alors elle est intouchable. Elle a bien combiné son coup, la garce. »

— Je suis là depuis combien de temps ? demanda-t-elle.

— Deux jours, fit le policier. Le toubib vous a injecté du Demerol, pour vous anesthésier, ça vous a fait plonger direct au pays des rêves. Rentrez chez vous et évitez de revenir à Heaven Ridge si vous n'y êtes pas obligée. Vous n'y serez pas la bienvenue. Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais à mon avis, vous feriez mieux de repartir à Los Angeles. Les gens d'ici ne vous aiment pas. Ils ne vous accepteront jamais. Maggie, on la supporte parce que c'est une fille du pays. Elle est née sur la colline des saules, pas vous. Et puis deux folles pour une petite ville, c'est une de trop. Retournez à Los Angeles, là-bas tout le monde est dingue, vous passerez inaperçue.

Sarah tituba et se retint aux barreaux, prise d'un vertige. Deux jours ? Elle était ici depuis deux jours ! Mon Dieu ! et

Jamy qui l'attendait dans le souterrain ! Prise de panique, elle traversa le bureau en se cognant aux meubles. Le shérif lui colla un paquet dans les bras. Un sac en papier kraft contenant des bandages.

— Ne conduisez pas trop vite, lui lança-t-il alors qu'elle grimpait dans le pick-up. Manquerait plus que vous renversiez quelqu'un. Ce coup-là, vous n'y couperiez pas d'un lynchage en règle.

Elle démarra et fit demi-tour sur la place en soulevant un nuage de poussière. Elle traversa l'agglomération en trombe, indifférente aux passants qui lui jetaient des regards de dégoût. Elle avait été folle de s'introduire chez Minette Sommera, mais ç'avait été plus fort qu'elle. En cette minute même, elle continuait à trembler pour Timmy, emmuré vivant dans la cave de la vieille femme. Disposait-il de provisions lui permettant de tenir quelque temps encore ? Que pouvait-elle faire à part appeler Mike Callhoun et lui exposer sa théorie ?

Il ne me croira pas, se dit-elle. Il va penser que j'ai perdu la tête... Si j'insiste, si je provoque un nouvel esclandre, on me fera interner et je perdrai toute liberté d'action.

Elle conduisait si vite qu'elle faillit sortir de la route au premier virage. Deux jours... Jamy gisait au fond de la cache depuis quarante-huit heures, sans le moindre soin. Était-il seulement encore en vie ?

Ils m'ont droguée afin de pouvoir organiser les funérailles de Minette Sommers sans courir le risque que je vienne les troubler, pensa-t-elle. Le testament a donc été lu. Il ne faisait pas mention de Timmy, sinon j'en aurais été avertie.

Qui héritait, puisque Minette n'avait plus de famille ? Piggy, probablement. Se pouvait-il que Piggy reçoive en legs les secrets de sa vieille amie ? Et notamment Timmy...

Il suffirait pour cela d'une lettre cachetée remise par le notaire au moment de la lecture du testament, se dit Sarah. Une lettre instruisant Piggy de l'emplacement de la chambre indienne et de l'existence de son occupant.

Pourquoi pas ? Les deux vieilles femmes n'avaient jamais cessé de tourner autour de Timmy, chacune essayant de capter son attention, voire son affection. Et le gosse, cabotin comme

pas deux, en avait joué avec coquetterie, les charmant et les rabrouant tour à tour selon sa fantaisie du moment.

Piggy allait-elle devenir la nouvelle geôlière de l'enfant ? Allait-elle prendre la succession de sa rivale de toujours ?

Piggy n'aurait pas les meilleures années de Timmy, il était déjà trop tard. Dans deux ans, son prisonnier s'engagerait sur la voie de l'adolescence et n'aurait plus rien d'un petit garçon. Elle devrait se contenter du peu de temps qui lui était imparti, des derniers feux de l'enfance.

Sarah secoua la tête. À quoi rimaient ces élucubrations ? Il était hors de question qu'elle laisse Piggy jouer à la poupée avec Timmy pendant les deux années à venir !

Elle freina devant la maison, saisit le sac de médicaments et déverrouilla la grille d'une main mal assurée. Des élancements de plus en plus douloureux lui traversaient le visage. Elle se demanda si elle n'avait pas le nez cassé.

Elle contourna le bungalow pour s'enfoncer dans la forêt. Elle savait qu'elle ne prenait pas assez de précautions. Si quelqu'un l'épiait en ce moment, il ne manquerait pas de s'étonner en la voyant se jeter ainsi dans les bois au lieu de rentrer chez elle, surtout dans son état. Mais elle ne pouvait pas attendre davantage, il fallait qu'elle sache...

Chaque foulée éveillait de nouvelles douleurs dans son corps. Quand l'effet du Demerol serait entièrement dissipé, elle souffrirait le martyre. Dès qu'elle se glissa dans le souterrain, l'odeur la frappa de plein fouet, et elle sut que Jamy était mort. Ce n'était certes pas la puanteur de la décomposition, car il ne faisait pas assez chaud dans le tunnel pour que la dépouille en soit déjà à un stade avancé de liquéfaction interne, mais il flottait dans l'air un parfum évoquant la mort. Une odeur fade, douceâtre, qui n'était pas celle de la vie.

Sarah se mit à ramper. À mi-course, elle appela sans obtenir de réponse. Quand elle atteignit la chambre secrète, elle tâtonna pour allumer la torche électrique qu'elle laissait toujours au même endroit.

Jamy était pâle, sa peau semblait rétractée, comme si le sang s'en était retiré pour tomber au fond de son corps, attiré par la pesanteur.

Il était froid.

Des insectes couraient déjà sur ses lèvres pour s'introduire dans sa bouche.

Sarah regagna le bungalow avec le sentiment d'avoir définitivement perdu la partie. Sans Jamy, elle ne pouvait plus rien, elle était réduite à l'impuissance ; les comploteurs d'Heaven Ridge allaient continuer à profiter de Timmy en toute impunité. Elle éprouva le besoin de boire un verre... ou même plusieurs, mais elle résista à la tentation.

Elle se fit du café, fort, et s'assit pour réfléchir à la conduite à suivre. Le plus urgent était d'enterrer Jamy avant que les carnassiers de la forêt ne se glissent les uns après les autres dans le souterrain pour se partager sa dépouille. Elle ne supportait pas cette idée. Ce tombeau improvisé, béant, éveillait en elle un malaise superstitieux.

Ne te raconte pas d'histoires, se dit-elle, tu ne pourras pas le transporter ailleurs. De toute manière, ce serait trop dangereux. Le mieux, c'est de condamner le souterrain, de le faire s'effondrer. Ainsi, tu ne courras pas le risque de voir un gosse s'y faufiler.

C'était là le point épineux : les intrusions des gamins du village. Jusqu'à présent, ils n'avaient pas osé franchir l'enceinte de la propriété, mais tôt ou tard, il s'en trouverait un pour vouloir épater ses copains, cisailler les fils de fer en un point quelconque de la clôture et se lancer à la découverte de la forêt interdite. Elle s'étonnait même que la chose ne se soit pas déjà produite. Cela tenait sans doute à la réputation de Job, le vétérinaire fou, et à la légende des mines antipersonnel truffant le sol. Ce mythe ne durerait pas éternellement, et c'est en prévision du jour où Job cesserait d'être un épouvantail efficace qu'elle devait condamner le souterrain.

Ce serait là un travail dangereux. Si elle abattait les étais à la hache, elle risquait de se trouver prise sous l'effondrement du plafond. Il fallait imaginer une autre solution. Elle songea alors aux charges explosives achetées l'hiver précédent pour se

débarrasser des arbres malades gangrenant leurs voisins. Elle s'était rabattue sur cette solution parce qu'elle n'avait pas la force de manier la cognée et qu'elle répugnait à faire entrer les bûcherons sur son territoire. Les explosifs étaient peu puissants, le marchand lui avait montré comment les placer entre les racines des arbres pourris.

— Une fois le tronc couché sur le sol, avait-il lancé, vous pourrez le découper avec une tronçonneuse de location.

Mais Sarah n'avait jamais posé les charges et les arbres avaient continué à pourrir. Elle sortit fouiller dans la cabane de jardinage où elle entreposait son matériel d'entretien. Les explosifs étaient là, dans leur emballage d'origine. On les mettait à feu avec un bon vieux cordon Bickford, comme dans les westerns de jadis. Elle supposa qu'elle pourrait scier les étais pour les affaiblir, et coincer les charges dans ces entailles. Les explosions souterraines seraient étouffées par l'épaisse couche d'humus recouvrant le tunnel. On les entendrait à peine de l'extérieur.

Elle se força à manger pour reconstituer ses forces, puis se mit à l'ouvrage. Tant que le tunnel Viêt-Cong ne serait pas obstrué, elle ne dormirait pas tranquille. En outre, bouger l'empêcherait de réfléchir.

Elle voulait oublier le trouble étrange qu'éveillait en elle la mort de Jamy. Elle avait détesté cet homme de toutes ses forces, et voilà qu'il lui manquait presque ! C'était à n'y rien comprendre. N'y avait-il donc aucune logique dans les sentiments humains ? Pour un peu, elle aurait pleuré sur lui.

Elle travailla toute la journée, dans l'odeur de plus en plus forte du corps sans vie.

Je n'avais pas pensé à ça, constata-t-elle, mais il est évident que si j'attends trop longtemps, la puanteur sera si forte que je ne pourrai même plus descendre dans le souterrain.

La besogne manuelle calma ses nerfs à vif et l'empêcha de se morfondre. Pendant cinq heures, elle lutta avec la scie, les étais, la hachette, pour tailler une large encoche dans chacune des poutres soutenant le plafond de terre. Malgré les gants, elle eut

bientôt les mains couvertes d'ampoules. Bile tremblait de fatigue quand elle posa enfin les charges. Comme elle n'y voyait plus assez clair pour installer correctement les mèches ramifiées du cordon Bickford et craignait de commettre une erreur qui lui coûterait la vie, elle décida de reporter la mise à feu au lendemain.

Quand elle émergea du trou, elle était d'une saleté repoussante. Elle arracha ses vêtements et se doucha dans le jardin à l'aide du tuyau d'arrosage en espérant que personne n'aurait la mauvaise idée de passer sur la route. Une fois dans la maison, elle s'installa devant le miroir pour refaire ses pansements. Elle éprouva un pincement au cœur en découvrant l'état de son visage sous les gazes souillées de terre. Kaminsky, le toubib d'Heaven Ridge, lui avait posé des agrafes sur la lèvre supérieure et l'arcade sourcilière. Elle avait les deux yeux au beurre noir et les narines emplies de croûtes sanguinolentes. Par bonheur, son nez n'était pas cassé. Il lui faudrait des semaines pour reprendre figure humaine.

Elle se nettoya du mieux qu'elle put, s'enduisit de pommade. Le toubib avait travaillé en vrai balourd ; elle conserverait des cicatrices. Cette perspective ne la gênait pas outre mesure, elle avait d'autres soucis.

Elle était si épuisée qu'elle se coucha sans manger et s'endormit aussitôt. Elle ne rêva pas. À l'aube, elle émergea du sommeil comme le survivant d'un crash aérien se fraye un chemin hors des décombres de l'avion.

Elle mourait de faim et se précipita sur un sac de beignets à la gelée de groseille. Elle les engloutit jusqu'au dernier. Le soleil n'était pas encore levé, il faisait froid. Elle prépara un pot de café noir, différant le moment où il lui faudrait fermer le tunnel de Job à tout jamais. À part Maggie Heillbronn, personne ne pourrait entendre l'explosion qui serait presque en totalité absorbée par la terre.

Enfin, elle ramassa le Zippo bosselé de son grand-père et quitta le bungalow. Les oiseaux se turent dès qu'elle entra dans la forêt, comme s'ils se doutaient de quelque chose. Autour d'elle, la végétation scintillait de rosée. La brume stagnait au ras

du sol, si bien que Sarah avait l'impression de plonger les pieds dans une étrange fumée blanche, trop lourde pour s'élever.

Une fois dans le souterrain, elle installa les mèches comme le spécifiait la brochure et sortit à reculons. Agenouillée dans l'herbe, elle battit le briquet tempête et alluma le cordon qui produisit un chuintement de serpent en colère. La mèche se consuma en laissant derrière elle une traînée d'étincelles, puis disparut dans l'orifice menant à la galerie. Sarah fit quelques pas en arrière, incapable de prévoir ce qui allait se passer. Une minute s'écoula, puis un grondement sourd roula sous ses pieds, lointain, semblable à celui d'une rame de métro passant sous l'asphalte. Un nuage de fumée, de poussière et de gravillons jaillit par l'orifice d'accès ; tout de suite après, le terrain s'affaissa, aspiré par les profondeurs de la terre.

Une dépression zigzagante se creusa dans le sol, là où le tunnel serpentait encore un instant plus tôt. Les moignons des étais percèrent l'herbe, pointant en pleine lumière, puis le calme revint. La sape était comblée, mais une tranchée signalait encore son emplacement.

Il faudra remettre le terrain à niveau, songea Sarah. Jeter de la terre dans les creux.

Un petit cratère marquait l'endroit de la chambre secrète où Job était si souvent venu chercher la paix de l'esprit. La jeune femme scruta le fond de la dépression. Jamy était là. Sous deux mètres de terre. Elle ne savait pas ce qu'elle avait éprouvé pour lui. De la haine, de l'attraction, de la peur, de la fascination... Un grand foutoir de contradictions où elle n'avait pas été fichue de s'y retrouver. Au cours des dernières semaines, quelque chose s'était tissé entre eux, un lien, une complicité née des expéditions nocturnes, du complot patiemment mis sur pied... Mais ce mirage aurait-il résisté à la réalité du retour de Timmy ? Elle haussa les épaules. Pas la peine d'y réfléchir puisqu'elle n'en saurait jamais rien. Jamy avait gâché sa vie, elle n'allait tout de même pas pleurer sur sa tombe comme sur celle d'un amant chéri.

Elle allait tourner les talons quand une nouvelle portion de souterrain s'effondra, ouvrant une tranchée dans laquelle elle faillit tomber. Examinant le sol, elle s'étonna de la présence

d'un tunnel à cet endroit. Elle connaissait parfaitement le parcours de la galerie, et n'avait jamais remarqué la moindre bifurcation à ce niveau. S'agissait-il d'une ramification comblée par Job pour des raisons de sécurité ? Un boyau mal étayé, instable ?

L'éboulement avait dégagé quelque chose. Une grande boîte rectangulaire, en tôle, qui pointait de guingois. Une caisse de munitions, sans doute ?

Elle était enfouie trop profondément, songea-t-elle, les types de l'ATF n'ont pas pu la localiser.

Il n'y avait là rien d'étonnant puisque les détecteurs de mines étaient conçus pour repérer les charges à fleur de terre, là où l'on pouvait les déclencher en posant le pied dessus. On n'enfouissait jamais les mines à deux mètres de profondeur, cela les aurait rendues inopérantes.

Il faudra la recouvrir, pensa Sarah. Des gosses seraient bien foutus de l'ouvrir.

Sans trop savoir pourquoi, l'aspect du conteneur la mit mal à l'aise. Il y avait là une analogie. Une similitude. La boîte ressemblait à un... cercueil. Plus exactement à un cercueil d'enfant.

Ça suffit ! s'ordonna-t-elle mentalement. Tu deviens macabre. Tu délires. Ce n'est qu'une caisse de munitions. Elle doit être remplie de cartouches de M.16... ou encore de grenades.

Elle se releva et tourna le dos à la tranchée. Elle n'y couperait pas d'une belle corvée de terrassement pour dissimuler tout cela. Bah ! pourquoi se plaindre, qu'avait-elle d'autre à faire ?

De retour dans la maison, elle s'assit à la table et alluma une cigarette. Elle était désorientée. L'échec de Jamy l'avait vidée de tout espoir. Pour la première fois depuis quatre ans, elle se demanda si elle ne ferait pas mieux de retourner à Los Angeles. Les péquenots d'Heaven Ridge étaient trop forts pour elle. Trop organisés. De plus, par ses maladresses successives, elle avait fini par se déconsidérer aux yeux de tout le monde. Même les gens du FBI la prenaient pour une névrosée. Jamy avait été sa dernière chance d'y voir clair... mais il était mort. Sa déroute était complète. Allait-elle devoir attendre, maintenant, le décès

de Piggy Walters pour récupérer Timmy ? La nouvelle grande dame d'Heaven Ridge lui rendrait-elle son fils lorsqu'elle irait rejoindre Minette Sommers au paradis des filles de la bonne société provinciale ? Sarah l'imaginait, sur son lit de mort, indiquant à son notaire l'endroit où était séquestré l'enfant pour se mettre en règle avec sa conscience. Alors émergerait des entrailles de la Terre un Timmy de 14 ou 15 ans... un inconnu.

Sarah s'ébroua, écrasa sa cigarette.

Elle avait du mal à se concentrer ; l'image de la caisse métallique ne la quittait pas. La caisse... Elle n'arrêterait pas d'y penser tant qu'elle n'aurait pas décidé de l'ouvrir.

« Ne fais pas ça, lui souffla la voix de la prudence. Si elle est remplie de grenades, tout risque de t'exploser à la figure ! »

Et après ? fut-elle tentée de répondre à haute voix. Ne serait-ce pas là un excellent moyen d'en finir ? Avec un grognement, elle sortit pour aller chercher son sac à outils dans la cabane de jardin. Elle prit également une pelle et retourna dans la forêt. Les oiseaux ne chantaient toujours pas et l'air sentait la poudre brûlée, comme après un feu d'artifice. Du bout de la pelle, elle entreprit de dégager la boîte métallique. Elle comprit vite qu'elle était trop longue pour contenir des grenades. Un mètre vingt, ça ne collait pas. Alors, des fusils ? Mais son espoir fut de courte durée car la caisse était trop légère. En fait, elle ne pesait presque rien. Et lorsqu'elle coucha la boîte sur le côté, Sarah entendit cascader de menus objets entre ses flancs. Aucune inscription ne s'y étalait. On avait soudé le couvercle au chalumeau, cependant la rouille en avait fragilisé le métal.

Ce ne sont probablement que des souvenirs, se dit-elle. Des souvenirs appartenant à Job. Son uniforme d'aviateur, ses décorations. Les choses qui font la vie d'un homme.

Si elle n'avait rien trouvé dans le bungalow lors de son installation, c'était parce que tout était enterré ici, bien sûr ! Elle n'avait pas le droit d'éventrer ce conteneur. Mieux valait le recouvrir de terre et le laisser là où il était.

Hélas, ses mains ne lui obéissaient plus. Déjà, elles avaient ramassé un burin, un marteau, et cherchaient un angle d'attaque pour forcer le couvercle. La tôle creva sans opposer de

résistance et une odeur affreuse s'échappa en sifflant, comme si elle avait été maintenue sous pression pendant tout ce temps.

Des gaz, pensa Sarah. Les gaz provenant d'une décomposition organique.

À ce stade de son travail, elle savait déjà ce qu'elle allait découvrir. La caisse était bel et bien un cercueil. Elle pria de toutes ses forces pour qu'on y ait enfermé la dépouille d'un chien. Elle frappait de plus en plus maladroitement. Le burin taillait dans l'acier, découpant un orifice de la taille d'un hublot. Quand elle jugea la fissure assez longue, Sarah mit ses gants et empoigna le métal pour essayer de le recourber vers l'extérieur. Il y avait quelque chose dans la boîte, ou plutôt quelqu'un... Un visage la regardait, une petite tête momifiée. Une tête d'enfant.

Celle de Timmy.

Sarah poussa un hurlement et fit un bond en arrière. Pendant quelques secondes, elle battit des bras sans pouvoir reprendre sa respiration. Finalement, ses jambes cédèrent sous son poids et elle tomba en arrière, sans connaissance.

Ce fut le contact de l'herbe mouillée qui la fit revenir à elle. La rosée avait transpercé sa chemise et lui glaçait la peau. Ici, sous le couvert, l'humidité du matin mettait longtemps à s'évaporer. Il lui fallut un moment pour comprendre que le bruit bizarre qu'elle entendait provenait de ses dents. Elles claquaient à un rythme effréné. Sarah s'assit. Elle avait mal à la tête, envie de vomir. La caisse de métal n'avait pas bougé. Le couvercle découpé n'importe comment, tordu, continuait à béer sur son occupant.

La jeune femme s'en approcha. Son cœur rata un battement. C'était un enfant aux cheveux blonds... mais ce n'était pas Timmy. Non, c'était quelqu'un d'autre. C'était forcément quelqu'un d'autre.

« Ne sois pas stupide, lui souffla une voix intérieure. On ne peut pas identifier un visage dans cet état. Ce n'est plus un petit garçon, c'est une momie. »

Rassemblant son courage, elle s'appliqua à détacher le couvercle en utilisant les cisailles de la trousse à outils. L'enfant

devait avoir 8 ou 10 ans, guère davantage. Il était vêtu d'un petit costume à la toile pourrie, et portait une cravate. Des jouets l'entouraient, une profusion de jouets : petites voitures, soldats en plastique, fusées spatiales. On avait également disposé à ses pieds des albums de bandes dessinées, des cassettes vidéo... et des sachets de friandises. Ce fut ce détail qui horrifia le plus Sarah. Qui, à part un fou, pouvait avoir l'idée d'enterrer un petit garçon avec ses gâteaux préférés ?

Il y avait des paquets de guimauves, des biscuits, des boîtes de crème au chocolat. Un garde-manger d'outre-tombe qui fit fondre la jeune femme en sanglots. Mais déjà, la question revenait, atroce, incontournable : s'agissait-il de Timmy ?

Les cheveux blonds étaient demeurés intacts, comme c'est souvent le cas, même lorsque l'inhumation est très ancienne. Le visage, lui, avait l'aspect d'un masque de cuir stylisé.

C'est Timmy, se dit Sarah. Il est mort pendant sa séquestration, et ses ravisseurs ont eu l'idée de venir l'enterrer ici, pour qu'on m'accuse de l'avoir tué...

Mais elle n'y croyait pas. Tout son être refusait d'adhérer à l'évidence étalée sous ses yeux. Passé le choc de la découverte, elle s'était mise à flotter dans un état d'engourdissement nerveux qui la déconnectait de la réalité.

N'osant effleurer le corps, elle toucha les jouets. Elle n'en reconnaissait aucun, toutefois cela ne signifiait pas grand-chose. Il pouvait s'agir d'objets offerts à l'enfant par le kidnappeur. Les fluides corporels, depuis longtemps évaporés, avaient tout enveloppé d'une pellicule terne et grasse. Depuis combien de temps ce gosse était-il enterré ? Elle n'était pas médecin légiste, mais elle avait la quasi-certitude que l'inhumation de la petite victime remontait à plusieurs années. Aucun corps ne prenait cet aspect parcheminé en quelques mois. Or le petit garçon avait à peu près 8 ans au moment de sa mort... l'âge de Timmy aujourd'hui.

— Ce n'est donc pas lui, murmura-t-elle en fermant les yeux. C'est mathématiquement impossible.

Elle se força à respirer lentement car la tête lui tournait et elle redoutait de perdre encore une fois connaissance. Elle fut soudain tout à fait rassurée. L'une des marques de biscuits

déposés au fond du caisson avait fait faillite depuis près d'une dizaine d'années ! Cela lui donna l'idée d'examiner les dates de péremption des autres friandises. Celles qui étaient encore lisibles remontaient à huit ans.

Ce n'était pas Timmy, mais un autre enfant, mort dans des circonstances étranges et enterré en secret.

Dans la cachette personnelle de Job Devon.

Sarah n'avait pas le courage de fouiller les poches du costume, aussi se contenta-t-elle de retourner les petites figurines de plastique entassées au pied du cadavre. Elle venait de se rappeler que les garçons ont l'habitude de graver leur nom sous le socle des soldats miniatures, de manière à pouvoir les identifier facilement lorsqu'en jouant, ils les mélangent à ceux d'un petit camarade.

Il y avait quelque chose d'écrit sous le personnage qu'elle tenait entre ses doigts. Des lettres inégales, gravées à l'aide d'une lame portée au rouge. Un prénom suivi d'un patronyme. Dennis Heillbronn.

Elle frissonna. Le petit mort était le fils de Maggie.

Un corbeau vola bruyamment à travers le feuillage, tirant la jeune femme de son hypnose. Elle ne pouvait pas rester là plus longtemps. Elle devait faire disparaître le cercueil improvisé du pauvre gamin. Pesant de tout son poids sur le couvercle tordu, elle referma la caisse comme elle put, avant de la recouvrir de terre à l'aide de la pelle. La sépulture restait dangereusement exposée à la curiosité d'un éventuel promeneur, mais elle ne pouvait faire mieux dans l'immédiat.

Elle rentra chez elle et remplit le tub pour se laver. Un certain nombre d'interrogations se bousculaient dans son esprit. Il était évident que Dennis n'avait pas été enterré à la hâte par un meurtrier insensible. La manière dont l'enfant avait été habillé, les jouets disposés dans le « cercueil », tout montrait qu'on avait agi avec tendresse, dans le but de plaire au petit mort.

Mais pour quelle raison aurait-on enterré un enfant clandestinement si ce n'était parce qu'il avait été tué de façon criminelle ?

C'est l'évidence même, songea Sarah. Dennis a été assassiné. On l'a enterré ici parce qu'on savait que personne n'oserait franchir le grillage d'enceinte à cause de la légende des mines Claymore disposées par Job.

Oui, on avait utilisé la propriété comme une enclave, une zone protégée où la police ne risquerait pas de mettre son nez avant longtemps. Il avait suffi de cisailer proprement le fil de fer entourant la forêt, dans un coin tranquille, puis de tout remettre en place au moyen d'un léger rafistolage.

Un point obscur subsistait, le plus important : qui avait tué Dennis ?

BLOC-NOTES DE SARAH DEVON
BRÈVE TENTATIVE DE RECONSTITUTION

... Dennis ne supporte plus la platitude d'Heaven Ridge, les champs à perte de vue, les routes vides qui s'étirent jusqu'à la ligne d'horizon. Parfois, il grimpe dans un arbre et guette pendant des heures la voiture qui fera enfin monter un nuage de poussière au-dessus de l'asphalte. Il aime par-dessus tout les véhicules conduits par des touristes, ces gens qui viennent d'ailleurs, du vrai monde, de là où il se passe quelque chose.

Ici, c'est le pays de l'ennui où rien n'arrive jamais. Tout a toujours été comme ça, à Heaven Ridge, et tout sera toujours comme ça. C'est ce que les gens du pays apprécient, mais lui, Dennis, déteste cette impression d'immobilisme. Il étouffe au milieu de ce désert. Il a presque 10 ans, il ne veut pas être pris dans la toile, se trouver englué comme le sont ses parents. M'man cultive le jardin et trouve ça très bien. Moke, son père, conduit des poids lourds et sillonne le pays en tous sens sans jamais prêter attention aux villes qu'il traverse. Moke aurait voulu, lui aussi, trouver du travail à Heaven Ridge pour n'en jamais sortir. Manque de chance, il a dû accepter ce job de chauffeur routier, qu'il déteste car il n'aime pas quitter son village natal. Dennis n'est pas comme eux.

Parfois, quand les touristes, les vacanciers traversent Heaven Ridge, l'été, il a envie de se glisser dans leur caravane, à leur insu, de se changer en un passager clandestin qu'ils emporteront très loin, en Californie ou dans un autre État au nom merveilleux. À deux ou trois

reprises, il a été sur le point de le faire. Ç'aurait été facile : ouvrir la porte de la roulotte en aluminium, s'y cacher pendant que toute la famille se dispute autour des distributeurs automatiques de friandises à la station d'essence. Du caravane-stop ! Il se dit qu'en sautant d'une famille de vacanciers à une autre, il pourrait bien s'éloigner d'Heaven Ridge sans que personne se doute de rien.

Il n'emportera que quelques sandwiches, un canif, une gourde, et des BD des Fantastic Four pour passer le temps pendant le voyage. Il est bien décidé à passer à l'action.

Mais les touristes se font désirer cette année-là, alors Dennis se glisse à l'arrière du camion paternel, entre deux caisses. Il descendra à la première livraison et disparaîtra dans la foule pendant que P'pa sera occupé à vider une bière avec les types des entrepôts. Dennis n'a pas le choix, il faut qu'il essaye, ou il en crèvera. Il sent qu'il est sur le point de faire des bêtises. Si ça continue, il en viendra à mettre le feu aux granges, les nuits d'été, ou à empoisonner les bêtes dans les pâtures.

Dennis réussit son évasion. Il saute du camion à mille kilomètres d'Heaven Ridge, et se perd dans une ville dont il n'a jamais entendu prononcer le nom. À partir de là commence l'aventure. Après avoir erré plusieurs jours dans la cité, il rejoint une bande de *runaway kids*, des gosses en rupture de famille qui se déplacent le long des autoroutes, et, souvent, attaquent les automobilistes sur les aires de repos.

On ne sait pas exactement comment vont tourner les choses, mais, dans un premier temps, Dennis est grisé par cette vie nouvelle pleine de fureur et d'imprévu. Le chef a 14 ans, c'est un « vieux », évadé d'un centre de détention pour adolescents criminels. Il a tué son beau-père d'un coup de couteau. Il déteste les adultes. La

bande attaque les hommes isolés et les bastonne à coups de batte de base-ball.

... Chez les Heillbronn, tout va mal. Maggie n'admet pas que Dennis ait pu faire une fugue, comme le lui suggère le shérif. Elle répète que le gosse était heureux, qu'il n'avait aucune raison de partir, qu'il était comme un petit prince, comblé de cadeaux.

Moke, son mari, essaye de la consoler. Il sait maintenant que Dennis a utilisé le camion pour fuir la maison, il en est consterné et se sent coupable. Mais, par-dessus tout, il ne parvient pas à comprendre ce que le gamin est allé chercher là-bas, dans cette ville sale peuplée de chômeurs, de putes et de dealers. On est si heureux, à Heaven Ridge.

Le temps passe. On a perdu la trace de Dennis. On sait vaguement qu'il fricote avec une bande de très jeunes délinquants spécialisés dans les attaques de parking. Moke a honte. Pendant ses jours de congé, il prend sa voiture et sillonne les aires de repos des grands axes routiers dans l'espoir de retrouver son fils. En vain.

Maggie, elle, va de plus en plus mal. Elle déraisonne. Lentement, elle a perdu pied. À force de passer ses journées devant la télévision, à regarder de stupides séries de science-fiction à l'usage des adolescents, elle a bâti une théorie absurde. Selon elle, Dennis n'a pas quitté la maison de son plein gré, c'est impossible car il y était trop heureux, et jamais, au grand jamais, il n'aurait abandonné sa mère... Non, il a été enlevé par des extraterrestres.

— Il est beau, en bonne santé, radote-t-elle. Tout le monde à Heaven Ridge me le répétait : « Maggie, votre fils est le plus beau petit garçon de toute la ville ! » C'est ça qui a attiré les extraterrestres. Un beau petit garçon... Peut-être le plus beau des États-Unis. Il le leur fallait, comme spécimen, pour leurs expériences. Alors ils l'ont pris. J'en suis sûre. C'est la seule explication, Dennis ne

serait jamais parti de son plein gré. Ça, j'en suis bien certaine.

Moke est désolé. Il ne sait que faire. La maladie physique, oui, il pourrait l'affronter courageusement. Si Maggie souffrait d'une quelconque saloperie organique, il l'aiderait de son mieux, il passerait tout son temps à son chevet. Mais ça... Ce truc, ces délires. Il est déboussolé. Ce ne sont pas des choses qui arrivent à la campagne. Dans les villes, oui, c'est fréquent, parce que les gens mènent une vie de dingues, mais pas ici, pas à Heaven Ridge.

... Le temps continue à filer. On n'a aucune nouvelle de Dennis qui a disparu depuis deux ans. L'esprit de Maggie s'est perdu. Elle ne lit plus que des revues sur le cosmos, la vie extraterrestre. Elle commande des livres de témoignages écrits par des gens qui prétendent avoir été enlevés par des soucoupes volantes. Elle est capable de parler de ces choses pendant des heures, le regard brillant, la voix tremblant d'exaltation. Elle affirme que Dennis leur sera rendu lorsque les aliens auront terminé leurs expériences. Mais elle est inquiète.

Elle dit souvent des choses étranges :

— Il faudra se montrer prudents. Le Dennis que nous allons retrouver n'aura plus rien de commun avec celui que nous connaissions. Les Martiens auront probablement développé son intelligence au-delà de ce que nous sommes capables de comprendre. Il nous paraîtra bizarre... sans doute lointain. Après toutes ces années passées là-haut, dans les étoiles, il s'exprimera sûrement avec un horrible accent interstellaire. Il est même possible que sa peau soit devenue un peu verte.

Quand il entend cela, Moke a envie de grimper dans son camion et d'enfoncer l'accélérateur pour aller s'écraser dans un pylône de béton, tout au bout de la route.

— Je ne voulais pas t'en parler, insiste Maggie, mais ce ne serait pas honnête de passer ça sous silence. Il... Il y a un risque. Il faut espérer que Dennis aura été enlevé

par de bons extraterrestres, et non par de mauvais aliens qui auraient l'intention de se servir de son apparence pour envahir notre planète. Si c'était le cas, Dennis ne serait plus qu'une enveloppe, un habitacle de chair dans lequel se dissimulerait l'esprit d'une créature de l'espace. Et il faudrait nous en méfier.

Tais-toi ! hurle intérieurement Moke. Tais-toi ou... Ou...

Dans ces moments-là, il sait qu'il serait capable de n'importe quoi. De saisir Maggie à la gorge et de serrer, pour la faire taire. Il se dit que ce serait peut-être lui rendre service.

— Ce sera difficile de savoir, insiste la pauvre femme. Il faudra être attentifs. Deviner s'il n'a pas de mauvaises intentions. Après tout, on ne peut pas savoir par quelle race d'aliens il a été enlevé, il faut se montrer prudents. L'espace est rempli de peuples qui se détestent et se font la guerre. Ce sont d'ailleurs les batailles interstellaires qui détraquent les saisons. On n'en parle jamais à la télé, mais c'est écrit là, dans les livres que j'ai lus.

Pour tout Heaven Ridge, Maggie est désormais « la folle ». On la plaint, mais on s'éloigne d'elle dès qu'elle franchit le seuil du général store.

... Un jour, Dennis reprend le chemin de la maison. Pourquoi ? On n'en sait rien. L'aventure a mal tourné, il a vécu des choses qui l'ont abîmé. La drogue peut-être. La prostitution. Les films porno. Il lui a fallu survivre d'une manière ou d'une autre, et l'engrenage a bien failli le happer tout entier. Il n'a que 10 ans, mais il est déjà beaucoup plus vieux dans sa tête, il a vécu plus de choses en deux ans que les adultes d'Heaven Ridge en l'espace d'une vie. Il aspire au repos, à la propreté. Il veut redevenir un enfant, même s'il sait que c'est trop tard, qu'il ne pourra jamais repartir en arrière. Il a fait une erreur, il croyait échapper à l'enfer alors qu'en réalité, il s'y précipitait la tête la première.

Il ne revient pas en fanfare. Il ne sait pas encore s'il aura le courage d'affronter ses parents. Il hésite. Il gagne Heaven Ridge à pied, par les bois, à petites étapes. Il a pris cette habitude chez les *runaway kids*. La marche ne lui fait pas peur ; de cette manière, personne ne le verra. Il campe dans la forêt, non loin de la colline des saules. Il observe sa mère. Il la trouve bizarre. Elle parle toute seule et fait de grands gestes en regardant le ciel. Son père n'est pas là, il doit rouler en ce moment à l'autre bout des États-Unis.

Dennis décide que c'est mieux ainsi. Il redoute la réaction de Moke mais il est certain que sa mère l'accueillera à bras ouverts. Il sort de la forêt et rentre chez lui. Il pousse la barrière, il dit :

— C'est moi, M'man. C'est Dennis, je suis revenu.

Et tout de suite, les choses ne se passent pas comme il l'avait prévu. Maggie le regarde s'approcher avec méfiance. Il croit qu'elle est en colère, mais ce n'est pas ça. Elle le scrute, elle l'examine. Elle dit des trucs bizarres :

— Ta peau n'a pas changé de couleur.

Il croit qu'elle est surprise de ne pas le trouver plus bronzé. Elle s'imaginait sûrement qu'il faisait du surf en Californie... Elle le touche, le palpe, et elle ajoute :

— Ils n'ont pas modifié ton corps. Du moins à l'extérieur.

Dennis est désorienté. Quand il s'installe à table, M'man lui demande s'il mange comme les humains ou s'il s'alimente en absorbant du courant électrique... ou de la lumière solaire. Il est sur le point de s'exclamer : « Hé ! Tu déconnes ? Tu fais ça pour te venger, ou quoi ? »

Puis il comprend qu'elle a perdu les pédales. Il voit les livres entassés sur le plancher. Des trucs sur l'espace, les aliens, toute cette merde de science-fiction qui encombre les librairies. Des « témoignages » de personnes enlevées par les soucoupes volantes. Et même un dossier sur un chien qui aurait été kidnappé

dans le Nevada et génétiquement modifié par ses ravisseurs. Il a envie de pleurer et il a peur, en même temps. Il ne s'attendait pas à ça. M'man n'est pas chaleureuse, on dirait qu'elle se méfie... Il la sent lointaine, elle darde sur lui un regard de flic. Elle essaye de lire dans ses pensées. Elle continue à lui poser des questions qui n'ont ni queue ni tête. Comment c'était là-haut ? Est-ce que les tests étaient douloureux ? A-t-il des pouvoirs extrasensoriels ? Il a envie de s'enfuir, mais il reste le cul collé sur sa chaise. De toute manière, il n'a plus nulle part où aller. Le monde du dehors, il ne veut plus en entendre parler. Il rentre chez lui pour n'en plus ressortir, la leçon a été dure ; il l'a assimilée.

Maggie, elle, n'est pas convaincue. C'est l'enveloppe charnelle de Dennis, elle n'en disconvient pas, mais ce n'est pas son petit garçon qui se trouve à l'intérieur. Le regard du gamin a changé, elle ne le reconnaît nullement. Celui qui a enfilé la peau de Dennis la contemple avec des yeux de vieillard. Ce n'est pas Dennis. Elle en a la conviction. C'est une saloperie d'alien qui essaye de s'infiltrer sur Terre pour détruire le genre humain. Elle s'y attendait un peu. Depuis quelques mois, elle sait qu'elle identifiera le vrai Dennis à l'expression de son regard. En fait, l'âme de Dennis reviendra dans une enveloppe qui pourrait très bien n'avoir aucun rapport avec celle qu'il avait au moment de sa disparition. Un chat, un chien, par exemple. Ces dernières semaines, elle a beaucoup étudié le regard des animaux, aux alentours.

La chose qui est en face d'elle possède l'apparence de son petit garçon, mais c'est tout. L'expression est différente. Plus vieille, beaucoup plus vieille. C'est à cela qu'on reconnaît les extraterrestres quand on est au fait de leurs manigances. Aucun petit garçon véritablement humain n'aurait ces yeux-là.

Maggie sait qu'elle a le devoir d'arrêter l'invasion. Si elle laisse celui-là s'installer, d'autres viendront. Elle n'ignore rien du processus. Celui-là n'est qu'un

éclaireur, quelqu'un qu'on a dépêché pour ouvrir la porte, installer des balises. Dans quelque temps, si elle le laisse faire, il se mettra à fabriquer des machines étranges, il transformera les champs en pistes d'atterrissage pour les vaisseaux venus de l'espace. Non, c'est son devoir de bonne Américaine d'écraser le danger dans l'œuf.

... Alors elle tue Dennis.

Comment ? Ça n'a guère d'importance. Un coup sur la tête, une décharge de fusil. Elle l'abat et le laisse là, sans plus s'en occuper. Elle a fait son devoir. C'est bien, elle est en paix avec elle-même. Le vrai Dennis viendra, tôt ou tard, elle saura le reconnaître à ses yeux. Les aliens l'ont crue trop naïve, on ne la dupe pas aussi facilement.

Quand Moke rentre, il découvre le drame. L'espace d'une seconde, il a la tentation d'étrangler sa femme, de lui fendre la tête, puis la douleur le cloue sur place. Il n'y a plus rien à faire pour Dennis. Le tout, maintenant, est d'éviter la honte, le scandale. Maggie arrêtée, jugée, internée dans un asile psychiatrique. Il ne veut pas. Malgré tout, elle reste sa femme.

Il a une idée, mais il lui faut avant tout vérifier que personne n'est au courant du retour de Dennis à Heaven Ridge. Il descend au bourg, va boire quelques bières, se rend chez le shérif comme il en a l'habitude pour lui demander si on lui a transmis quelque chose de nouveau à propos de son fils. Personne ne sait rien. Il rentre à la maison en pleurant. Les larmes brouillent sa vision, mais il en profite car il ne veut pas sangloter devant Maggie. Il a peur d'elle, peur de ses réactions. Il se dit qu'il aurait dû la faire interner. S'il en avait eu le courage, Dennis serait encore vivant. Il a été lâche. Une fois chez lui, il annonce :

— On va l'enterrer, mais pas ici, ce serait trop dangereux. On creusera chez le vieux fou, chez Job

Devon. Personne n'osera aller fouiller là-bas. Il n'y aura qu'à faire un trou dans le grillage de clôture.

Il va dans son atelier de mécanique et entreprend de fabriquer un cercueil à partir d'un conteneur qui traînait là. Il y allonge Dennis, et, en guise d'adieu, dépose dans la boîte les jouets et les friandises préférées du gamin. Il ne peut rien faire de plus.

— Tu te donnes du mal pour rien, siffle Maggie dans son dos. Ce n'est pas lui. Je l'ai bien vu à son regard. C'était pas le regard de mon petit garçon.

Moke ne répond pas. Il procédera à l'inhumation tout seul, en pleine nuit, au risque de sauter sur les mines du vieux dingue.

Quelques heures plus tard, le hasard le mène vers le souterrain... Il est également possible qu'il en connaisse l'existence depuis longtemps. Job a pu lui en parler, un soir de cuite. La taupinière géante semble à Moke une sépulture parfaite. Il y emmure le cercueil en comblant l'une des galeries latérales. Ça n'a pas d'importance, personne ne vient plus ici depuis la mort de Job, l'hiver dernier. La propriété est invendable. Il peut s'écouler des lustres avant qu'on ne découvre l'existence de la cachette Viêt-Cong.

Après...

Après, la vie reprend, si l'on peut parler de cette manière. Maggie continue d'attendre Dennis, elle regarde au fond des yeux tous les animaux du voisinage et elle demande :

— C'est toi, mon petit garçon ?

Ça pourrait faire hurler de rire des intellectuels new-yorkais, mais ça rend Moke affreusement triste. Il ne le sait pas encore, mais dans quelque temps, il va se tuer dans un accident de camion. Ou alors il le sait déjà, et l'accident n'est qu'un suicide déguisé qui permettra à

Maggie de vivre sur la prime versée par la compagnie d'assurances. Possible.

On ne peut pas savoir. Il y a des zones d'ombre, des approximations, mais, l'un dans l'autre, le puzzle se tient.

Sarah laissa tomber le stylo dont elle s'était servie pour gribouiller le scénario de sa théorie sur le bloc-notes posé sur la table.

Ça s'est passé comme ça, pensa-t-elle. Ou à peu près. Je ne dois pas être loin de la réalité.

Il subsistait bien, çà et là, des zones d'obscurité, mais c'est inévitable dans toute reconstitution.

Le cercueil de tôle hermétique avait emprisonné les émanations en provenance du cadavre en décomposition, voilà pourquoi les sondes à méthane n'avaient pas repéré le corps lorsque le FBI avait passé la forêt au crible après la disparition de Timmy.

Maggie avait continué à mener sa vie de folle. Sarah l'avait souvent vue la première année, quand Timmy était encore là... beaucoup moins par la suite.

La jeune femme se crispa.

Depuis un moment, l'idée rôdait à la lisière de sa conscience, hésitant à jaillir en pleine lumière.

Se pouvait-il que...

Mon Dieu, se dit-elle, j'ai peut-être cherché très loin ce qui se trouvait sous mon nez.

L'évidence se résumait en quelques mots : pourquoi Maggie n'aurait-elle pas soudain décidé que l'esprit de Dennis était revenu sur Terre dans le corps de Timmy ?

Sarah sentit la sueur lui piquer le visage. Le sel allumait des brûlures à l'emplacement des points de suture, mais elle n'y prêta pas attention.

Maggie n'a pas l'impression d'avoir enlevé Timmy, balbutia-t-elle. Dans son esprit, elle n'a fait que récupérer son fils... Son fils revenu à la maison dans un autre emballage corporel. C'était son droit le plus strict. À aucun moment, elle n'a eu conscience de commettre un délit.

Le FBI avait perquisitionné chez les Heillbronn sans rien trouver d'intéressant, mais cela ne prouvait pas grand-chose, sinon que Maggie s'était montrée plus maligne qu'eux. Disposait-elle, elle aussi, d'une chambre indienne creusée dans les profondeurs de la colline ?

Il suffirait d'un tunnel partant de la maison, songea fiévreusement Sarah. Un tunnel menant à une crypte naturelle située depuis toujours dans le ventre du monticule. Une cheminée dans laquelle on descend au moyen d'une échelle de corde... Une chambre indienne, non pas creusée par la main de l'homme, mais arrangée par la nature elle-même.

L'accès à cette caverne pouvait se trouver à l'extérieur de la maison... n'importe où sur la colline. Seule Maggie, qui avait toujours vécu là, en connaissait l'existence. Elle n'en avait jamais parlé à personne, pas même à son mari.

Sarah porta la main à sa poitrine. Elle suffoquait.

Elle dut s'appuyer à l'évier et boire un verre d'eau.

— Rien n'est perdu, murmura-t-elle. Je n'ai pas encore joué ma dernière carte.

Mille souvenirs la submergeaient soudain, mille détails auxquels, à l'époque, elle n'avait pas prêté attention : la façon dont Maggie fixait Timmy dans les yeux, la manière qu'elle avait de s'agenouiller devant lui pour le regarder bien en face.

Et, plus tard, sa gêne, quand, à la suite de l'envoi des photos truquées, Sarah s'était crue sur le point de retrouver Timmy.

À l'époque, j'ai mis sa réaction sur le compte de la jalousie, se dit-elle. En fait, il s'agissait d'autre chose.

Elle serra les poings. Elle ne se laisserait pas faire. Elle reprendrait Timmy à cette démente, même s'il lui fallait se battre.

Le lendemain, dès qu'elle eut recouvré son calme, elle grimpa dans un arbre, les jumelles de Job autour du cou, pour observer Maggie et déterminer son emploi du temps. Elle procéda de même les jours suivants.

Ces séances d'observation occupèrent bientôt la majeure partie de son temps. Son assiduité lui permit de dégager des

constantes dont il lui faudrait tenir compte lorsqu'elle passerait à l'action.

Comme la plupart des psychotiques, Maggie Heillbronn faisait montre d'habitudes obsessionnelles – ce qu'en langage courant on appellerait de la maniaquerie. Bien qu'elle vive seule, sans obligation d'aucune sorte, elle s'imposait des rituels rigides, des plages horaires invariables, à tel point qu'on finissait par avoir l'impression qu'elle besognait sous la surveillance d'un chef de chantier, invisible mais particulièrement tyrannique.

Jusqu'à présent, Sarah n'avait jamais étudié son comportement ; force lui était d'admettre, aujourd'hui, que Maggie travaillait beaucoup moins à la construction de sa « fusée » en bois qu'elle ne l'avait imaginé.

Pourquoi y passerait-elle ses journées ? se dit-elle. Si Timmy est son prisonnier, elle n'a plus besoin de ce vaisseau spatial de pacotille. Et si elle le bricole encore, c'est uniquement pour donner le change aux gens d'Heaven Ridge.

Elle nota que Maggie disparaissait à l'intérieur de la maison pour de longues périodes. Qu'y faisait-elle puisque la bâtisse était inutilisable depuis qu'elle en avait arraché les planchers ? Dormait-elle ? Étudiait-elle les plans de son navire interstellaire ? Ou rendait-elle visite à Timmy ?

Sarah était tentée d'opter pour cette dernière hypothèse.

Comment l'enfant et la démente cohabitaient-ils depuis quatre ans ?

Maggie avait toujours exercé sur Timmy une certaine fascination, toutefois la séquestration avait dû amener le petit garçon à réviser son jugement. Sarah crispa les mâchoires en essayant d'imaginer les conditions dans lesquelles son fils était détenu. Minette Sommers aurait été en mesure d'offrir à l'enfant une prison dorée, pourvue de tout le confort souhaitable : il n'en allait pas de même avec Maggie qui survivait chichement du revenu de la prime d'assurance encaissée à la mort de son mari. Si Timmy avait été enlevé par la démente, il croupissait dans une geôle rudimentaire. Comment supportait-il l'amour étrange de cette femme qui s'obstinait à l'appeler Dennis et tentait de ressusciter dans sa mémoire les

souvenirs d'un enfant mort ? Avait-il compris qu'il était capital d'accepter de jouer ce rôle pour ne pas mécontenter sa gardienne ?

Il est si jeune, songea Sarah. Aura-t-il eu assez de présence d'esprit pour s'adapter à la situation ?

Elle n'osait envisager ce qui avait pu se passer si Maggie, déçue par l'attitude de l'enfant, avait fini par se convaincre qu'elle avait, une fois de plus, affaire à un mauvais extraterrestre...

Une douleur aiguë lui vrilla la poitrine, lui coupant la respiration. Non... Timmy n'était pas mort. Sa tendance naturelle à la séduction lui avait permis, à coup sûr, de faire face, de trouver le ton juste. Il était assez comédien pour réussir ce tour de force. Elle se rappelait avec quelle maestria il enjôlait les touristes lorsqu'il faisait le pitre derrière la clôture, l'été. Souvent, alors, elle avait pensé : *Quelle petite pute !* Aujourd'hui, elle priait pour que le gosse ait utilisé ce talent pour survivre, et cela sans vergogne.

D'emblée, il avait compris qu'il lui fallait devenir Dennis s'il voulait rester en vie, un Dennis redescendu de la planète Mars. Il avait alors dû commencer à inventer des détails abracadabrants sur la vie qu'il avait menée là-haut, dans les étoiles. Sarah se représentait Maggie, s'asseyant chaque soir au pied du lit de l'enfant, et l'écoutant, un sourire niais sur les lèvres. Oui, Timmy avait probablement su endormir la méfiance de la folle, la séduire à chaque crépuscule par de nouvelles trouvailles, la tenir en haleine. Il avait rejoué les Mille et Une Nuits version interplanétaire, utilisant la démence de Maggie à la manière d'un gilet de sauvetage, pour flotter jusqu'à ce qu'on se décide enfin à venir le récupérer.

Sarah parvint à établir que Maggie s'absentait régulièrement le mardi matin pendant deux heures. Elle prenait alors son vieux pick-up Ford et descendait à Heaven Ridge pour faire ses courses. Elle entrait au général store et mettait un temps fou à choisir ce qu'elle allait finalement emporter. Elle faisait toujours l'emplette de friandises destinées à Dennis, « au cas où il

rentrerait à l'improviste ». C'est du moins ce qu'elle s'appliquait à répéter à l'épicier en vidant son panier devant la caisse enregistreuse. Le vieux Foster se contentait de hocher la tête sans se compromettre. Depuis longtemps, personne à Heaven Ridge ne prêtait plus attention aux divagations de Margareth Heillbronn.

Et c'est justement là qu'ils se trompent tous, songeait Sarah. Toute folle qu'elle est, elle les roule dans la farine. Chaque semaine, grâce à sa ritournelle sur l'hypothétique retour de Dennis, elle achète des denrées typiquement enfantines qu'on ne s'étonne pas de lui voir emporter. Tantôt des bonbons en forme de soucoupes volantes, tantôt des jouets, ou encore des BD... Cela n'alarme personne. Elle est cinglée, n'est-ce pas ? Il ne s'en trouve pas un pour penser qu'elle destine ces cadeaux à un autre gosse. Tous ces achats sont pour Timmy : depuis quatre ans elle vient faire les courses pour son prisonnier au nez et à la barbe des habitants Il Heaven Ridge, sans jamais avoir éveillé leurs soupçons. Je m'y suis moi-même laissé prendre, et j'ai souvent eu le cœur serré en la voyant mettre dans son panier un sachet de petites figurines en plastique ou une voiture de pompiers musicale. Combien de fois ai-je pensé : « la pauvre femme » ?

Quant au déroulement du rapt, il était facile à reconstituer. Timmy avait suivi Maggie de son plein gré, et voilà tout. Elle avait dû s'arrêter une minute à peine pour lui murmurer :

— Tu veux monter dans ma fusée ? Elle est prête à partir.

L'enfant avait bondi sur l'occasion. Le vaisseau spatial l'hypnotisait depuis trop longtemps pour qu'il soit en mesure de résister à une telle offre.

— Baisse-toi, lui avait ordonné Maggie dès qu'il était monté dans le véhicule. Il ne faut pas que ta maman t'aperçoive. Ce sera un secret entre nous. Quand tu redescendras du ciel, tu lui rapporteras une belle étoile brillante, et elle sera toute contente. Il faut lui faire la surprise.

Timmy s'ennuyait tellement qu'il était prêt à sauter sur n'importe quoi pour rompre la monotonie des journées. L'affaire n'avait pas dû excéder deux minutes. De plus, le pick-up de Maggie ressemblait comme un frère à celui de Sarah.

Couvert de poussière en permanence, on n'en distinguait pas la couleur, et les bonnes gens d'Heaven Ridge avaient confondu les deux véhicules. Il n'y avait eu aucune violence, juste un tour de passe-passe, une blague qui s'était terminée par quatre ans de détention.

Attendre le mardi suivant fut pour Sarah une véritable torture. À plusieurs reprises, à bout de nerfs, elle faillit se lancer à l'assaut de la colline. Elle se ravisa à la dernière seconde. Maggie était dangereuse, il ne fallait pas l'oublier et ne rien tenter qui puisse mettre la vie de Timmy en péril. Sarah profita donc de cette interminable attente pour combler le cratère ouvert par l'effondrement du souterrain Viêt-Cong. Elle pelleta jusqu'à l'épuisement, puis s'appliqua à planter sur le tumulus ainsi obtenu des arbustes et des fleurs prélevés dans la forêt. Dans quelques mois, le maquillage serait indiscernable, la nature ferait le reste. Dans un an, des buissons inextricables proliféreraient sur la tombe de Jamy et de Dennis, que le hasard avait fait se rencontrer dans la mort.

Si je ne vends pas la propriété, personne n'en saura jamais rien, pensa la jeune femme.

Le mardi arriva enfin. Sarah était prête dès l'aube. Elle avait décidé d'emporter un pied-de-biche pour forcer une éventuelle serrure, une lampe, et un couteau. Elle ne tenait plus en place. Quand elle vit Maggie grimper dans le pick-up, elle consulta sa montre. Le compte à rebours commençait. À partir de maintenant, elle disposait tout au plus de deux heures pour mener ses investigations à bien. Dès que le véhicule de la folle passa devant le « zoo », elle bondit dans sa propre voiture et prit la direction de la colline.

Elle roula jusqu'au sommet et se gara devant la demeure. Ses observations l'avaient amenée à la conclusion que Timmy était séquestré quelque part dans la maison... ou du moins que l'entrée du passage menant à sa cellule se situait à l'intérieur. Dès le seuil franchi, elle fut désagréablement impressionnée par le vide que creusait l'absence de plancher sous ses pieds et au-dessus de sa tête. Certaines chambres, situées de l'autre côté de

ce gouffre, étaient inabordables. C'était à se demander comment la baraque tenait encore debout. Sans doute parce que Maggie, dans sa folie, avait été assez sage pour ne pas toucher aux poutres maîtresses ?

Sarah fut sur le point d'appeler mais se ravisa. C'était absurde. Timmy ne pouvait en aucun cas être en mesure de l'entendre. Elle s'agenouilla au bord du cratère qu'était devenue la cave. Pour descendre là-dedans, une échelle s'avérait nécessaire. Une fois en bas, elle pourrait également se servir de cet instrument pour accéder aux chambres dont elle voyait les portes fermées, de l'autre côté des « douves ». Elle courut dans le jardin s'emparer de l'échelle utilisée par Maggie lors de la construction de la fusée. Elle était lourde, et, à l'occasion de ce transport, Sarah réalisa à quel point la folle était physiquement plus forte qu'elle.

Si je dois me battre, songea-t-elle, je n'aurai jamais le dessus.

Ses mains tremblaient tant que l'échelle faillit lui échapper et s'affaler au fond du trou, hors d'atteinte. Consciente du temps qui filait, Sarah descendit dans l'ancienne cave de la demeure des Heillbronn. L'absence de plafond au-dessus de sa tête lui donnait l'illusion de visiter une maison bombardée.

À l'aide du pied-de-biche, elle ratissa le sol en terre battue. Elle cherchait une trappe, un orifice d'accès. Elle déplaça d'anciens fûts de carburant. Il n'y avait rien. Alors elle posa l'échelle du côté des chambres closes et se hissa au sommet des barreaux. Deux battants s'ouvrirent sur des pièces dépourvues d'intérêt, le troisième était verrouillé.

Le cœur de Sarah se mit à battre à coups redoublés.

— Timmy ! appela-t-elle, tu m'entends ? C'est maman ? Timmy, tu es là ?

Personne ne répondit.

Ça ne veut rien dire, décida-t-elle. Maggie lui fait peut-être absorber des somnifères quand elle doit s'absenter. Le dispensaire de Powkow Junction la fournit en tranquillisants de toutes sortes, il lui suffit de mêler les comprimés à la nourriture du gamin.

Oui, c'était sans doute de cette manière qu'elle maîtrisait son petit prisonnier depuis quatre ans, le laissant rarement émerger de sa camisole chimique. Là encore, sa qualité de psychotique lui permettait d'obtenir légalement toutes les drogues dont elle avait besoin.

Sarah glissa le pied-de-biche au-dessus de la serrure et pesa de toutes ses forces sur l'outil. Le verrou craqua avec violence, lui faisant perdre l'équilibre. Juste avant de tomber de l'échelle, elle eut le temps d'apercevoir la pièce dissimulée par le battant.

C'était une chambre d'enfant.

Une gifle la ramena à la réalité. Immédiatement suivie d'une autre, puis d'une troisième. On la frappait avec colère, pour lui faire mal. Elle ouvrit les yeux. Maggie Heillbronn se tenait penchée au-dessus d'elle, une expression courroucée sur le visage. La peur s'empara de Sarah.

Elle va me tuer ! pensa-t-elle en essayant de se redresser sur un coude. *Maintenant que j'ai découvert la chambre de Timmy, elle ne peut plus me laisser partir.*

Elle voulut se lever mais une douleur terrible lui traversa la cheville. Peut-être s'était-elle cassé la jambe en tombant.

— Qu'est-ce que vous faites là ? aboya Maggie. Pourquoi avez-vous forcé la chambre de Dennis ? Je ne veux pas qu'on y entre. Je veux qu'il la retrouve tout bien comme il l'a laissée en partant. Je vous croyais gentille, mais vous êtes comme les autres... Qu'est-ce que vous vouliez ? Voler ses jouets ?

Sarah regarda instinctivement en direction de la porte qui béait à l'étage supérieur, quatre mètres au-dessus de sa tête. D'où elle se tenait, elle ne distinguait rien du décor de la chambre.

Elle réalisa qu'elle était toujours étendue au fond de la cave, là où elle s'était effondrée en tombant de son perchoir. Si elle le désirait, Maggie n'avait qu'à remonter et à retirer l'échelle pour faire d'elle une prisonnière. Qui viendrait la chercher ici ? Hurler serait sans effet, le vent qui soufflait sur la colline emporterait ses cris vers les nuages.

— Vous êtes méchante, grommela Maggie. Je suis bien déçue, je vous croyais mon amie. Je vais vous laisser là, pour vous punir, ça vous fera le plus grand bien.

Elle se redressa, compacte, solide. De ses grosses mains durcies par les travaux, elle saisit l'échelle et la posa du côté de la porte d'entrée. Sarah comprit que Maggie avait sauté dans le trou pour l'y rejoindre pendant qu'elle était inconsciente.

Quatre mètres, à pieds joints, comme les marines à l'entraînement. Rien ne lui faisait peur, la folie la protégeait du doute, de l'hésitation. De la prudence, aussi.

Sarah tenta encore une fois de se relever mais une souffrance fulgurante dans sa jambe blessée lui donna envie de vomir.

— Attendez, balbutia-t-elle, ne me laissez pas.

Elle savait qu'une fois en haut, Maggie l'oublierait et la laisserait mourir de faim. Maggie la Dingue n'aurait qu'à fermer la porte de la maison pour ne plus voir la prisonnière étendue dans la cave, ce simulacre serait suffisant pour gommer Sarah de sa mémoire.

Elle va me laisser crever ! pensa la jeune femme, *et je n'ai même pas vu Timmy.*

Margareth Heillbronn escaladait déjà l'échelle, bien décidée à s'en aller. Ce n'était plus qu'une question de minutes. Sarah tenta le tout pour le tout.

— Je sais où est Dennis ! cria-t-elle. Je l'ai trouvé... Et vous savez également où il est ! Vous le savez, Maggie... N'est-ce pas ?

La folle s'immobilisa dans son ascension, à mi-hauteur. Ses grosses mains étreignaient les montants de l'échelle avec tant de force qu'on voyait saillir les tendons de ses avant-bras.

— Aidez-moi à remonter, supplia Sarah. Il faut que nous parlions de tout ça. Je ne vous dénoncerai pas, nous pouvons nous arranger entre femmes, entre mères. Vous ne croyez pas ?

Si je parviens à lui faire admettre la mort de Dennis, elle me rendra peut-être Timmy ? se disait-elle en fixant le dos crispé de Maggie Heillbronn.

Sans doute était-ce là de la psychanalyse de bazar, mais elle n'avait rien d'autre à proposer. Un troc, un échange... L'enfant vivant contre l'enfant mort. Maggie accepterait-elle ce marché de dupe ?

Un instant, elle crut que Margareth allait continuer son escalade et enlever l'échelle, mais le contraire se produisit. La maman de Dennis redescendit les échelons, un à un. Quand elle se retourna pour faire face à Sarah, son regard avait changé, la colère avait quitté ses traits.

— C'est comme l'hiver, murmura-t-elle. Parfois, il suffit d'un petit vent et les nuages s'écartent. Alors une trouée se forme, et

l'on voit le ciel. (Elle s'assit près de Sarah.) Je suis dans la trouée des nuages. La vraie Maggie, elle est là. Mais très vite, le ciel se couvre, tout redevient gris, et je suis l'autre, celle qui construit des fusées en bois pour aller se promener dans l'espace. Vous avez fait se lever le vent, les nuages sont en train de s'écarter.

— Alors là, chuchota Sarah, je suis en train de parler à la vraie Maggie ?

Oui, mais elle ne sera pas là bien longtemps. Les nuages vont revenir, ils se serreront les uns contre les autres et la trouée se refermera. On ne verra plus le ciel, et la vraie Maggie se taira pendant des mois. C'est toujours comme ça. Les nuages emplissent la tête de Maggie de coton gris, ils prennent la place de sa cervelle. Ils lui cachent la vérité, la lumière est derrière. Il faut parler maintenant, avant que la trouée ne se referme. Il ne faut pas attendre.

La gorge serrée, Sarah se résolut à prononcer les mots qui pouvaient mettre un terme à sa vie :

— Écoutez-moi, ce n'est pas facile à dire. J'ai trouvé le corps de Dennis. Par hasard, là où votre mari l'avait enterré. J'ai trouvé le cercueil. Je ne vous condamne pas. Je sais que vous l'avez tué par erreur, parce que vous pensiez qu'une créature mauvaise se dissimulait dans le corps de votre petit garçon. Je ne suis pas là pour vous le reprocher.

Maggie écarquilla les yeux, en proie à une confusion évidente.

— Non, lâcha-t-elle après quelques secondes de réflexion. Vous vous trompez, ça ne s'est pas passé comme ça. C'est Moke qui l'a tué... Oh ! Oui, je me rappelle... C'est mon mari. Il buvait, il avait des crises. Il me battait, et il battait le petit. Le gosse avait peur de lui. Et moi aussi... Je n'étais pas assez forte pour le protéger. Un soir, il a frappé Dennis sur la tête avec une bouteille... et le gamin est mort. Mon petit garçon est mort, comme ça, d'un coup. Je ne croyais pas que ça pouvait arriver aussi vite. On disait tout le temps qu'il avait la tête dure, mais c'était faux. Il avait la tête tellement fragile que ça l'a tué.

Elle pleurait, silencieusement, sans renifler. Sa voix avait conservé son timbre normal. Les larmes ruisselaient, mais sa

physionomie n'était pas celle d'une femme qui sanglote. Son visage restait serein, sans crispations. C'était étrange et beau. Sarah osait à peine respirer.

— Moke a dit qu'il me tuerait moi aussi si j'en parlais à quelqu'un, reprit Maggie. Il a décidé qu'on l'enterrerait chez Job, dans la forêt, parce que personne n'irait le chercher là-bas à cause des mines. À cette époque, votre grand-père ne parlait déjà plus à personne. Il restait tout le jour embusqué à sa fenêtre, à guetter je ne sais quoi. Les gens avaient peur de lui, mais pas Moke. Parce que Moke avait été soldat lui aussi, et qu'il en parlait à Job. Il savait des choses sur les habitudes de votre grand-père. Le tunnel, tout ça... et qu'il n'y avait pas de mines ni de bombes, que c'était juste des histoires inventées par Job pour qu'on lui fiche la paix.

Les larmes continuaient à couler sans que Maggie fasse un geste pour les essuyer.

— Moke a inventé cette histoire de fugue, c'est ça ? demanda Sarah.

— Oui. Il a prétendu que le gosse ne tenait pas en place, qu'il avait déjà plusieurs fois menacé de fiche le camp. On l'a cru, parce qu'il savait bien jouer la comédie. Avec les autres, il était drôle, gentil, toujours à rendre service. Ses mauvais penchants, il nous les réservait, au gosse et à moi. Après la mort de Dennis, il a commencé à se méfier de moi : il pensait que j'allais profiter de l'une de ses absences pour aller le dénoncer au shérif. J'avais tout le temps peur, je savais qu'il avait dans l'idée de me jeter dans le puits et de raconter ensuite que je m'étais suicidée à cause de la disparition de Dennis. Il avait un mauvais regard. Il faisait ses yeux de loup... Il combinait des choses dans sa tête. Je ne savais pas quoi faire, j'étais trop effrayée. C'est alors que votre grand-père est venu me trouver.

— Job ?

— Oui, il m'a dit : « Ton mari, ma petite, c'est de la saloperie vivante. Si tu continues comme ça, il te tuera comme il a tué le gamin. Je ne peux pas laisser faire ça. »

— Job a dit ça ?

Oui. Il était vieux, mais c'était un homme qui ne plaisantait pas. Il s'y connaissait en mécanique. Il a saboté le camion pour

que Moke se tue sur la route. Puis il s'est arrangé pour placer le montant de la prime d'assurance, et faire en sorte que je touche un chèque chaque mois. C'était quelque temps avant sa mort. Après, dès qu'il n'a plus été là, l'autre Maggie s'est installée... Les nuages sont venus, le ciel s'est couvert. J'ai voulu tout oublier, c'était trop dur pour moi. Même en ce moment, le raconter, ça me fait trop de mal...

— Job a tué Moke..., balbutia Sarah.

— Oui, souffla Maggie. Après, il a encore davantage joué au fou, pour dissuader les gens de venir rôder sur ses terres. Il ne voulait pas qu'on puisse découvrir la tombe de Dennis, il avait peur qu'on m'accuse de l'avoir tué. Il me disait : « Ma pauvre petite, tu ne sauras pas te défendre. Ta cervelle est en train de se transformer en porridge. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu commences à raconter des folies. » Il allait plusieurs fois à Heaven Ridge dans la semaine, pour boire des bières, mais en réalité c'était pour raconter partout qu'il avait changé le « zoo » en champ de mines. Ça a marché... Après, il y a eu l'hiver, et il est mort de froid, je crois... on me l'a dit. Je ne m'en souviens plus très bien. Il y avait déjà trop de nuages. Les éclaircies se faisaient de plus en plus rares.

Sarah prit les mains de son interlocutrice dans les siennes.

— Mais Timmy..., haleta-t-elle. Vous ne l'avez pas enlevé en pensant que c'était Dennis... Dennis revenu dans un autre corps ? Vous ne le cachez pas quelque part, là, dans la maison ?

— Non, soupira Maggie. Je n'aurais jamais fait ça, je sais trop bien ce que c'est de perdre son enfant. Non, et surtout pas à vous. Vous avez été trop gentille avec moi.

Sarah se sentit glacée. Tout s'écroulait autour d'elle. L'espoir, les hypothèses, tout... Son instinct lui criait que Maggie disait la vérité. Elle n'avait pas enlevé Timmy. Elle avait trop souffert de la perte de son fils pour infliger cette souffrance à une autre femme.

Elle se cacha le visage dans les paumes et se mit à sangloter, vaincue, vidée. La grosse main de Maggie se posa sur sa tête. Doucement, la folle se mit à lui caresser les cheveux.

— Je sais ce que c'est, murmura Margareth Heillbronn, c'est trop de douleur. C'est pour ça que les nuages viennent, que le

ciel se couvre. C'est mieux, quand le brouillard s'installe, la souffrance est supportable, on construit des fusées en bois pour aller dans les étoiles. Vous verrez, vous aussi ça vous fera ça dans quelque temps. Vous chercherez le regard de Timmy dans les yeux des animaux, vous l'écouteriez vous parler en rêve. Ça vous aidera. Par moments, je sais que je suis folle... et par moments, je ne m'en souviens plus, je crois que Dennis va me revenir. Si je n'avais pas ça, je crois que je me jetterais dans le puits. Alors il faut accueillir les nuages avec joie. En ce moment, la douleur est terrible, mais je la supporte parce que je sais qu'elle sera brève. Les nuages vont arriver, et l'oubli, et le rêve, et les choses que j'ai décidé de croire et qui me maintiennent en vie. Je prie pour que l'éclaircie ne dure pas, c'est trop pénible. La folie, c'est un bon médicament, le meilleur qui existe. Quand elle descendra sur vous, ne la repoussez pas, accueillez-la comme une amie.

Sarah se sécha les joues avec les paumes.

— Aidez-moi à remonter, souffla-t-elle. Je crois que j'ai le pied cassé.

— Non, seulement démis, fit Maggie. Je vais vous remettre ça en place, j'ai l'habitude.

Elle soutint Sarah jusqu'à l'échelle, puis la prit sur son dos pour escalader les barreaux. Les échelons émirent une plainte sinistre mais le bois résista. Lorsqu'elles furent en haut, Maggie souleva la blessée dans ses bras et l'emporta dans l'unique pièce de la maison encore en état, pour l'étendre sur la table de cuisine. Là, elle lui remit les os en place d'un mouvement vif et savant. La douleur fut si fulgurante que Sarah perdit connaissance.

Quand elle se réveilla, Maggie lui tendit un verre d'eau-de-vie de maïs.

— Bois ça, ordonna-t-elle, et raconte-moi ce que tu as dans la tête. Ça fait du bien de parler.

Sarah se sentait sans force, échouée. Elle ne voulait pas pleurer. En fixant le plafond, elle se mit à raconter. D'abord avec réticence, puis sans plus s'occuper de savoir à qui elle s'adressait. Elle disait ses doutes, ses soupçons. Elle parla de

Minette Sommers, de Piggy Walters, de Peter Biltmore, du shérif...

— Je me dis souvent que j'ai été victime d'un complot, murmura-t-elle. Que la ville tout entière s'est liguée contre moi pour me retirer Timmy. J'ai toujours senti qu'ils me jugeaient indigne de lui. Ils le voulaient pour eux... Comme un jouet ou un animal domestique. La nuit, des fois, je me raconte qu'ils se le partagent, en copropriété. Tous. Un mois chez l'un, un mois chez l'autre. Heaven Ridge est devenu pour Timmy une sorte de grande famille collective où tout le monde lui passe ses caprices. Il n'y a que moi qui n'aie pas le droit de le voir. Il circule, tout le temps, mais hors de mon champ de vision. Des voitures passent, l'emportant chez quelqu'un d'autre, et moi je ne le sais pas, je ne le vois pas. Et lui ne me fait même pas signe. Quand je l'avais, je ne savais pas m'en occuper, pourquoi essaierait-il de revenir en arrière ? Il est beaucoup mieux chez les autres. Eux sont plus riches, ils lui assureront de bonnes études. Quand ils mourront, ils lui légueront leur fortune, leurs terres. Peu à peu, Timmy, l'enfant collectif de la communauté, deviendra le maître d'Heaven Ridge. Ils lui laisseront tout, pour se faire pardonner... Et moi je n'aurai eu que ce que je mérite. (Sa voix se cassa sur un sanglot.) Mon Dieu, soupira-t-elle. Je suis saoule. Je dis n'importe quoi.

Elle ferma les yeux. La grosse main de Maggie allait et venait dans ses cheveux, ce n'était pas désagréable.

Elle s'endormit.

Dans la brume du demi-sommeil, Sarah percevait les allées et venues de Maggie dans la cuisine. Elle crut d'abord que la folle préparait le petit déjeuner, puis réalisa que l'odeur qui flattait ses narines n'était pas celle du café. Cela sentait plutôt la graisse... La graisse à fusil. Elle sut d'emblée qu'elle devait se réveiller sans attendre, mais son esprit refusait de collaborer et, sans cesse, replongeait dans les profondeurs de l'oubli. Elle émergea enfin et roula sur le flanc, juste à temps pour apercevoir Maggie grimpant dans son vieux pick-up, un gros Weatherby à la main. Où allait-elle, ainsi armée ? Sarah posa les pieds sur le sol : aussitôt, la douleur vrilla sa cheville blessée, rendant toute poursuite impossible.

— Maggie ! cria-t-elle, qu'est-ce que tu fais ?

Elle sautilla jusqu'à la fenêtre. D'où elle se tenait, elle distinguait parfaitement la grosse boîte de cartouches posée sur le siège du passager, près du fusil. Des munitions en quantité suffisante pour soutenir un siège ou exterminer un troupeau de bisons en maraude... des munitions pour un massacre.

— Maggie, supplia-t-elle, reviens, tu vas faire une bêtise.

Non, répondit la démente. Je vais tout arranger. Pour moi, c'est trop tard, Dennis est mort, mais toi... toi tu peux encore récupérer ton fils. Je vais le libérer. Ne t'occupe de rien. Prépare plutôt un gâteau, pour tout à l'heure, quand je reviendrai avec Timmy. Il y a tout ce qu'il faut dans le buffet.

— Non ! hurla encore une fois Sarah.

Maggie mit le contact et démarra. Avant que Sarah ait réussi à sortir de la maison, le pick-up avait dévalé la colline.

J'ai encore une chance de la rattraper et de lui barrer la route, pensa la jeune femme en avançant à cloche-pied vers son propre véhicule toujours garé devant la clôture. À peine glissée derrière le volant, elle déchanta. Le pick-up ne démarrait pas, Maggie l'avait saboté. Sarah dut s'en extraire au prix de mille

contorsions et le contourner pour ouvrir le capot. Comme il était facile de le prévoir, la tête d'allumage avait été arrachée. Sarah en possédait une autre, en réserve, mais elle se trouvait dans la cabane de jardinage du « zoo ». Si elle voulait procéder à la réparation qui s'imposait, il lui faudrait au préalable descendre la colline en sautillant, retourner chez elle, puis revenir par le même moyen pour dépanner son véhicule. L'opération allait lui prendre une heure ! En examinant le terrain, elle se demanda s'il ne serait pas possible de dévaler la pente en roue libre. Hélas, la façon dont le pick-up était présentement garé ne permettait pas de recourir à un tel subterfuge. Il aurait fallu au préalable pousser le petit camion jusqu'au bout de l'allée, là où la pente s'amorçait. Sarah n'en aurait pas la force, surtout avec une cheville sur laquelle elle ne parvenait pas à prendre appui. Elle décida de faire le tour de la maison.

Il doit bien y avoir une bécane, songea-t-elle. Nous sommes à la campagne, il y a toujours un vélo dans une remise.

Marcher lui faisait de plus en plus mal. Si elle parvenait à mettre la main sur une bicyclette, elle s'en servirait comme d'une espèce de béquille roulante. Elle franchissait le seuil du cellier quand elle entendit le premier coup de feu. La détonation roula dans le silence des champs, suivie d'une seconde, puis d'une troisième. Cela venait de chez Peter Biltmore.

Sarah se figea. Maggie avait commencé son ouvrage. Sur qui tirait-elle ? Les chiens de garde... le fermier ? Elle eut une nausée. Il fallait arrêter ça. Elle découvrit enfin un vélo rouillé sous une bâche. Le pédalier n'avait plus de chaîne et les pneus étaient à plat, mais elle pourrait néanmoins l'utiliser pour descendre la colline, cela lui éviterait de marcher. Sans plus attendre, elle poussa la machine cliquetante au bout de l'allée et l'enfourcha. Maintenant, elle n'avait plus qu'à se laisser rouler jusqu'au bas de la pente en priant pour que les freins fonctionnent encore. Dans le cas contraire, elle accumulerait une telle vitesse au cours de la descente qu'elle ne contrôlerait plus l'engin au moment où elle atteindrait la route principale. Un autre coup de feu retentit, lui faisant crisper les épaules. Elle ne pouvait attendre plus longtemps. Elle s'élança, les mains

serrées sur le guidon. La vieille bicyclette dévala la pente en émettant un crissement strident et continu. Les patins de freinage fumaient en répandant une odeur de caoutchouc brûlé. Les vibrations étaient telles que Sarah craignait de voir le cadre se disloquer avant d'avoir atteint le bas de la colline. Grâce à la vitesse acquise, elle put se rapprocher de chez elle sans avoir besoin d'appuyer sur les pédales. Une fois la machine immobilisée, la jeune femme l'abandonna dans le fossé et continua en clopinant. Elle atteignait le grillage de clôture quand le pick-up de Maggie surgit d'un chemin de traverse pour prendre la direction d'Heaven Ridge.

Sarah déverrouilla la grille et sautilla vers le bungalow.

Il était encore temps de prévenir le shérif. De lui dire que...

De lui dire quoi ? Que Maggie venait rétablir la justice à Heaven Ridge ? La croirait-il seulement ?

Dans la maison, elle se laissa tomber sur un siège et se saisit du téléphone. Elle hésitait. Et si Maggie, par ses manœuvres désespérées, réussissait là où tout le monde avait échoué... même Jamy ? Si elle parvenait, à force de menaces, à obtenir de Piggy Walters la restitution de l'enfant ? Hein ? Tout le monde a peur des fous, a fortiori des fous armés d'un Weatherby chargé jusqu'à la gueule.

Sarah contempla le téléphone cellulaire dans sa paume. Devait-elle appeler le shérif et sauver les braves gens d'Heaven Ridge... ou laisser faire le destin, et donner à Maggie une chance de triompher ?

Cette tentative désespérée n'était-elle pas son unique chance de retrouver Timmy ? N'avait-elle pas assez souffert pour avoir aujourd'hui le droit de se montrer égoïste ?

« Allez ! lui souffla la méchante petite voix qui résonnait parfois dans sa tête. Trente minutes d'égoïsme, on te doit bien ça, non ? Considère qu'il s'agit d'un *pretium doloris* viré à ton crédit par la population d'Heaven Ridge repentante. »

Elle ferma les yeux et reposa le téléphone sur la table. À la même seconde, une détonation roula au lointain. Maggie venait d'entrer dans le bourg.

Sarah se cacha le visage dans les mains en se répétant qu'elle n'était pas responsable de ce qui arrivait. Mais était-ce bien la

vérité ? N'avait-elle pas, par ses divagations, suggéré indirectement à la démente le plan d'action qu'elle mettait aujourd'hui en pratique ?

C'est moi qui lui ai parlé de Biltmore, de Piggy, du shérif, se dit-elle. J'ai nourri sa folie avec mes hypothèses sans fondement, et elle a tout pris au pied de la lettre.

Elle se secoua ; elle ne devait pas rester là à se morfondre. Il lui fallait prendre la pièce de rechange dans la cabane et retourner sur la colline pour réparer le pick-up. Cela lui prendrait une demi-heure ; serait-il alors encore possible d'empêcher le drame ?

Elle se leva. Elle n'était pas dupe, elle savait qu'elle priait secrètement pour la réussite de Maggie. Elle espérait de toutes ses forces qu'en entrant dans le bourg, elle découvrirait la folle au milieu de la rue principale, tenant Timmy par la main. Un Timmy grandi, que la séquestration aurait rendu tout pâlot. Oui, c'est ce qu'elle se plaisait à imaginer tandis que, de loin en loin, explosaient de nouvelles détonations. Sur quoi, sur qui tirait Margareth Heillbronn ?

Elle utilisa un balai retourné en guise de béquille pour faire le trajet en sens inverse. Elle ruisselait de sueur. Chaque fois qu'elle posait le talon sur le sol, une douleur atroce lui traversait la jambe depuis la plante du pied jusqu'au creux de l'aîne. Elle commençait à se demander si le diagnostic de Maggie était le bon, ou si elle avait effectivement le pied cassé, comme elle en avait eu l'intuition dès son réveil. Sa cheville était très enflée et sa chaussure la gênait. L'œdème rendait la chair presque translucide, brillante. Elle atteignit enfin le sommet de la colline et s'effondra sur le capot du pick-up. Pendant deux minutes, elle lutta contre l'évanouissement, puis se reprit et procéda à la réparation. Cette fois, le camion accepta de démarrer, mais le pied blessé compliquait les manœuvres. Quand le véhicule s'élança sur la pente Sarah consulta sa montre. Il y avait maintenant près de quarante-cinq minutes que Maggie « officiait » à Heaven Ridge, et les coups de feu ne cessaient plus de retentir.

Peut-être tire-t-elle en l'air, pour les effrayer ? songea Sarah. Oui, ce devait être ça.

Elle traversa la campagne à vive allure mais l'entrée du bourg lui semblait reculer au fur et à mesure qu'elle avançait. Quand elle atteignit les premières maisons, elle aperçut des corps en travers de la chaussée. Celui du shérif, d'abord, que Maggie avait probablement abattu en premier, puis Piggy Walters. Tous deux se trouvaient couchés sur le dos, la poitrine défoncée par les projectiles. Sur le macadam, les cartouches brûlées indiquaient en pointillé le trajet suivi par l'exécutrice. La quantité de sang stagnant autour des deux cadavres paraissait démesurée. Piggy avait les yeux grands ouverts, la bouche béante, des bigoudis sur la tête. Maggie l'avait surprise à sa toilette, en chemise de nuit et robe de chambre de pilou. Ses maigres et vilaines petites jambes de vieille femme avaient quelque chose d'incongru, ainsi écartées en travers du chemin.

Margareth est entrée chez elle, songea Sarah. Elle l'a menacée et Piggy a tenté de s'échapper. Voilà pourquoi elle est couchée en travers de la rue principale en vêtement de nuit.

Le shérif était mort un beignet à la confiture dans la bouche. Le gâteau était resté coincé entre ses dents et du sucre glace lui poudrait le nez. Le sang lui coulait aux commissures des lèvres, se mêlant à la marmelade de fraises. La mort avait plaqué sur les traits des cadavres une expression de stupeur outrée, comme on en voit aux mimes ou aux acteurs du cinéma muet. Sarah retrouvait, en les contemplant, une impression qu'elle avait souvent éprouvée en examinant un animal abattu par des chasseurs. Ils avaient rapetissé... Comme ces oiseaux qui brassent l'air, majestueux, et qu'un coup de fusil réduit soudain à l'état de maigre boule plumeuse, déjà ternie. Toute jactance éteinte, ils n'étaient que deux petits vieux fauchés au beau milieu d'une illusion de pouvoir.

Margareth Heillbronn, elle, se tenait tout au bout de la grande rue, elle allait d'une maison à l'autre, brisait à coups de canon les vitres des rez-de-chaussée et tirait dans les appartements. Elle maniait son arme avec la gaucherie d'un enfant maîtrisant mal un jouet trop lourd pour lui. Chaque recul lui arrachait une grimace douloureuse. Peut-être même fermait-elle les yeux au moment d'appuyer sur la détente ?

— Je sais que vous êtes tous complices ! hurlait-elle. Dites-moi où est caché le petit Timmy avant que je ne me mette vraiment en colère !

Dès qu'elle avait fait feu, elle cassait son fusil d'un geste sec du poignet, et le rechargeait en puisant de nouvelles cartouches dans la poche ventrale de son tablier de cuisinière où s'étalait l'inscription HOME MADE COOKING. Alors, elle s'approchait d'une autre maison, épaulait, et tirait dans une fenêtre. La mitraille faisait exploser les carreaux, hachait les rideaux. Des éclats de verre ricochaient sur son visage, lui entaillant les joues, le front, mais elle ne semblait pas y prendre garde.

Sarah réalisa que les corps de Piggy Walters et du shérif l'effrayaient moins qu'elle ne l'aurait cru. En réalité, elle n'était pas venue pour eux. Ni pour les sauver ni pour les voir morts. Elle était là pour Timmy.

Je suis déçue, constata-t-elle. *Déçue de ne pas le voir aux côtés de Maggie.*

Margareth Heillbronn avait dû s'arrêter pile sous le nez du shérif pour lui braquer le canon de son arme sur la poitrine avant même que le bonhomme ne comprenne ce qui était en train de se passer. Que lui avait-elle dit ?

« Où est Timmy Devon », probablement. Mais la stupeur avait rendu le flic muet. La stupeur et le beignet coincé dans sa bouche. N'obtenant aucune réponse, Maggie était alors entrée chez Piggy Walters...

Et avant cela, se dit Sarah, *avant de se rendre en ville, elle a dû exécuter Peter Biltmore et sa femme.*

Personne ne s'était méfié d'elle. On avait l'habitude de la voir mendier de la nourriture ou des fournitures. Des clous, des planches. Depuis des années, on se débarrassait d'elle au moyen de ces aumônes. Ils l'avaient laissée entrer, tous. Ne prenant conscience du danger que lorsque Maggie braquait sur eux le fusil, caché jusque-là derrière son dos.

Des deux côtés de la rue principale, les trottoirs étaient jonchés d'éclats de verre, de débris de fenêtres. Deux chiens avaient été abattus et reposaient sur le flanc, les pattes emmêlées dans leurs propres entrailles. La population d'Heaven Ridge se terrait. Sans doute les coups de fusil aveugles de

Maggie avaient-ils fait des victimes à l'intérieur des habitations. Sarah n'osait intervenir. Elle ne savait pas si la démente serait capable de l'identifier. L'appeler, c'était courir le risque d'être fusillée depuis l'autre bout de la grande rue. Quelqu'un de plus décidé se serait penché sur le corps du shérif pour prendre le gros colt de service resté dans son étui, et l'aurait utilisé pour éliminer Margareth Heillbronn, mais Sarah ne voulait pas de mal à la pauvre folle. Elle se contenta donc de rester immobile, attendant que cessent les coups de feu. Quelques minutes s'écoulèrent, puis Maggie plongea la main dans la poche de son tablier sans trouver les munitions qu'elle cherchait. Elle avait épuisé le contenu de la grosse boîte jaune jetée sur le siège du pick-up.

La meurtrière releva la tête, désespérée, le fusil cassé, inutile, au creux du bras. Elle battit des paupières et reconnut Sarah. Elle se mit aussitôt à pleurer.

— Il ne faut pas m'en vouloir, bredouilla-t-elle. J'ai essayé, mais ils ne voulaient pas parler... Ils ont dit qu'ils ne savaient pas où est Timmy. Je leur ai fait très mal, mais ça n'a rien changé. Pete Biltmore, le shérif, Piggy... J'ai essayé, tu sais ? J'ai essayé de tout mon cœur. Je voulais que tu retrouves ton petit garçon, oh ! oui, je le voulais... Ils n'avaient pas l'air de comprendre ce que je disais.

Elle laissa tomber le fusil sur le sol et se cacha le visage dans les mains. Ses gros doigts étaient noircis de poudre et brûlés par le culot des cartouches qu'elle avait sorties des canons sans précautions.

— Ça n'a pas marché, souffla-t-elle. Je suis tellement triste. Mais c'est ta faute, aussi. Il ne fallait pas écarter les nuages. Il ne fallait pas réveiller la vraie Maggie. Tu aurais dû me laisser construire ma fusée, je n'avais besoin de rien d'autre... de rien. Je m'étais habituée aux nuages, au ciel gris.

Sarah voulut marcher vers elle pour la prendre dans ses bras mais Maggie se détourna et courut vers le pick-up garé en travers de la chaussée devant le bureau du shérif. Elle démarra, manœuvra le volant à grands coups et fonça vers la sortie de la ville.

Sarah fut un instant tentée de se lancer à sa poursuite, mais les habitants d'Heaven Ridge, voyant le danger écarté, sortaient tous en même temps de leur cachette : la rue se trouva barrée par cette foule qui gesticulait, appelait au secours ou braillait des injures.

Dès les premiers coups de feu, Kaminsky, le médecin du village, appela le shérif de Powkow Junction à la rescousse. Les deux localités étant distantes d'une centaine de kilomètres, les voitures de patrouille arrivèrent bien trop tard pour intercepter Maggie. Aucun des barrages mis en place ne fut en mesure de repérer ses déplacements. Il fallut un hélicoptère pour localiser l'épave de son pick-up au fond d'un ravin. L'asphalte ne présentant aucune trace de freinage, il devint évident que la démente avait jeté son véhicule dans le vide, de son plein gré.

Margareth Heillbronn avait abattu Peter Biltmore, sa femme, deux garçons de ferme, le shérif et Piggy Walters. Par ailleurs, elle avait blessé plus ou moins grièvement une douzaine de personnes en tirant au hasard dans les maisons.

Il ressortit des témoignages embrouillés recueillis auprès des habitants d'Heaven Ridge que Sarah Devon semblait mêlée à cette lamentable affaire sans qu'on puisse, toutefois, établir son degré de responsabilité dans le drame. Le nom de Timmy ayant été prononcé, la police locale se trouva dans l'obligation de faire appel au Bureau fédéral, et notamment à Mike Callhoun, dépositaire du dossier.

Sarah, elle, avait été transférée à la prison de Powkow Junction pour sa propre sécurité, certains villageois ayant exprimé haut et fort leur volonté de la lyncher. On ne savait d'ailleurs pas trop bien quel statut lui accorder. Les avis divergeaient quant à sa responsabilité dans l'affaire. Certains prétendaient qu'elle avait essayé d'empêcher Maggie Heillbronn de tirer, d'autres qu'elle avait attendu, les bras croisés, que la démente soit à court de munitions pour intervenir. On semblait lui reprocher de n'avoir pas sauté à la gorge de la folle, comme si cette initiative lui revenait de droit, alors qu'au moment où la chose s'était produite, des dizaines d'individus mâles en bonne

santé, et d'une puissance musculaire bien supérieure à la sienne, se tenaient cachés au fond de leur cave, attendant la fin de la fusillade.

C'est dans le parloir du county jail que Sarah rencontra l'agent spécial, trois jours après la mort de Maggie. Le médecin de la prison en avait profité pour soigner sa cheville et lui poser un plâtre. Elle se déplaçait avec une canne anglaise qu'on lui confisquait dès qu'elle regagnait sa cellule.

Callhoun lui offrit une cigarette et un café. Il semblait ennuyé, las. Comme s'il en avait assez de la voir faire irruption dans sa vie. Symbolisait-elle pour lui le souvenir d'une enquête médiocre où ni lui ni ses collègues n'avaient brillé ?

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer, dit-il d'emblée. Quelqu'un a jeté un cocktail Molotov sur votre bungalow. Tout a brûlé en l'espace d'une demi-heure, il n'en reste rien. On n'a même pas forcé la grille, on a lancé les bouteilles depuis la route. Les pompiers volontaires sont, bien sûr, arrivés trop tard. Je suppose que vous comprenez ce que cela signifie ?

Sarah haussa les épaules. Depuis son incarcération, elle s'attendait à quelque chose d'approchant.

La suite de l'entrevue fut encore moins agréable. La jeune femme sentit que Callhoun la suspectait d'avoir manipulé Margareth Heillbronn afin de récupérer son fils en terrorisant d'improbables suspects. Sarah dut se défendre pied à pied.

— Je ne suis pas responsable, répéta-t-elle deux heures durant. J'étais la seule, à Heaven Ridge, à considérer Maggie autrement que comme un animal errant. Je la recevais chez moi, nous évoquions nos malheurs respectifs. Après tout nous avions toutes les deux perdu un enfant, n'est-ce pas ? Cela crée des liens. Elle n'était pas toujours folle, si je puis m'exprimer ainsi, elle avait des... éclaircies. Des instants de lucidité. Je crois cependant qu'elle a fini par bâtir une théorie aberrante. Elle... elle s'imaginait que Dennis et Timmy avaient été enlevés par quelqu'un d'Heaven Ridge. Piggy Walters, notamment, ou Pete Biltmore. Elle disait que toute la ville était complice, que les notables se tenaient les coudes. Oui, c'est ce qu'elle prétendait.

Mike Callhoun fit la grimace.

Sarah, soupira-t-il. Si j'avais mauvais esprit, je dirais que cette pauvre Maggie n'a fait qu'endosser vos propres théories. N'est-ce pas vous qui accusiez Peter Biltmore d'avoir voulu acheter votre fils comme s'il s'agissait d'un petit veau ? Et n'avez-vous pas, récemment, causé un scandale en vous battant avec Piggy Walters ? Que faisiez-vous dans la cave de Minette Sommers ? Elle a déclaré que vous voliez du vin. Pour ma part, je n'en crois rien. N'étiez-vous pas plutôt en train de chercher l'entrée d'une cachette où Timmy aurait pu être enfermé ?

Ce fut une joute serrée, et Sarah crut qu'elle ne parviendrait jamais à convaincre l'agent fédéral de sa bonne foi. Il l'avait percée à jour, elle le savait, toutefois quelque chose le retenait de l'acculer dans ses derniers retranchements. La pitié, peut-être ? Elle-même n'était pas loin de se juger coupable. En exposant ses théories à Maggie, elle avait fait preuve d'une légèreté impardonnable, oubliant qu'elle s'adressait à une femme à l'esprit diminué. Un psychiatre aurait sûrement vu là un acte manqué, ou une suggestion voilée digne d'une intelligence particulièrement retorse.

— Ce n'était rien de tout ça, se répétait-elle dans la solitude de sa cellule. J'avais besoin de parler, voilà tout. De parler à une femme qui, comme moi, avait perdu un enfant.

Le reste relevait d'un caprice du destin. Elle ne dit pas un mot de la dépouille de Dennis, ni de celle de Jamy ; ces détails auraient achevé de la discréditer. Mieux valait arranger une vérité approximative, même si la mémoire de Maggie devait s'en trouver ternie.

— OK, vous n'êtes peut-être pas directement responsable des agissements criminels de Margareth Heillbronn, observa Mike Callhoun après l'avoir écoutée, mais il se trouvera toujours des gens à Heaven Ridge pour penser que vous avez tiré les ficelles d'une manière occulte. Que vous vous êtes servie de cette pauvre dingue pour mener à bien une enquête aberrante basée sur des présomptions qui relèvent elles aussi de la maladie mentale. Cela signifie que vous n'êtes plus en sécurité là-bas. Je dirais même que vous êtes réellement en danger, à la merci d'un coup de fusil maladroit ou d'un « accident » dû à un chauffard de passage. Je connais les gens des campagnes, ils ont la

rancune tenace. Ils ne vous feront pas de cadeau. Quittez Heaven Ridge, définitivement. Retournez à Los Angeles, vos parents peuvent bien vous héberger en attendant que vous trouviez quelque chose, non ?

Sarah hocha la tête. Elle était prise au piège. Elle eut le sentiment diffus que Callhoun lui proposait un marché : elle s'en allait et il la laissait en paix ; elle s'incrustait et il l'inculpait...

— En ce qui concerne Timmy, rien n'est encore perdu, ajouta-t-il en baissant les yeux. Il arrive parfois que les enfants kidnappés réapparaissent lorsqu'ils atteignent l'adolescence. Leurs ravisseurs cèdent à une crise de conscience et leur avouent la vérité, ou bien l'enfant lui-même finit par découvrir les circonstances de son arrivée dans sa « famille ». Quand ils n'ont pas été enlevés bébés, les gosses conservent toujours des souvenirs résiduels, des images qui leur mettent la puce à l'oreille. Il se peut que Timmy vous revienne dans quelques années, lorsqu'il sera en âge de se déplacer par ses propres moyens. À 14 ou 15 ans, on ne peut pas tenir un garçon enfermé, c'est impossible.

— Cela me laisse encore six ans d'espoir, si je comprends bien ? ricana la jeune femme.

— Ne soyez pas injuste, lâcha Callhoun mal à l'aise. Nous avons fait de notre mieux, vous le savez bien. Ne vous obstinez pas, ne devenez pas une seconde Maggie Heillbronn. C'est ce qui vous guette. À la différence près que vous n'êtes pas une fille du pays et qu'on ne tolérera pas votre folie. On vous infligera le traitement qu'on réserve d'ordinaire aux chiens enragés.

Sarah n'avait plus le choix. Callhoun lui entrebâillait la porte... Au moindre refus, il se retirerait et l'abandonnerait aux mains de la police locale.

— D'accord, capitula-t-elle. Je rentre à L.A.

Malgré cela, on ne la libéra pas sur-le-champ. Le juge se fit tirer l'oreille. On n'était pas loin de voir en elle une sorcière dont les envoûtements avaient poussé la pauvre Maggie Heillbronn au meurtre collectif. On la suspectait de manipulation mentale. L'accusation était grave, elle pouvait l'expédier dans une cellule pour les cinq, voire les dix

prochaines années. On ne plaisantait pas avec l'incitation au meurtre, surtout sur la personne d'une psychotique aisément manipulable. Si elle fut libérée, ce fut grâce à Mike Callhoun et à ses manœuvres occultes. L'agent spécial avait probablement trouvé là le moyen de se débarrasser du sentiment de culpabilité qui le poursuivait depuis qu'il avait classé le dossier Timmy Devon. Elle ne le revit pas, mais elle sentit qu'on lui rendait sa liberté de mauvaise grâce. Une fois de plus, la presse était au rendez-vous. Le massacre d'Heaven Ridge avait fait la une de tous les journaux locaux. L'agent littéraire de Sarah s'était déplacé en personne pour lui apprendre que la télévision souhaitait acheter les droits de son aventure. Elle pouvait d'ores et déjà se lancer dans la rédaction du scénario. Il fallait faire vite, tant que l'actualité était encore brûlante.

— Vous n'aurez qu'à jeter les grandes lignes sur le papier, lui expliqua-t-il tandis qu'il la conduisait à l'aéroport dans sa BMW de location. Les scénaristes de la télé mettront ça en forme, vous superviserez le tout et l'on vous embauchera également comme conseiller technique. Il y a pas mal d'argent à la clef.

Sarah aurait voulu avoir les moyens de refuser. Dans les romans, les héroïnes se drapaient toujours dans de grands principes qui leur permettaient de repousser d'un pied méprisant les propositions les plus alléchantes, mais force lui était de reconnaître aujourd'hui qu'elle n'avait plus rien, pas même une maison puisque le bungalow de Job était parti en fumée. Callhoun avait raison : si elle restait à Heaven Ridge, on lui ferait la peau.

Elle signa tout ce qu'on voulut. Elle aurait besoin d'argent pour se trouver un appartement et pour suivre des séances de rééducation, si elle ne voulait pas rester boiteuse une fois son plâtre enlevé.

Elle n'était pas revenue à L.A. depuis quatre ans. La ville lui sauta au visage dans toute sa laideur, sa saleté, ses voies express dessinant des volutes de béton suspendues. Avait-elle réellement habité là ? La densité de la population la mit mal à l'aise. Il y avait trop de gens dans les rues. Elle n'avait plus l'habitude de côtoyer la foule en perpétuelle agitation. Tout allait trop vite, les voitures et les hommes.

Je suis devenue lente, constata-t-elle en s'examinant dans une vitrine. Il lui sembla qu'elle bougeait au ralenti et que les voyageurs lui jetaient des coups d'œil ironiques.

Elle appela sa mère d'une cabine du LAX. Elle ne lui avait pas parlé depuis des années, et ces derniers temps, leurs échanges épistolaires avaient fini, eux aussi, par se raréfier.

Cecilia ne lui proposa pas de venir la chercher à l'aéroport.

Ton père ne va pas bien, se contenta-t-elle de soupirer.

Sarah prit un taxi. Rien n'avait changé, et pourtant elle ne se sentait pas chez elle. C'était une impression curieuse, inexplicable. La maison de bois s'était délabrée, sa peinture s'écaillait. Les carreaux salis par le smog étaient presque opaques. Le jardin se révéla à l'avenant. La pelouse avait pris l'aspect d'un champ d'herbe folle.

Une voiture attendait dans l'allée, une Ford Pinto d'occasion dont les ailes présentaient de gros raccords de peinture. Les deux femmes s'embrassèrent, avec retenue, comme si elles faisaient connaissance et voulaient éviter les manifestations affectives prématurées.

— Papa est malade ? demanda Sarah en prenant place dans le véhicule à côté de sa mère. Il n'est pas à la maison ?

— Non, on a dû l'hospitaliser dans un service de neurologie il y a trois mois. Il ne parle plus, il refuse de regarder les gens en face. Au début, ça ressemblait à une dépression ; aujourd'hui il est évident que c'est plus grave.

Cecilia évitait elle-même de croiser le regard de sa fille. Elle conduisait, la tête droite, gardant les yeux sur la route. Elle ne faisait aucun effort pour entretenir la conversation.

— Alors, lança-t-elle au bout d'un moment, tu as encore fait parler de toi ? La télévision a consacré tout un dossier au massacre d'Heaven Ridge. On ne peut pas dire que les journalistes t'aient donné le beau rôle. Tu es douée pour te faire détester, c'est inné chez toi ! Qu'est-ce qui s'est réellement passé ?

Sarah entreprit de fournir une version expurgée des événements. Elle parlait avant tout pour meubler un silence dont elle avait peur.

— Alors tu ne retourneras plus là-bas ? conclut Cecilia.

— Non. Je vais louer quelque chose ici et travailler sur cette histoire d'adaptation télévisée, ça me donnera toujours de quoi vivre pendant un an ou deux. Je n'ai pas beaucoup de besoins.

Ce fut à l'hôpital, sous la lumière des tubes au néon, que Sarah réalisa combien sa mère avait vieilli. Faute d'argent, l'ancienne coqueluche des salons huppés avait cessé de se soigner comme elle le faisait auparavant. Liftings et injections de collagène n'étaient plus que des souvenirs, et, d'un coup, comme si le temps lui présentait une addition longtemps différée, son âge véritable lui avait été restitué. Elle en portait le poids, sans fard, avec une résignation qui faisait mal.

John Latimer Devon était dans une salle commune, isolé de ses voisins par un paravent. Il fixait le plafond. Quand on essayait d'accrocher son regard, il tournait la tête à la façon d'un animal qui fuit l'approche du vétérinaire. Sarah renonça après deux tentatives, son père cherchant à se cacher le visage sous le drap.

— Ne te donne pas tant de mal, soupira Cecilia. Il n'y a rien à faire. Si j'avais assez d'argent pour le placer dans une clinique correcte, il serait mieux traité ; ici, on le laisse parfois mariner des heures dans ses déjections. Il ne se plaint pas, il ne s'en rend même pas compte. Il est ailleurs.

La salle commune sentait l'urine, le désinfectant. Il était interdit de fumer et Cecilia triturait son paquet de cigarettes sur ses genoux. Sarah aurait voulu trouver une phrase apaisante, un

mot gentil... Elle devinait chez sa mère une hargne rentrée dont elle s'expliquait mal l'origine. Lui en voulait-elle d'avoir si peu souvent donné de ses nouvelles ? Il y avait du mépris dans le regard de Cecilia Devon, quelque chose qui semblait dire : « C'est fini entre nous, va ! Tu peux faire tout ce que tu veux, ça n'arrangera rien. »

Revenue à L.A., Sarah réalisait tout à coup qu'elle avait pendant quatre ans chassé ses parents du champ de sa conscience. Timmy l'avait mobilisée tout entière. Timmy, et uniquement lui. Elle se sentit coupable.

Une infirmière annonça la fin des visites. La mère et la fille se levèrent. Sarah essaya de presser la main de son père. Il se rétracta et ferma les paupières.

— Elles quittèrent l'hôpital à pas lents.

C'est un endroit pour les pauvres, soupira Cecilia. Les Nègres, les Latinos. Jamais je n'aurais imaginé que ton père finirait là. Lui non plus, du reste. Je suppose que ça l'aurait beaucoup fait rire si on avait évoqué cette éventualité. Un peu comme si on lui avait annoncé qu'il serait inhumé sur la Lune !

Elles prirent la voiture, s'arrêtèrent en chemin pour faire quelques courses. Sarah nota que sa mère ne lui avait pas proposé de s'installer dans la maison familiale. Elle paraissait tenir à sa solitude, comme ces vieillards que leurs enfants irritent en leur imposant des visites qu'ils s'imaginent distrayantes.

Le repas fut morne. Au moment où Sarah se levait pour préparer le café, Cecilia s'exclama d'un ton où perçait l'amertume :

— Comme ça, tu ne retourneras plus à Heaven Ridge ? Cette folle... Cette Maggie Je-ne-sais-quoi a réussi là où j'ai échoué.

Sarah redressa la tête, sourcils froncés.

— Que veux-tu dire ? murmura-t-elle.

Cecilia eut un geste d'exaspération et se dirigea vers le buffet écaillé où elle conservait les alcools. Elle se versa un whisky, le but d'un trait.

— Mon Dieu ! soupira-t-elle. Tu ne t'en doutes pas ? Tu ne t'en es jamais doutée ? Comme tu es sotte !

— De quoi parles-tu, bon sang ?

Cecilia eut un petit rire sec, douloureux.

— Alors il faut que je le dise, je suppose, fit-elle en fixant le carrelage malpropre. De toute manière, j'ai besoin de parler, ça fait trop longtemps. Après, tu feras ce que tu voudras, je pense que nous ne nous reverrons jamais plus ; c'est normal, je ne t'en voudrai pas.

— Maman ! aboya Sarah. À quoi joues-tu ? Qu'essayes-tu de me faire comprendre ?

— Timmy, souffla Cecilia Devon, c'est moi qui l'ai enlevé... C'est moi qui l'ai tué. Il est mort, il y a quatre ans. Je l'ai fait pour toi. Pour te rendre ta liberté, pour te délivrer. Tu étais trop molle, trop faible pour te débarrasser de lui. Il fallait que quelqu'un te rende ce service. Je l'ai fait, parce que tu es ma fille, que je t'aime, et que je ne supportais pas de te voir gâcher ta vie.

BLOC-NOTES DE SARAH DEVON
TENTATIVE DE RECONSTITUTION

Cecilia pense qu'il est encore temps de tout réparer. Rien n'est perdu, il faut simplement avoir le cran de le faire. Elle a observé Sarah depuis sa sortie de la maternité, elle sait que sa fille n'éprouve aucun amour pour le bébé. Aucun lien ne s'est tissé entre eux : Les mois de gestation ont été, bien au contraire, une épreuve interminable qui les a éloignés l'un de l'autre.

Cet homme, ce Jamy, lui fait horreur. Cecilia devine qu'il a violé Sarah, qu'il a profité de la naïveté d'une gamine travaillée par les hormones. Les filles de cet âge sont des proies faciles. La curiosité les pousse à essayer des choses dont, en réalité, elles n'ont pas vraiment envie. Le sexe, par exemple.

L'erreur, l'erreur capitale, a été de ne pas avoir recours à l'interruption volontaire de grossesse. Elle maudit son mari et son stupide libéralisme. Mais il est vrai que sa fille a toujours mené John Latimer par le bout du nez. Les hommes sont parfois d'une bêtise, d'une lâcheté qui atterrent Cecilia.

Il faut se débarrasser du bébé, sans attendre. Il est évident que Sarah a tout à perdre dans cette histoire. Une fille intelligente, jolie, douée, n'a pas à prendre un engagement aussi radical alors que sa vie commence à peine ! C'est absurde, criminel...

Cecilia ne tient plus en place, mais elle ne le montre pas. Elle a appris à dissimuler ses sentiments, à offrir aux gens qu'elle côtoie une apparence lisse, sereine. Dans son monde, on n'étale pas ses états d'âme, cela ne se fait pas, mais en dedans, elle n'est plus qu'un nœud

de rage, de douleur et de frustration. Si elle pouvait, elle assassinerait Jamy Morissette pour ce qu'il a fait, mais Jamy Morissette est en prison et n'en sortira sans doute jamais. Non, le problème c'est l'enfant. Il va tuer le destin de Sarah dans l'œuf. Fini la grande carrière, Sarah va devenir une médiocre mère de famille, surtout maintenant que ses parents ne disposent plus des capitaux qui pourraient faciliter son démarrage dans l'existence. Le bébé sera un boulet, il fera fuir les prétendants. Qui a envie d'épouser une fille qui, si jeune, a déjà un marmot dans les pattes ? On pense immédiatement : *C'est une gourde, elle s'est laissé engrosser par mégarde, sans même se rendre compte de ce qui lui arrivait. Elle a l'esprit popote, elle ne rêve que famille nombreuse, couches, biberons, caca, pipi...* toutes choses qui mettent d'ordinaire les hommes en fuite.

Et puis il y a le gosse lui-même, dans sa réalité génétique. Le fils d'un criminel, à l'hérédité chargée. Sarah doit s'attendre au pire avec lui, c'est évident. Cecilia observe l'enfant des journées entières. Il est violent, capricieux, il s' imagine pouvoir entortiller les gens en faisant des sourires charmeurs, mais elle n'est pas dupe. Entre le mioche et Cecilia Devon, une petite guerre sournoise a tout de suite démarré. Timmy la provoque, il met tout en œuvre pour la contrarier. Dès qu'elle souffre de migraine, il se précipite dans la pièce pour faire le plus de bruit possible. Il hurle, court, et, de temps à autre, coule dans la direction de sa grand-mère un œil ironique pour mesurer l'effet de ses manœuvres.

Cecilia ne l'a pas condamné d'emblée. Elle l'a laissé s'enfermer dans ses erreurs. Doucement, le dossier d'accusation s'est épaissi. Il lui semble voir le futur de l'enfant comme dans une boule de cristal : la mauvaise pente, les petits vols, le vandalisme...

Trois années vont s'écouler avant que Sarah ne prenne la décision absurde d'émigrer à Heaven Ridge. Trois années pendant lesquelles Cecilia mûrit sa

décision. À présent, elle déteste le gamin. Par-dessus tout, elle déteste assister à la lente dégringolade de Sarah qui, pour survivre, commence à accepter de menus travaux chez les éditeurs. Des choses idiotes, alimentaires, où elle gâche son talent.

Cecilia sent qu'aucune affection réelle ne lie la mère et l'enfant. Ils s'observent l'un l'autre, ils se tournent autour sans jamais réussir à s'apprivoiser. Pour ne pas avoir de remords, pour pouvoir se dire qu'elle a tout tenté, Cecilia essaye d'être l'agent de ce rapprochement, mais la médiation échoue. La greffe ne prend pas. Timmy restera toujours le produit d'un viol. Peut-on aimer le résultat d'un tel acte ? Non, assurément. À voir comment Sarah scrute les yeux de son fils, Cecilia n'a aucun mal à deviner que sa fille traque dans le regard du petit garçon l'ombre de l'autre... le fantôme de Jamy Morissette. Elle sait que Sarah se demande si le gamin ressemblera, physiquement, moralement, à son géniteur. Elle va vivre dans cette hantise, jusqu'au jour où le gosse lui échappera pour devenir un délinquant, un drogué, un tueur.

Oh ! Sarah aura beau se cacher au fond des campagnes, cela ne changera rien au destin génétique de Timmy : son futur est écrit dans ses chromosomes, Cecilia en a la certitude. Elle ne veut pas que cette créature néfaste gâche la vie de sa fille.

Lentement, l'idée fait son chemin en elle. Au début, c'est juste une rêverie. Si le gosse se faisait renverser par une voiture... S'il attrapait une maladie grave, mortelle... Si... Mais le destin ne fait pas son travail, la malchance reste sourde, le hasard est en grève ; rien n'arrive.

Elle voudrait que Timmy disparaisse assez vite, avant qu'un réel attachement ne se crée entre Sarah et lui. Dans ce genre d'affaire, il faut trancher le plus tôt possible. Si Timmy mourait maintenant, Sarah pleurerait un peu, puis l'oublierait, c'est la loi de la vie. Dans un an, elle n'aurait plus aucune obligation, elle

pourrait repartir à zéro et mordre à belles dents dans le futur. Mais rien ne se passe. Rien. Le destin reste aveugle aux supplications secrètes de Cecilia, qui en est mortifiée. Bientôt il sera trop tard, Sarah aura gâché toutes ses chances. Elle sera trop vieille pour recommencer. Les femmes se flétrissent vite, elles disposent de très peu de temps pour étaler leurs bonnes cartes.

Le départ à Heaven Ridge plonge Cecilia dans la panique. Elle déteste ce village d'arriérés mentaux où sa fille a décidé de s'enterrer. Elle l'imagine déjà, mariée à un valet de ferme, des bottes de caoutchouc aux pieds, devenant grosse, mal fagotée, les seins comme des pastèques à force de maternités successives. Non, ça n'arrivera pas. Elle ne peut pas laisser faire ça ! Elle rêvait pour sa fille d'un grand destin, d'une carrière prestigieuse qui aurait fait d'elle une femme en vue, dont on parle dans les magazines – *Forbes*, par exemple. Conservatrice d'un musée d'art moderne... Rédactrice en chef d'un grand quotidien... Sarah aurait sauté d'un avion dans un autre, sillonné le globe avec un amant à chaque escale. Une femme libre, autonome, sans aucun besoin d'un mari, avec – oh ! peut-être ? – un enfant au seuil de la trentaine, pour satisfaire l'horloge biologique qui se fait toujours entendre à cet âge-là.

Mais cela ne peut se concevoir avec Timmy, le gosse de l'Autre... le rejeton du criminel. La mauvaise graine, la pourriture en germination.

Il faut sauver Sarah de l'exil, de la mort lente de l'esprit, de cet enfer de routine dans lequel elle est en train de s'enfoncer.

Il faut la sauver malgré elle !

À son insu.

Le plan est mûr dans la tête de Cecilia. Elle a passé beaucoup de temps à le peaufiner ; à présent tout est

clair, elle voit précisément ce qu'elle doit faire. Elle sait qu'elle sera incapable de supprimer Timmy de manière brutale, même si au demeurant, elle voue à ce gosse une haine viscérale. Elle ne se sent pas la force, par exemple, de le renverser avec sa voiture... Un homme pourrait le faire, mais pas elle. Organiser un « accident » n'est pas de son ressort. Au début, elle avait imaginé une promenade dans les bois, une promenade mortelle se terminant par la chute du gamin dans un ravin. Mais à l'idée d'avoir à poser les mains sur ses épaules pour le pousser dans le vide, elle s'est sentie défaillir. Non... elle a opté pour un simulacre d'enlèvement. Elle aime bien cette idée. L'enfant sort de la vie de sa fille, mais son corps reste introuvable. Il est mort sans l'être. On s'habitue à son absence, on finit par l'oublier, tout se passe en douceur. Au bout d'un an, Sarah a fait son deuil du petit disparu, la vie peut recommencer. De temps à autre, elle y pense un peu, mais pas trop... Elle a son métier, ses amants, et enfin un autre enfant, à l'hérédité convenable, cette fois. Le père est un capitaine d'industrie ou un magnat de la finance, un homme dont les chromosomes ne sont pas suspects, eux.

Oui, l'enlèvement. Une bonne solution. Cecilia fait un voyage d'observation préalable, pour déterminer quelles sont les habitudes de Sarah. Elle connaît déjà les lieux et la léthargie des gens d'Heaven Ridge : des ploucs qui jouent aux pionniers purs et durs. Elle ne se montre pas, se gare dans les bois et épie Sarah à la jumelle. Elle est effrayée par l'allure de sa fille, ses cheveux gras, sa mine négligée, ses mains sales. Elle ne pensait pas qu'une jeune fille bien née pouvait dégringoler aussi vite. On dirait une paysanne. Elle doit avoir les paumes calleuses et les ongles pleins de terre !

Le gosse est encore plus irritant que dans son souvenir. Entre sa mère et lui, les choses ne se sont manifestement pas arrangées. Cecilia guette vainement un geste de tendresse, une embrassade qui ne se produit

pas. Elle leur donne cette chance. S'ils se sautent au cou, elle ne fera rien, promis, juré ! elle les abandonnera à leur médiocrité et les chassera de sa mémoire. Elle attend, les mains tremblantes. Vont-ils s'embrasser ? Non. Ils se côtoient sans se regarder, chacun vaquant à ses occupations. Le gamin est maussade, il écrase sous ses semelles les petites figurines en plastique avec lesquelles il jouait un instant plus tôt.

Pour Cecilia tout est dit, le jugement rendu.

Le jour prévu, elle se rend sur le parking d'un supermarché et vole une voiture aux vitres teintées. Elle a fait des repérages, elle sait qu'avec sa mise de bourgeoise aisée, elle est insoupçonnable. Quand ils étaient jeunes fiancés, John Latimer lui a montré comment procéder, pour briller à ses yeux, pour lui prouver qu'il n'était pas seulement un étudiant sage et qu'il existait bien, tout au fond de lui, cette petite parcelle de canaillerie qui plaît tant aux filles. Elle a retenu la leçon. Ensuite, John a été stagiaire chez un avocat pénal, et, à cette occasion, il a pu côtoyer des voleurs, des cambrioleurs qui, pour l'épater, lui ont enseigné comment crocheter une serrure, téléphoner sans payer, shunter le boîtier codeur d'une porte d'immeuble... Ces « trucs » de voyou ne lui ont jamais servi à rien, mais ils n'ont pas été perdus pour tout le monde. Cecilia, qui a l'habitude d'égarer ses clefs de voiture, a souvent utilisé la méthode du cintre recourbé pour déverrouiller ses portières. Elle sait également quels fils on doit mettre en contact pour démarrer à la façon des écumeurs de parking. Cela fait partie des talents secrets dont elle est fière – elle estime également, à une époque de sa vie, avoir été remarquablement douée pour les fellations, mais elle est maintenant trop âgée pour ce genre d'excentricité et n'y pense plus.

Elle vole la voiture, noire, banale. Dans son sac, il y a un thermos de jus d'orange très sucré dans lequel elle a dissous un grand nombre des somnifères volés à son mari, qui ne dort plus depuis son dépôt de bilan. Elle

sait qu'elle devra agir avec promptitude. Le pare-brise teinté la protégera de la curiosité des gens d'Heaven Ridge. Timmy la reconnaîtra au premier regard et ne fera pas de difficulté pour grimper dans le véhicule. Pour l'appâter, elle a acheté une panoplie de cosmonaute qu'elle étalera sur la banquette arrière.

Si les choses cafouillent, si Sarah sort du magasin trop tôt, Cecilia prétendra être passée à l'improviste, parce qu'elle doit rendre visite à une amie malade, quelque part dans la région. Le seul vrai risque est d'être arrêtée sur la route par une patrouille de police. Elle aura du mal à expliquer pourquoi elle conduit une voiture volée, mais elle n'a pas le choix. Elle porte des gants, elle n'a laissé aucune empreinte nulle part.

L'enlèvement se déroule sans anicroche. Il fait chaud, il fait sec, la poussière est de la partie et masque sa fuite. Timmy est monté sans faire de difficultés. Il a reconnu « grand-mère », il a fait des yeux ronds en découvrant la panoplie.

La chose n'a pas demandé plus d'une minute. On va faire une farce à maman...

Mais le gosse s'en fiche. Il est déjà en train d'enfiler le casque sur sa tête. Heaven Ridge dormait, engourdi dans son habituelle léthargie. Cecilia n'a croisé personne. Elle roule, roule... S'éloignant de la ville. Quand l'alarme sera donnée, elle sera déjà à cent kilomètres du drugstore de Mark Foster.

Après...

Après, c'est le plus difficile. Là commencent les mauvais souvenirs, ceux qui reviennent la poursuivre au cœur de ses cauchemars, plus souvent qu'elle ne le voudrait. Elle se croyait endurcie, décidée. Finalement, sa haine n'était peut-être pas aussi forte qu'elle l'imaginait. Elle s'est surestimée. Dans ce genre d'opération, il faut être certain de la bonne qualité de sa haine, c'est capital.

Pendant le voyage, Timmy n'arrête pas de babiller. Il parle pour lui-même, très vite, employant des néologismes que sa grand-mère ne comprend pas. Il enfile la panoplie de cosmonaute. Cecilia se surprend à souhaiter l'arrivée d'une patrouille, la matérialisation d'un barrage routier qui jetterait tout à bas. Elle doute d'avoir la force de continuer. Sa faiblesse lui fait horreur. Elle s'insulte à voix basse. Timmy l'entend, il la fixe avec de méchants petits yeux perfides.

— Tu dis des gros mots, siffle-t-il, je le dirai. T'es vieille, t'as pas le droit de parler comme ça. Et pis t'es une fille, les garçons y z'ont le droit, pas les filles.

Petit salaud, pense Cecilia.

— T'es vieille, renchérit le gosse. T'as des rides, là, là... T'es pas belle. Et pis tu mets trop de parfum. Ta panoplie, elle est moche, j'en veux pas.

Il a commencé à déchirer le costume. À présent, il donne des coups de pied dans le casque, pour le faire éclater. Il répète « Moche-moche-moche » de plus en plus vite jusqu'à ce que les mots se transforment en bourdonnement dans la tête de Cecilia. La migraine revient, des taches lumineuses se mettent à danser sur le pare-brise. Quand elle est dans cet état, Cecilia serait prête à tout pour obtenir le silence.

— Tu n'as pas soif ? lance-t-elle. Il fait chaud, et toute cette poussière... ça dessèche la gorge.

Elle lui tend le thermos. Tant pis, advienne que pourra. Elle a trop mal à la tête pour continuer à supporter les bavardages de cette petite peste. Il est mauvais, c'est évident. Dès que Sarah a le dos tourné, il doit torturer les animaux, écraser les escargots, transpercer les limaces avec un fil de fer. Il faut mettre un terme à tout ça. Elle entend le gosse boire goulûment. Il va se taire, et elle pourra conduire en paix, c'est tout ce qui compte ; elle a si mal au crâne qu'elle en vomirait.

Le silence revient. L'enfant s'est mis à bredouiller, puis s'est allongé sur la banquette arrière. Il a dit qu'il

avait envie de faire pipi, mais n'a pas insisté. Il a dû faire dans sa culotte car Cecilia sent l'odeur de l'urine envahir le véhicule. Quand elle est en proie à une migraine, ses sens se décuplent. Il lui semble qu'elle a soudain l'odorat d'un chien de chasse.

Elle roule. Elle croise de rares voitures, mais aucune ne porte l'écusson de la police. Aujourd'hui, les gens préfèrent prendre l'avion, ils n'empruntent plus les grands axes routiers. On peut rouler une heure sans rencontrer un seul véhicule.

Elle sait très exactement où elle va. Il y a cinq ans, lors d'un voyage avec son mari, on leur a montré les ruines d'une ancienne mine de fer. Dans le sol, s'ouvriraient des puits verticaux profonds de plusieurs centaines de mètres.

— Un endroit fabuleux pour la Mafia, a ricané le guide. C'est là que les truands viennent balancer les macchabées. Descente aux enfers garantie sans escale !

Puis il a ajouté :

— On n'a pas le droit de venir ici, le sous-sol est pourri, toute cette portion de terrain peut s'effondrer d'un instant à l'autre. Un jour, un immense cratère s'ouvrira dans le sol et tous les hangars seront avalés. Une sacrée dégringolade.

C'est là que Cecilia va se débarrasser de Timmy. Elle espère qu'il aura cessé de respirer lorsqu'elle le fera basculer dans le vide. Ainsi, elle ne sera pas tout à fait responsable de sa mort. Il a bu de son plein gré, n'est-ce pas ? Elle ne l'a pas forcé. Il n'avait qu'à dire non, après tout !

Elle est très fatiguée lorsqu'elle arrive à destination. Elle procède rapidement, sans réfléchir. Elle n'aspire qu'à repartir chez elle, à se faire couler un bain. Elle ferme les yeux quand elle lâche le corps du gosse dans le tunnel vertical et fait aussitôt demi-tour. Il n'y a personne aux alentours, l'endroit est délabré, constellé de panneaux d'avertissement où sont peintes des têtes de mort.

Elle s'en va, une longue route l'attend. Elle doit encore se débarrasser de la voiture et prendre le train pour rentrer à la maison. Elle a tout chronométré. Avec un peu de chance, elle peut être revenue à son point de départ à la tombée de la nuit. Elle a raconté à John qu'elle allait rendre visite à une amie, pour se changer les idées. Il n'a rien dit. Elle le soupçonne de s'en foutre. Depuis sa banqueroute, il n'a plus de ressort. Il a vieilli d'un coup. Quelque chose s'est éteint en lui. Avant, les cheveux gris, sur ses tempes, lui donnaient un délicieux côté *distinguished grey* ; aujourd'hui, ce sont seulement les mèches blanches d'un vieillard précoce, rien de plus.

Cecilia, elle, a décidé de ne pas se laisser couler. Les hommes sont affreusement fragiles, dans le fond, en dépit de leur jactance.

Elle nettoie la voiture, mais elle est si lasse qu'elle ne trouve pas la figurine que Timmy a glissée entre deux coussins. Ce Skeleton King sur lequel figurent les empreintes du même, et qui permettra au FBI de comprendre que l'automobile a servi au rapt.

Elle rentre à L.A., épuisée, en état second. À peine a-t-elle passé le seuil de la maison que John se précipite vers elle. Sarah a téléphoné, Timmy a disparu. Le shérif et ses aides le cherchent dans les bois. On pense qu'il est peut-être tombé dans une ravine dont il n'a pu sortir par ses propres moyens.

Cecilia est trop fatiguée pour jouer la comédie. Elle grommelle :

— Ce gosse se mettra toujours dans des situations impossibles.

John lui jette un drôle de regard. Il n'a pas pris ses calmants aujourd'hui, sinon il ne serait pas aussi survolté.

Voilà... La machine est lancée. Cecilia n'a plus qu'à attendre.

Elle écrit souvent à sa fille. Elle lui téléphone aussi, sur la ligne provisoire qu'ont installée les gens du FBI, mais elle est trop bavarde, et les agents spéciaux

finissent par la prier de ne pas mobiliser le canal si longtemps. Elle en est ulcérée. Elle sait pourtant qu'il lui faut se montrer patiente.

L'enquête piétine, s'enlise. Sarah s'obstine à vouloir rester sur place. Malgré plusieurs voyages à Heaven Ridge, Cecilia ne parvient pas à la convaincre de rentrer à L.A. Elle est décontenancée. Elle n'avait pas prévu cela. Elle pensait que Sarah céderait facilement, saisirait l'occasion de refaire sa vie que le « hasard » lui offre soudain sur un plateau.

John devient bizarre. Cecilia a compris qu'il avait tout deviné lorsque les gens du FBI sont venus les interroger. Quand Mike Callhoun a demandé à John ce qu'il avait fait le jour de l'enlèvement, il a répondu :

— Je suis resté avec ma femme toute la journée. Je ne me sentais pas bien.

Cecilia a senti un grand froid l'envahir. John venait de lui fabriquer un alibi.

Il sait peut-être, mais il n'en a jamais rien dit. D'ailleurs, il a peu à peu cessé de parler. Il s'est laissé couler. Aujourd'hui, il est pratiquement autiste. Il a décroché les téléphones, éteint les écrans. Il n'est plus là pour personne. C'est sans doute sa manière à lui de vivre avec un secret trop lourd...

Cecilia, elle, ne regrette rien. Elle ne se sent pas coupable. Elle a fait pour le mieux. C'était son devoir de mère. Ce qu'elle ne supporte pas, ce qui la rend folle, c'est l'obstination stupide de Sarah, son refus d'oublier le passé et de revenir à la case départ. Le temps a filé si vite... Toutes ces années perdues ! Aujourd'hui, Sarah n'est plus une jeune fille, elle a gâché ses chances de faire son chemin dans la société. Elle s'est comportée si bêtement lors de l'enquête qu'elle s'est rendue suspecte aux yeux des policiers. Cecilia n'avait pas prévu cela. Les déclarations de Sarah, son attitude devant les caméras lui ont donné un aspect antipathique. Après, tout est allé de mal en pis. Elle a sabordé ses opportunités de réinsertion. Au lieu d'être une jeune

mère frappée par le malheur, elle est devenue une meurtrière éventuelle. Une fille trouble, avec, suspendue au-dessus de sa tête, une hypothétique accusation d'infanticide. Quel homme sensé pourrait avoir envie de fréquenter un tel personnage ?

Lentement, la souffrance de Cecilia s'est muée en ressentiment. Elle s'est surprise à haïr sa fille.

La culpabilité, le crime, elle avait décidé de s'en arranger pourvu que Sarah puisse refaire sa vie, mais cela... ce gâchis !

— Après tout ce que j'ai fait pour elle, marmonne-t-elle de plus en plus souvent.

Aujourd'hui, elle est folle de rage de voir Sarah s'attendrir sur le « sacrifice » de Maggie Heillbronn, une pauvre demeurée qui s'est contentée de fusiller les crétins d'Heaven Ridge au petit bonheur. L'indignation de Cecilia a été telle qu'elle n'a pu s'empêcher de parler. Elle ne supportait pas de se voir voler la vedette par une souillon qui construisait des fusées en bois dans son jardin.

Il fallait qu'elle parle. Elle l'a fait...

Elle est soulagée.

Advienne que pourra.

Sarah resta un long moment sans pouvoir faire un geste. Son premier réflexe avait été de penser : Elle est devenue dingue, comme papa... Elle est en pleine démence éthylique. L'alcool a fini par lui ronger le cerveau, il fallait s'y attendre.

Et puis, peu à peu, le sang s'était retiré de son visage, toute chaleur avait déserté son corps.

— On ne peut plus rien prouver, murmura Cecilia. La mine de fer s'est écroulée il y a deux ans. Un cratère gigantesque a tout avalé, les bâtiments, les cheminées. Si tu veux me dénoncer, tu auras du mal à convaincre la police.

Elle me parle comme à une ennemie, songea la jeune femme.

Sarah aurait voulu trouver une parole de paix, mais que pouvait-on dire après de tels aveux ?

Elle chercha le regard de sa mère. Il y avait des larmes dans les yeux de Cecilia.

Elle est folle, décida Sarah. *Elle a inventé cette histoire à force de rester seule dans cette maison délabrée, à regarder par la fenêtre pendant que papa était à l'hôpital. Ce n'est qu'un délire où elle a libéré toute sa rage contre Timmy. Mais c'est une construction imaginaire. Cela ne peut pas être autre chose. Elle n'aurait jamais pu faire ça.*

« C'est du moins ce qu'il te faut choisir de croire, lui souffla une voix au fond de sa tête. C'est la seule solution acceptable... Et tu le sais. »

Une odeur de caramel montait de la cafetière restée trop longtemps branchée. Sarah s'ébroua.

— M'man, demanda-t-elle, tu prends du sucre dans ton café ?

— Non, fit Cecilia. J'ai une boîte d'édulcorant, là, sur le buffet.

Le lendemain, Sarah se rendit chez l'ancien médecin traitant de la famille, Randall Poughsee, un Noir d'une soixantaine d'années, dont le cabinet se trouvait de l'autre côté de la rue. Du temps de sa splendeur, Cecilia Devon ne serait jamais allée consulter un médecin afro-américain. Cette initiative était d'ailleurs le fait de son mari qui, lorsqu'il avait encore toute sa tête, avait essayé sincèrement de s'intégrer à son nouveau quartier. Sarah avait elle-même eu recours aux services de Poughsee chaque fois que Timmy avait été malade pendant les trois ans où elle avait habité chez ses parents.

Dès qu'elle fut assise en face du praticien, elle exposa le sujet de sa visite :

— Randall, je crois que ma mère est en train de perdre la tête. Je ne l'avais pas vue depuis trois ans, et elle m'a tenu des propos bizarres qui m'ont inquiétée.

Poughsee fit la grimace. Il était aujourd'hui beaucoup plus gros que dans le souvenir de Sarah.

— Ce n'est un secret pour personne, soupira-t-il, mais elle boit. Parfois, je la vois tituber dans le jardin, un verre à la main. Elle n'a pas encore commis d'extravagances, mais ça ne saurait tarder. Je ne sais pas dans quel état est son foie. Savez-vous si elle a des hallucinations ?

— Je ne sais pas... mais ce qu'elle m'a raconté hier soir relevait de la démence.

Elle est très seule, vous savez. Votre père s'est laissé couler ; j'ai suivi les progrès de sa maladie, je sais de quoi je parle. La honte, le déclassement, la sensation d'être tombé au bas de l'échelle... Il ne pouvait pas le supporter, alors il s'est réfugié dans un coin de sa tête, loin du monde. Cecilia, elle, n'est jamais venue me consulter. Peut-être pourriez-vous vivre un peu avec elle, du moins quelque temps. L'important, c'est qu'elle soit entourée. Essayez de déterminer sa consommation d'alcool. Si

elle s'oriente vers le délire éthylique, il faudra envisager une cure de désintoxication. Tenez-moi au courant.

Sarah quitta le cabinet médical sans avoir reçu la confirmation qu'elle était venue chercher. Des sentiments contradictoires l'agitaient. La peur, mais aussi un soulagement secret. La terreur d'avoir entendu la vérité dans toute son atrocité, et...

Et le soulagement de savoir que la torture de l'attente prenait fin. Timmy ne reviendrait plus, la vie allait reprendre.

Elle avait honte de ses réactions, mais elle les jugeait normales. Les gens qui ont accompagné un être cher jusqu'au seuil de la mort, dans l'interminable trajet d'une maladie sans espoir, éprouvent cette bouffée de soulagement lorsque survient l'issue inévitable. Tous les psychologues le savent.

Elle emprunta la voiture de sa mère et roula au hasard. Sa cheville plâtrée ne lui permettait pas de marcher très longtemps. Elle alla voir son agent qui mit à sa disposition un ordinateur et un bureau afin qu'elle puisse travailler au scénario commandé par la télévision. Elle avait du mal à se concentrer sur l'écran. Les aveux de Cecilia tournaient dans son esprit. Tantôt elle les trouvait absurdes, d'une invraisemblance criante et les mettait sur le compte d'un délire patiemment élaboré, tantôt elle était frappée par la minutie des détails, l'emboîtement des épisodes, la justesse des motivations... Cecilia avait-elle inventé tout cela... ou bien avait-elle réellement enlevé Timmy ?

Elle a très bien pu imaginer cette fable après coup, songea Sarah. Les éléments qu'elle a utilisés ont été rendus publics par les journaux. Ce que la presse ne savait pas, je le lui ai raconté lors des rencontres qui ont suivi le rapt. D'ailleurs, comme par hasard, la mine s'est effondrée et l'on ne peut plus rien prouver. De plus, elle sait bien que je ne la dénoncerai pas à la police. Elle ne court donc aucun risque.

Un délire, oui... Un délire né de la solitude, du ressentiment. Une construction fantasmatique.

Peut-être... mais peut-être pas.

Je ne saurai jamais, songea la jeune femme en quittant le bureau. Après tout, il pourrait s'agir d'une ruse de Cecilia pour

me forcer à recommencer ma vie... Elle endosse ce crime imaginaire pour me tirer de l'attente où je me suis volontairement enfermée depuis quatre ans. Elle espère que cet électrochoc va me pousser à tourner la page, définitivement. À sortir de la tranchée, à me remettre en mouvement. N'a-t-elle pas raison ?

Tout était possible. On pouvait choisir parmi plusieurs solutions : le délire, le meurtre, la ruse maternelle...

Elle pouvait continuer à attendre le retour de Timmy, couvrir l'espoir qu'un jour, dans quelques années, il frapperait à sa porte et se ferait connaître. Elle pouvait choisir de le croire mort et se remettre à vivre. Se positionner à la case départ et lancer les dés pour reprendre la partie...

C'était à elle de décider.

Et ce n'était pas facile.

Alors qu'elle franchissait le seuil du restaurant elle eut un malaise et perdit connaissance. Elle se réveilla aux urgences de l'hôpital voisin.

Rien de grave, lui annonça le médecin. C'est dû à votre état.

— Quel état ? demanda Sarah.

— Vous êtes enceinte, lui répondit-il, vous ne le saviez pas ?

Alors lui revinrent en mémoire les images de la brève nuit d'amour passée dans les bras de Jamy, là-bas, dans le bungalow entouré de grillage. Elle attendait un nouvel enfant, du même homme. Tout allait recommencer. D'une certaine manière, Timmy était revenu. Cecilia le prendrait-elle en grippe, lui aussi ? C'était probable. Il faudrait peut-être, dans ce cas, que Sarah songe sérieusement à s'occuper d'elle...

Extrait du *South Los Angeles Examiner* :

Des nouvelles de Sarah Devon !

Une fois de plus, la jolie Sarah – dont le nom reste associé à celui du petit Timmy, kidnappé il y a quatre ans –, fait parler d'elle. En effet, hier soir, le corps de Cecilia Devon, sa mère, a été découvert dans le bungalow du 27 East Drive Terrace qu'elle occupait depuis la banqueroute frauduleuse de son mari. De l'avis des enquêteurs, Cecilia Devon aurait mis fin à ses jours en avalant une dose mortelle de barbituriques dilués dans du whisky. Interrogée, Sarah a déclaré à notre reporter : « Ma mère buvait beaucoup, elle ne s'était jamais remise de la ruine de mon père. Ces derniers temps, elle était très déprimée. »

Précisons pour nos lecteurs que la jolie Sarah est enceinte, et accouchera dans deux mois d'un garçon prénommé Dennis. Depuis la diffusion du téléfilm dont elle est l'auteur, et qui relate le massacre d'Heaven Ridge – auquel elle a été également mêlée ! –, elle n'a plus cessé de travailler pour la télévision. Mais n'est-il pas dit que le malheur des uns...

FIN